Palat. Lvag. 1-11

10324

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME XI.

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

ATTILA,

ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

1667.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

ATTILA parut malheureusement la même année qu'*Andromaque*. La comparaison ne contribua pas à faire remonter *Corneille* à ce haut point de gloire où il s'était élevé; il baissait, et *Racine* s'élevait; c'était alors le tems de la retraite, il devait prendre ce parti honorable. La plaisanterie de *Despréaux* devait l'avertir de ne plus travailler, ou de travailler avec plus de soin :

> J'ai vu l'Agésilas, hélas !
> Mais après l'Attila, hola !

On connaît encore ces vers :

> Peut aller au parterre attaquer Attila ;
> Et si le roi des Huns ne lui flatte l'oreille,
> Traiter de Visigoths tous les vers de Corneille.

On a prétendu (car que ne prétend-on pas?) que *Corneille* avait regardé ces vers comme un éloge; mais quel poëte trouvera jamais bon qu'on traite ses vers de Visigoths, sur-tout lorsqu'ils sont en effet durs et obscurs pour la plupart? La dureté et la sécheresse dans l'expression, sont assez communément le partage de la vieillesse; il arrive alors à notre esprit ce qui arrive à nos fibres. *Racine* dans la force de son âge, né avec un cœur tendre, un esprit flexible, une oreille harmonieuse, donnait

à la langue française un charme qu'elle n'avait point eu jusqu'alors. Ses vers entraient dans la mémoire des spectateurs, comme un jour doux entre dans les yeux. Jamais les nuances des passions ne furent exprimées avec un coloris plus naturel et plus vrai ; jamais on ne fit de vers plus coulans, et en même tems plus exacts.

Il ne faut pas s'étonner si le style de *Corneille*, devenu encore plus incorrect et plus raboteux dans ses dernières pièces, rebutait les esprits que *Racine* enchantait, et qui devenaient par cela même plus difficiles.

Quel commentaire peut-on faire sur *Attila, qui combat de tête, encore plus que de bras ; sur la terreur de son bras, qui lui donne pour nouveaux compagnons les Alains, les Francs, et les Bourguignons ;* sur un *Ardaric*, et sur un *Valamir*, deux prétendus rois qu'on traite comme des officiers subalternes ; sur cet *Ardaric* qui est amoureux, et qui s'écrie :

> Qu'un roi est heureux lorsque le ciel lui donne
> La main d'une si rare et si belle personne ! etc. ?

La même raison qui m'a empêché d'entrer dans aucun détail sur *Agésilas*, m'arrête pour *Attila ;* et les lecteurs qui pourront lire ces pièces, me pardonneront sans doute de m'abstenir des remarques ; je suis sûr du moins qu'ils ne me pardonneraient pas d'en avoir fait.

Digitized by Google

Je dirai seulement dans cette préface, qu'il est très-vraisemblable que cet *Attila*, très-peu connu des historiens, était un homme d'un mérite rare dans son métier de brigand. Un capitaine de la nation des Huns qui force l'empereur *Théodose* à lui payer tribut, qui savoit discipliner ses armées, les recruter chez ses ennemis mêmes, et nourrir la guerre par la guerre; un homme qui marcha en vainqueur de Constantinople aux portes de Rome, et qui dans un règne de dix ans fut la terreur de l'Europe entière, devoit avoir autant de politique que de courage; et c'est une grande erreur de penser qu'on puisse être conquérant, sans avoir autant d'habileté que de valeur. Il ne faut pas croire sur la foi de *Jornandez*, qu'*Attila* mena une armée de cinq cents mille hommes dans les pleines de la Champagne : avec quoi auroit-il nourri une pareille armée ? La prétendue victoire remportée par *AEtius* auprès de Châlons, et deux cents mille hommes tués de part et d'autre dans cette bataille, peuvent être mis au rang des mensonges historiques. Comment *Attila* vaincu en Champagne, seroit-il allé prendre Aquilée ? La Champagne n'est pas assurément le chemin d'Aquilée dans le Frioul. Personne ne nous a donné des détails historiques sur ces tems malheureux. Tout ce qu'on sait, c'est que les barbares venaient des Palus-Méotides, et du Boristhène, passaient par l'Illyrie, entraient en Italie par le Tirol, ravageaient l'Italie entière,

franchissaient ensuite l'Apennin et les Alpes, et allaient jusqu'au Rhin, jusqu'au Danube.

Corneille, dans sa tragédie d'*Attila*, fait paraître *Hildione*, une princesse sœur d'un prétendu roi de France; elle s'appelait *Hildecone* à la première représentation; on changea ensuite ce nom ridicule. *Mérouée*, son prétendu frère, ne fut jamais roi de France. Il était à la tête d'une petite nation barbare vers Mayence, Francfort et Cologne. *Corneille* dit:

> Que le grand Mérouée est un roi magnanime,
> Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
> Qu'il a déjà soumis, et la Seine, et la Loire.

Ces fictions peuvent être permises dans une tragédie; mais il faudrait que ces fictions fussent intéressantes.

PRÉFACE

DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Le nom d'Attila est assez connu, mais tout le monde n'en connoît pas tout le caractère. Il étoit plus homme de tête que de main, tâchoit à diviser ses ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres, et tirer tribut de leur épouvante, et s'étoit fait un tel empire sur les rois qui l'accompagnoient, que quand même il leur eût commandé des parricides, ils n'eussent osé lui désobéir. Il est mal-aisé de savoir quelle étoit sa religion, le surnom de fléau de Dieu qu'il prenoit lui-même, montre qu'il n'en croyoit pas plusieurs. Je l'estimerois Arien comme les Ostrogoths et les Gépides de son armée, n'étoit la pluralité des femmes que je lui ai retranchée ici. Il croyoit fort aux devins, et c'étoit peut-être tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'empereur Valentinien sa sœur Honorie avec de grandes menaces, et en attendant il épousa Ildione, dont tous les historiens marquent la beauté, sans parler de sa naissance. C'est ce qui m'a enhardi à la faire sœur d'un de nos premiers rois, afin d'opposer la France naissante au déclin de l'empire. Il est constant qu'il mourut la

première nuit de son mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tua elle-même, et je lui en ai voulu donner l'idée, quoique sans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoutumé de saigner du nez, et que les vapeurs du vin et des viandes dont il se chargea, fermèrent le passage de ce sang, qui, après l'avoir étouffé, sortit avec violence par tous les conduits. Je les ai suivis sur la manière de sa mort; mais j'ai cru plus à propos d'en attribuer la cause à un excès de colère, qu'à un excès d'intempérance.

Au reste, on m'a pressé de répondre ici par occasion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque tems contre la comédie; mais je me contenterai d'en dire deux choses, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertissement si honnête et si utile. L'une, que je soumets tout ce que j'ai fait et ferai à l'avenir à la censure des puissances, tant ecclésiastiques que séculières, sous lesquelles Dieu me fait vivre; je ne sais s'ils en voudroient faire autant. L'autre, que la comédie est assez justifiée par cette célèbre traduction de la moitié de celles de Térence, que des personnes d'une piété exemplaire et rigide ont donnée au public, et ne l'auroient jamais fait, si elles n'eussent jugé qu'on peut innocemment mettre sur la scène des filles engrossées par leurs amans, et des marchands d'esclaves à prostituer. La nôtre ne souffre point de tels ornemens. L'amour en

est l'ame pour l'ordinaire ; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, et est plus capable de purger en nous cette passion que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au sortir de la représentation du Cid, qui voulût avoir tué, comme lui, le père de sa maîtresse pour en recevoir de pareilles douceurs, ni de fille qui souhaitât que son amant eût tué son père, pour avoir la joie de l'aimer en poursuivant sa mort. Les tendresses de l'amour content sont d'une autre nature, et c'est ce qui m'oblige à les éviter. J'espère un jour traiter cette matière plus au long, et faire voir quelle erreur c'est de dire qu'on peut faire parler sur le théâtre toutes sortes de gens selon toute l'étendue de leurs caractères.

ACTEURS.

ATTILA, roi des Huns.

ARDARIC, roi des Gépides.

VALAMIR, roi des Ostrogoths.

HONORIE, sœur de l'empereur Valentinien.

ILDIONE, sœur de Mérouée, roi de France.

OCTAR, capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, dame d'honneur d'Honorie.

GARDES.

La scène est au camp d'Attila, dans la Norique.

ATTILA.

NAPOLI

ATTILA.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ATTILA, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

Ils ne sont pas venus, nos deux rois; qu'on leur die
Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie,
Qu'alors que je les mande ils doivent se hâter.

OCTAR.

Mais, seigneur, quel besoin de les en consulter ?
Pourquoi de votre hymen les prendre pour arbitres,
Eux qui n'ont de leur trône ici que de vains titres,
Et que vous ne laissez au nombre des vivans,
Que pour traîner par-tout deux rois pour vos suivans ?

ATTILA.

J'en puis résoudre seul, Octar, et les appelle,
Non sous aucun espoir de lumière nouvelle,
Je crois voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'être déjà dit tout ce qu'ils me diront:
Mais de ces deux partis lequel que je préfère,
Sa gloire est un affront pour l'autre et pour son frère;
Et je veux attirer d'un si juste courroux
Sur l'auteur du conseil les plus dangereux coups,
Assurer une excuse à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il est besoin, livrer une victime;

Et c'est ce qui m'oblige à consulter ces rois,
Pour faire à leur périls éclater ce grand choix.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
J'en prendrois hautement l'occasion offerte;
Ce titre en eux me choque, et je ne sais pourquoi
Un roi que je commande ose se nommer roi.
Un nom si glorieux marque une indépendance,
Que souille, que détruit la moindre obéissance;
Et je suis las de voir que du bandeau royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, seigneur, se peut-il que pour ces deux princesses
Vous ayez mêmes yeux et pareilles tendresses?
Que leur mérite égal dispose sans ennui
Votre ame irrésolue aux sentimens d'autrui?
Ou si vers l'un ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux rois la route différente,
Voudra-t-elle aux dépens de ses vœux les plus doux
Préparer une excuse à ce juste courroux?
Et pour juste qu'il soit, est-il si fort à craindre
Que le grand Attila s'abaisse à se contraindre?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'états
Doit combattre de tête encor plus que de bras,
Entre ses ennemis rompre l'intelligence,
Y jeter du désordre et de la défiance,
Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.

Nous étions aussi forts qu'à présent nous le sommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cents mille hommes,
Dès-lors, s'il t'en souvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Visigoth détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des soins qui me perdirent;
Loin de se diviser, d'autant mieux ils s'unirent.
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons;
Et n'ayant pu semer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ai su les rétablir, et cherche à me venger;
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq nations contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses;
Je traite avec chacune, et comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage,
L'une sera ma femme, et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte;
Ou si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister;
Tant que de nos vainqueurs, terrassés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est.... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR, Gardes.

ATTILA.

Rois, amis d'Attila, soutiens de ma puissance,
Qui rangez tant d'états sous mon obéissance,
Et de qui les conseils, le grand cœur et la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroi nous donnent deux monarques.
En Gaule Mérouée, à Rome l'empereur,
Ont cru par mon hymen éviter ma fureur.
La paix avec tous deux en même-tems traitée,
Se trouve avec tous deux à ce prix arrêtée;
Et presque sur les pas de mes ambassadeurs
Les leurs m'ont amené deux princesses leurs sœurs.
Le choix m'en embarrasse, il est tems de le faire;
Depuis leur arrivée en vain je le différe;
Il faut enfin résoudre, et quel que soit ce choix,
J'offense un empereur, ou le plus grand des rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts;
Et de ses successeurs l'empire inébranlable
Sera de siècle en siècle enfin si redoutable,

Qu'un jour toute la terre en recevra des lois ;
On tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc, qui connoissez de combien d'importance
Est pour nos grands projets l'une et l'autre alliance,
Prêtez-moi des clartés pour bien voir aujourd'hui
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appui ;
Qui des deux, honoré par ces nœuds domestiques,
Nous vengera le mieux des champs catalauniques ;
Et qui des deux enfin, déchu d'un tel espoir,
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le ciel a mis votre puissance,
Nous mettrions en vain leurs forces en balance :
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins,
Ne vaut pas amuser le moindre de vos soins.
L'un et l'autre traité suffit pour nous instruire,
Qu'ils vous craignent tous deux, et n'osent plus vous nuire.
Ainsi, sans perdre tems à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, seigneur, à consulter.
Laissez aller ce choix du côté du mérite,
Pour qui, sur leur rapport, l'amour vous sollicite.
Croyez ce qu'avec eux votre cœur résoudra ;
Et de ces potentats s'offense qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage ;
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foi,
De peur qu'on n'eût par là trop de pouvoir sur moi.

Les femmes qu'on adore usurpent un empire
Que jamais un mari n'ose ou ne peut dédire :
C'est au commun des rois à se plaire en leurs fers ;
Non à ceux dont le nom fait trembler l'univers.
Que chacun de leurs yeux aime à se faire esclave,
Moi, je ne veux les voir qu'en tyrans que je brave ;
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux est tout à ma grandeur.
Parlez donc seulement du choix le plus utile,
Du courroux à dompter ou plus ou moins facile,
Et ne me dites point que de chaque côté
Vous voyez comme lui peu d'inégalité.
En matière d'état, ne fût-ce qu'un atôme,
Sa perte quelquefois importe d'un royaume ;
Il n'est scrupule exact qu'il n'y faille garder,
Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le penchant que prennent les affaires
Les grands discours ici ne sont pas nécessaires ;
Il ne faut que des yeux, et pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
L'empire est prêt à choir, et la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit; n'y mettez point d'obstacle.
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soutenir un état chancelant et brisé,
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.

Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome;
Aux grands ordres du ciel prêtez ceux d'un grand homme:
D'un si bel avenir avouez vos devins;
Avancez le succès, et hâtez les destins.

ARDARIC.

Oui, le ciel, par le choix de ces grands hymenées,
A mis entre vos mains le cours des destinées;
Mais s'il est glorieux, seigneur, de le hâter,
Il l'est, et plus encor, de si bien l'arrêter,
Que la France, en dépit d'un infaillible augure,
N'aille qu'à pas traînans vers sa grandeur future,
Et que l'aigle accablé par ce destin nouveau,
Ne puisse trébucher que sur votre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de suspendre
Ce que ces deux états du ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus savans devins
Arbitre des succès, et maître des destins?
J'ose vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédisent,
Avec pleine clarté dans le ciel ils le lisent;
Mais vous assurent-ils que quelque astre jaloux
N'ait point mis plus d'un siècle entre l'effet et vous?
Ces éclatans retours que font les destinées,
Sont assez rarement l'œuvre de peu d'années;
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux états,
Peut être un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'est encor l'empire;
Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire;
De ses entrailles même il produit les tyrans;
Mais il peut encor plus que tous ses conquérans.

Le moindre souvenir des champs catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques :
Singibar, Gondebaut, Mérouée et Thiéry,
Là, sans Aëtius, tous quatre auroient péri.
Les Romains firent seuls cette grande journée :
Unissez-les à vous par un digne hymenée.
Puisque déjà sans eux vous pouvez presque tout,
Il n'est rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux rois ils vous auront fait maître,
Vous verrez à loisir de qui vous voudrez l'être,
Et résoudrez vous seul avec tranquillité
Si vous leur souffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'empire, je l'avoue, est encor quelque chose;
Mais nous ne sommes plus au tems de Théodose;
Et comme dans sa race il ne revit pas bien,
L'empire est quelque chose, et l'empereur n'est rien.
Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux souverains,
Qui n'osoit à son aide appeler des Romains,
Parmi des nations qu'ils traitoient de barbares,
Empruntoit pour régner des personnes plus rares;
Et d'un côté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux majestés ne laissant que le nom,
On voyoit dominer d'une hauteur égale
Un Goth dans un empire, et dans l'autre un Vandale.
Comme de tous côtés on s'en est indigné,
De tous côtés aussi pour eux on a régné.

Digitized by Google

Le second Théodose avoit pris leur modèle :
Sa sœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu sa mère,
Il a semblé répondre à ce grand caractère ;
Il a paru régner, mais on voit aujourd'hui
Qu'il régnoit par sa mère, ou sa mère pour lui ;
Et depuis son trépas il a trop fait connoître
Que s'il est empereur, Aëtius est maître ;
Et c'en seroit la sœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reste, un prince foible, envieux, mol, stupide,
Qu'un heureux succès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique emploi s'attache à son plaisir,
Et laisse le pouvoir à qui s'en peut saisir.
Mais le grand Mérouée est un roi magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'estime,
Qui ne permet aux siens d'emploi, ni de pouvoir,
Qu'autant que par son ordre ils en doivent avoir.
Il sait vaincre et régner, et depuis sa victoire,
S'il a déjà soumis et la Seine, et la Loire,
Quand vous voudrez aux siens joindre vos combattans,
La Garonne et l'Arar ne tiendront pas long-tems.
Alors ces mêmes champs témoins de notre honte,
En verront la vengeance, et plus haute, et plus prompte ;
Et pour glorieux prix d'avoir su nous venger,
Vous aurez avec lui la Gaule à partager,
D'où vous ferez savoir à toute l'Italie,

Que lors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'est rien à l'épreuve, et qu'il est tems qu'enfin
Et du Tibre et du Pô vous fassiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une princesse,
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous presse;
Et paroissez plutôt vous saisir de son bien,
Qu'usurper des états sur qui ne vous doit rien.
Sa mère eut tant de part à la toute-puissance,
Qu'elle fit à l'empire associer Constance;
Et si ce même empire a quelque attrait pour vous,
La fille a même droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un père mourant lui laissa le suffrage:
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome, et vous tendre les mains.
Aëtius n'est pas si maître qu'on veut croire,
Il a jusque chez lui des jaloux de sa gloire;
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du prince, ou las du gouverneur.
Le débris de l'empire a de belles ruines;
S'il n'a plus de héros, il a des héroïnes.
Rome vous en offre une, et part à ce débris:
Pourriez-vous refuser votre main à ce prix?
Ildione n'apporte ici que sa personne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer;
Mais les droits d'Honorie ont de quoi tout donner.
Attachez-les, seigneur, à vous, à votre race;

Du fameux Théodose assurez-vous la place :
Rome adore la sœur, le frère est sans pouvoir ;
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Est-ce comme il me faut tirer d'inquiétude ;
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude ?
Et pour vous prévaloir de mes perplexités,
Choisissez-vous exprès ces contrariétés ?
Plus j'entends raisonner, et moins on détermine ;
Chacun dans sa pensée également s'obstine ;
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un et l'autre à mieux m'embarrasser,
Je ne demande point de si diverses routes,
Il me faut des clartés, et non de nouveaux doutes ;
Et quand je vous confie un sort tel que le mien,
C'est m'offenser tous deux que ne résoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il pense,
Chacun de ce grand choix vous fait voir l'importance ;
Mais nous ne sommes point jaloux de nos avis.
Croyez-le, croyez-moi, nous en serons ravis ;
Ils sont les purs effets d'une amitié fidelle,
De qui le zèle ardent....

ATTILA.

Unissez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, et.... Je n'achève pas.
Dites-moi seulement ce qui vous intéresse
A protéger ici l'une et l'autre princesse.

Leurs frères vous ont-ils, à force de présens,
Chacun de son côté rendus leurs partisans?
Est-ce amitié pour l'une, est-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moi son avis et le vôtre?
Par quel dessein de plaire, ou de vous agrandir....
Mais derechef, je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je suis on n'a pas tant d'audace.
Vous, si vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous ensemble, et ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puissions, en cette conjoncture,
A son aversion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle et cette ardeur,
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur.
J'en croirai les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là suspendre ma colère.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En serons-nous toujours les malheureux objets?
Et verrons-nous toujours qu'il nous traite en sujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, seigneur, sur de telles disgraces,
Le ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces;
Mes devins me l'ont dit, et s'il en est besoin,
Je dirai que ce jour peut-être n'est pas loin;
Ils en ont, disent-ils, un assuré présage,

Je vous confirai plus, ils m'ont dit davantage ;
Et qu'un Théodoric, qui doit sortir de moi,
Commandera dans Rome, et s'en fera le roi ;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour la France,
A presser Attila d'en choisir l'alliance,
D'épouser Ildione, afin que par ce choix
Il laisse à mon hymen Honorie et ses droits.
Ne vous opposez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce trône ;
Et si jamais pour vous je puis en faire autant....

ARDARIC.

Vous le pouvez, seigneur, et dès ce même instant.
Souffrez qu'à votre exemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'est qu'un amour politique ;
Et puisque je vous dois confidence à mon tour,
J'ai pour l'autre princesse un véritable amour ;
Et c'est ce qui m'oblige à parler pour l'empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aspire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint ;
Mais enfin nos désirs ne compatissent point.
Voyons qui se doit vaincre, et s'il faut que mon ame
A votre ambition immole cette flâme ;
Ou s'il n'est point plus beau que votre ambition
Elle-même s'immole à cette passion.

VALAMIR.

Ce seroit pour mon cœur un cruel sacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien seroit un dur supplice.
Vous aime-t-on ?

VALAMIR.

Du moins j'ai lieu de m'en flatter.
Et vous, seigneur?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutuel amour est un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre est le partage!

ARDARIC.

Cependant le tyran prendra pour attentat
Cet amour qui fait seul tant de raisons d'état.
Nous n'avons que trop vu jusqu'où va sa colère,
Qui n'a pas épargné le sang même d'un frère;
Et combien après lui de rois ses alliés,
A son orgueil barbare il a sacrifiés.

VALAMIR.

Les peuples qui suivoient ces illustres victimes,
Suivent encor sous lui l'impunité des crimes;
Et ce ravage affreux qu'il permet aux soldats,
Lui gagne tant de cœurs, lui donne tant de bras,
Que nos propres sujets sortis de nos provinces
Sont en dépit de nous plus à lui qu'à leurs princes.

ARDARIC.

Il semble à ses discours déjà nous soupçonner,
Et ce sont des soupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut disposons ma princesse.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adresse.

ALDARIC.

Si vous persuadez, quel malheur est le mien!

VALAMIR.

Et si l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?

ARDARIC.

Ah! que ne pouvons-nous être heureux l'un et l'autre!

VALAMIR.

Ah! que n'est mon bonheur plus compatible au vôtre!

ARDARIC.

Allons des deux côtés chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, et du succès laissons-en faire au sort.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Je ne m'en défends point, oui, madame, Octar m'aime ;
Tout ce que je vous dis, je l'ai su de lui-même :
Ils sont rois, mais c'est tout. Ce titre sans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir;
Et le fier Attila chaque jour fait connoître,
Que s'il n'est pas leur roi, du moins il est leur maître,
Et qu'ils n'ont en sa cour le rang de ses amis,
Qu'autant qu'à son orgueil ils s'y montrent soumis.
Tous deux ont grand mérite, et tous deux grand courage;
Mais ils sont, à vrai dire, ici comme en otage,
Tandis que leurs soldats en des camps éloignés
Prennent l'ordre sous lui de gens qu'il a gagnés;
Et si de le servir leurs troupes n'étoient prêtes,
Ces rois, tous rois qu'ils sont, répondroient de leurs têtes.
Son frère aîné Vléda, plus rempli d'équité,
Les traitoit malgré lui d'entière égalité;
Il n'a pu le souffrir, et sa jalouse envie,
Pour n'avoir plus d'égaux, s'est immolé sa vie.
Le sang qu'après avoir mis ce prince au tombeau
On lui voit chaque jour destiller du cerveau,

Punit son parricide, et chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celui de ce frère.
Suivant même qu'il a plus ou moins de courroux,
Ce sang forme un supplice, ou plus rude, ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus stérile veine,
Et chaque emportement porte avec lui sa peine.

HONORIE.

Que me sert donc qu'on m'aime? et pourquoi m'engager
A souffrir un amour qui ne peut me venger?
L'insolent Attila me donne une rivale,
Par ce choix qu'il balance il l'a fait mon égale;
Et quand pour l'en punir je crois prendre un grand roi,
Je ne prends qu'un grand nom qui ne peut rien pour moi.
Juge que de chagrins au cœur d'une princesse,
Qui hait également l'orgueil et la foiblesse;
Et de quel œil je puis regarder un amant,
Qui n'aura que pitié de mon ressentiment,
Qui ne saura qu'aimer, et dont tout le service
Ne m'asssure aucun bras à me faire justice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoie offrir sa foi,
Pour douter dans son camp entre Ildione et moi.
Hélas! Flavie, hélas! si ce doute m'offense,
Que doit faire une indigne et haute préférence?
Et n'est-ce pas alors le dernier des malheurs,
Qu'un éclat impuissant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, madame, et montrez, à sa honte,
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de compte.

HONORIE.

La bravade est aisée, un mot est bientôt dit :
Mais où fuir un tyran que la bravade aigrit?
Retournerai-je à Rome où j'ai laissé mon frère,
Enflammé contre moi de haine et de colère,
Et qui sans la terreur d'un nom si redouté
Jamais n'eût mis de borne à ma captivité?
Moi qui prétends pour dot la moitié de l'empire...

FLAVIE.

Ce seroit d'un malheur vous jeter dans un pire.
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là ;
Il est d'autres moyens de braver Attila.
Epousez Valamir.

HONORIE.

Est-ce comme on le brave
Que d'épouser un roi dont il fait son esclave?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Hé bien! si j'aime Valamir,
Je ne veux point de rois qu'on force d'obéir ;
Et si tu me dis vrai, quelque rang que je tienne,
Cet hymen pourroit être, et sa perte, et la mienne.
Mais je veux qu'Attila, pressé d'un autre amour,
Endure telle insulte au milieu de sa cour.
Ildione par là me verroit à sa suite;
A de honteux respects je m'y verrois réduite;
Et le sang des Césars qu'on adora toujours,
Feroit hommage au sang d'un roi de quatre jours?

Dis-le-moi toutefois, pencheroit-il vers elle ?
Que t'en a dit Octar ?

FLAVIE.

Qu'il la trouve assez belle ;
Qu'il en parle avec joie, et fuit à lui parler.

HONORIE.

Il me parle, et s'il faut ne rien dissimuler,
Ses discours me font voir du respect, de l'estime ;
Et même quelque amour ; sans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'est un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut-être bien moins.

FLAVIE.

Quoi ! ce qu'à l'éviter il apporte de soins....

HONORIE.

Peut-être il ne la fuit que de peur de se rendre ;
Et s'il ne me fuit pas, il sait mieux s'en défendre.
Oui, sans doute, il la craint, et toute sa fierté
Ménage, pour choisir, un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choisisse ?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend même supplice.
Ainsi que mon amour, ma gloire a ses appas.
Je meurs s'il me choisit, ou ne me choisit pas,
Et.... Mais Valamir entre, et sa vue en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flâme.

Flavie, il peut sur moi bien plus que je ne veux.
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dis-lui... Mais il vaut mieux faire effort sur moi-même.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

Le savez-vous, seigneur, comment je veux qu'on m'aime?
Et puisque jusqu'à moi vous portez vos souhaits,
Avez-vous su connoître à quel prix je me mets?
Je parle avec franchise, et ne veux point vous taire
Que vos soins me plairoient s'il ne falloit que plaire:
Mais quand cent et cent fois ils seroient mieux reçus
Il faut pour m'obtenir quelque chose de plus.
Attila m'est promis, j'en ai sa foi pour gage;
La princesse des Francs prétend même avantage;
Et bien que sur le choix il me semble hésiter,
Etant ce que je suis, j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'un et l'autre.
J'ai du cœur, on m'offense; examinez le vôtre.
Pourrez-vous m'en venger? pourrez-vous l'en punir?

VALAMIR.

N'est-ce que par le sang qu'on peut vous obtenir?
Et faut-il que ma flâme à ce grand cœur réponde
Par un assassinat du plus grand roi du monde,
D'un roi que vous avez souhaité pour époux?
Ne sauroit-on sans crime être digne de vous?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de sa tête
Vous vous fassiez aimer, et payiez ma conquête.
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'hui,
Il a trop mérité ces tendresses pour lui.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il est bon qu'on le craigne.
Mais c'est cet Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ses mains,
Et braver avec moi le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en est pas besoin, madame, il vous respecte;
Et bien que sa fierté vous puisse être suspecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégoûts,
Je sais que ses respects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'estime assez peu le sang de Théodose,
Pour souffrir qu'en moi-même un tyran en dispose!
Qu'une main qu'il me doit me choisisse un mari,
Et me présente un roi comme son favori!
Pour peu que vous m'aimiez, seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'est sensible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfère à lui;
Mais point d'époux qui n'ose en dédaigner l'appui,
Point d'époux qui m'abaisse au rang de ses sujettes.
Enfin, je veux un roi, regardez si vous l'êtes;
Et quoi que sur mon cœur vous ayez d'ascendant,
Sachez qu'il n'aimera qu'un prince indépendant.
Voyez à quoi, seigneur, on connoît les monarques;
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques;

Et soyez satisfait qu'on vous daigne assurer
Qu'à tous les rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

Quelle hauteur, Flavie, et que faut-il qu'espère
Un roi dont tous les vœux....

FLAVIE.

Seigneur, laissez-la faire;
L'amour sera le maître, et la même hauteur,
Qui vous dispute ici l'empire de son cœur,
Vous donne en même tems le secours de la haine;
Pour triompher bientôt de la fierté romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ses feux,
Fait haïr Attila de se promettre à deux;
Non que cette fierté n'en soit assez jalouse,
Pour ne pouvoir souffrir qu'Ildione l'épouse.
A son frère, à ses Francs faites-la renvoyer;
Vous verrez tout ce cœur soudain se déployer,
Suivre ce qui lui plaît, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment.
L'amour fait des heureux lorsque moins on y pense;
Et je ne vous dis rien sans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux.
Adieu. Comme le cœur le tems sera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

Qu'avez-vous obtenu, seigneur, de la princesse?

VALAMIR.

Beaucoup, et rien. J'ai vu pour moi quelque tendresse;
Mais elle sait d'ailleurs si bien ce qu'elle vaut,
Que si celle des Francs a le cœur aussi haut,
Si c'est à même prix, seigneur, qu'elle se donne,
Vous lui pourrez long-tems offrir votre couronne.
Mon rival est haï, je n'en saurois douter;
Tout le cœur est à moi, j'ai lieu de m'en vanter;
Au reste des mortels je sais qu'on me préfère,
Et ne sais toutefois ce qu'il faut que j'espére.
Voyez votre Ildione, et puissiez-vous, seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans son cœur,
Une ame plus tournée à remplir votre attente,
Un esprit plus facile. Octar sort de sa tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

Pourrai-je voir la princesse à mon tour?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaise attendre son retour;
Mais à ce que ses gens, seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moi cependant, vous fûtes prisonnier
Du roi des Francs son frère en ce combat dernier?

OCTAR.

Le désordre, seigneur, des champs catalauniques
Me donna peu de part aux disgraces publiques.
Si j'y fus prisonnier de ce roi généreux,
Il me fit dans sa cour un sort assez heureux.
Ma prison y fut libre, et j'y trouvai sans cesse
Une bonté si rare au cœur de la princesse,
Que de retour ici je pense lui devoir
Les plus sacrés respects qu'un sujet puisse avoir.

ARDARIC.

Qu'un monarque est heureux lorsque le ciel lui donne
La main d'une si belle et si rare personne!

OCTAR.

Vous savez toutefois qu'Attila ne l'est pas,
Et combien son trop d'heur lui cause d'embarras.

ARDARIC.

Ah! puisqu'il a des yeux, sans doute il la préfère.
Mais vous vous louez fort aussi du roi son frère;
Ne me déguisez rien. A-t-il des qualités
A se faire admirer ainsi de tous côtés?
Est-ce une vérité que ce que j'entends dire,
Ou si c'est sans raison que l'univers l'admire?

OCTAR.

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous en a dit;
Mais si pour l'admirer ce que j'ai vu suffit,
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois de fières nations
Désarmer son courroux par leurs soumissions.
J'ai vu tous les plaisirs de son ame héroïque
N'avoir rien que d'auguste, et que de magnifique;
Et ses illustres soins ouvrir à ses sujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délassemens sa noble inquiétude
De ses justes desseins faisoit l'heureux prélude;
Et si j'ose le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu tout couvert de poudre et de fumée
Donner le grand exemple à toute son armée,
Semer par ses périls l'effroi de toutes parts,
Bouleverser les murs d'un seul de ses regards,
Et sur l'orgueil brisé des plus superbes têtes
De sa course rapide entasser les conquêtes,

Ne me commandez point de peindre un si grand roi,
Ce que j'en ai vu passe un homme tel que moi;
Mais je ne puis, seigneur, m'empêcher de vous dire
Combien son jeune prince est digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur si haut sous un front délicat,
Que dans son premier lustre il est déjà soldat.
Le corps attend les ans, mais l'ame est toute prête.
D'un gros de cavaliers il se met à la tête,
Et l'épée à la main anime l'escadron
Qu'enorgueillit l'honneur de marcher sous son nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majesté du pére,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la mère,
Tout brille sur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints, et ce charme, et cette majesté,
L'amour et le respect qu'un si jeune mérite....
Mais la princesse vient, seigneur, et je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a consulté, seigneur, m'apprendrez-vous
Comment votre Attila dispose enfin de nous?

ARDARIC.

Comment disposez-vous vous-même de mon ame?
Attila va choisir, il faut parler, madame;
Si son choix est pour vous, que ferez-vous pour moi?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foi,
C'est devers vous qu'il penche, et si je ne vous aime,
Je vous plaindrai du moins à l'égal de moi-même;
J'aurai mêmes ennuis, j'aurai mêmes douleurs;
Mais je n'oublirai point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foi que peut-être on est prêt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous sauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ai s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en aurai jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un et l'autre.

ILDIONE.

Ce seroit ma pensée, aussi-bien que la vôtre;
Et si je n'étois pas, seigneur, ce que je suis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis;
Mais l'esclavage fier d'une haute naissance,
Où tout autre peut tout, me tient dans l'impuissance;
Et victime d'état, je dois sans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attilla, l'objet de votre haine,
Daigne vous immoler à la fierté romaine?

ILDIONE.

Qu'un pareil sacrifice auroit pour moi d'appas!
Et que je souffrirai s'il ne s'y résout pas!

ARDARIC.

Qu'il seroit glorieux de le faire vous-même,
D'en épargner la honte à votre diadême!
J'entends celui des Francs, qu'au lieu de maintenir ...

ILDIONE.

C'est à mon frère alors de venger et punir;
Mais ce n'est point à moi de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec sa France,
Et me faire par là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle; et puisse être Honorie
La plus considérée, ou moi la moins chérie!
Puisse-t-il se résoudre à me manquer de foi!
C'est tout ce que je puis, et pour vous, et pour moi.
S'il vous faut des souhaits, je n'en suis point avare;
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien....

ARDARIC.

Que feront d'inutiles souhaits,
Que laisser à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE.

Rome est encor puissante, il se peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appui Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront sur toutes vos grandeurs;
Je le sens en moi-même, et ne vois point d'empire
Qu'en mon cœur d'un regard il ne puisse détruire.

Armez-les de rigueurs, madame, et par pitié,
D'un charme si funeste ôtez leur la moitié;
C'en sera trop encore, et pour peu qu'ils éclatent,
Il n'est aucun espoir dont nos désirs se flattent;
Faites donc davantage, allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déjà n'espère plus,
Qu'il ne vit déjà plus, et que votre hymenée
A déjà par vos mains tranché sa destinée.

ILDIONE.

Ai-je si peu de part en de tels déplaisirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos soupirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelque autre grace à mes sens alarmés,
Madame, et pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot si rude,
C'est pour une belle ame un peu d'ingratitude.
De quelques traits pour vous que mon cœur soit frappé,
Ce grand mot jusqu'ici ne m'est point échappé;
Mais haïr un rival, endurer d'être aimée,
Comme vous de ce choix avoir l'ame alarmée,
A votre espoir flottant donner tous mes souhaits,
A votre espoir déçu donner tous mes regrets,
N'est-ce point dire trop ce qui sied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouserez Attila?

ILDIONE.

J'en soupire;
Et mon cœur....

ARDARIC.

Que fait-il, ce cœur, que m'abuser;
Si même en n'osant rien il craint de trop oser?
Non, si vous en aviez, vous sauriez la reprendre,
Cette foi, que peut-être on est prêt de vous rendre.
Je ne m'en dédis point, et ma juste douleur
Ne peut vous dire assez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique?
Ecoutez, et sur-tout, seigneur, plus de réplique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer;
Mais puisqu'il vous plaît tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous dise encore,
Que si votre Attila de ce grand choix m'honore,
Je recevrai sa main d'un œil aussi content,
Que si je me donnois ce que mon cœur prétend.
Non que de son amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier supplice et le dernier outrage;
Et que le dur effort d'un si cruel moment,
Ne redouble ma haine et mon ressentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déférence,
Où même il ne soupçonne aucune répugnance.
Je l'épouserai donc, et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi.
J'ai ma part comme une autre à la haine publique
Qu'aime à semer par-tout son orgueil tyrannique,

Et le hais d'autant plus, que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation;
Qu'en dépit des traités et de tout leur mystère,
Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
Si jamais sa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut-être peine à faire grace au mien.
Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
Voyez que d'intérêts, que de maux à venger!
Mon amour, et ma haine, et la cause commune
Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une;
Et comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes;
Cette gloire aisément touche les grandes ames;
Et de ce même coup qui brisera mes fers,
Il est beau que ma main venge tout l'univers.
Voilà quelle je suis, voilà ce que je pense,
Voilà ce que l'amour prépare à qui l'offense.
Vous, faites-moi justice; et songez mieux, seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

ARDARIC, *seul.*

Vous préserve le ciel de l'épreuve cruelle
Où veut un cœur si grand mettre une ame si belle!
Et puisse Attila prendre un esprit assez doux,
Pour vouloir qu'on vous doive autant à lui qu'à vous!

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

OCTAR, as-tu pris soin de redoubler ma garde?

OCTAR.

Oui, seigneur, et déjà chacun s'entre-regarde,
S'entre-demande à quoi ces ordres que j'ai mis....

ATTILA.

Quand on a deux rivaux, manque-t-on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, seigneur, jusqu'ici vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,
Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au désespoir;
Et ne laissant pour arme à leur douleur pressante,
Qu'une haine sans force, une rage impuissante,
Je m'assure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs ressentimens comme sur leur amour.
Qu'en disent nos deux rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs tentes enfermées,

Affectent de montrer une tranquillité....

ATTILA.

De leur tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Oui, mais seuls, et sans suite; et quant aux deux princesses,
Que de leurs actions on laisse encor maîtresses,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs gens,
Et j'en bannis par là ces rois et leurs agens.
N'en ayez plus, seigneur, aucune inquiétude;
Je les fais observer avec exactitude;
Et de quelque côté qu'elles tournent leurs pas,
J'ai des yeux tout placés qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte, et des deux rois, et d'elles.

ATTILA.

Il suffit sur ce point, apprends d'autres nouvelles.
Ce grand chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le seul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian même.
Craignant qu'il n'usurpât jusqu'à son diadême,
Et pressé des soupçons où j'ai su l'engager,
Lui-même, à ses yeux même, il l'a fait égorger.
Rome perd en lui seul plus de quatre batailles;
Je me vois l'accès libre au pied de ses murailles;
Et si j'y fais paroître Honorie et ses droits,
Contre un tel empereur j'aurai toutes les voix;

Tant l'effroi de mon nom, et la haine publique,
Qu'attire sur sa tête une mort si tragique,
Sauront faire aisément, sans en venir aux mains,
De l'époux d'une sœur, un maître des Romains.

OCTAR.

Ainsi donc votre choix tombe sur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, et ma gloire m'en prie:
Mais d'ailleurs, Ildione a pour moi tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flotte plus que jamais.
Je sens combattre encor dans ce cœur qui soupire
Les droits de la beauté contre ceux de l'empire.
L'effort de ma raison qui soutient mon orgueil,
Ne peut non plus que lui soutenir un coup d'œil;
Et quand de tout moi-même il m'a rendu le maître,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroître.
O beauté, qui te fais adorer en tous lieux,
Cruel poison de l'ame, et doux charme des yeux!
Que devient, quand tu veux, l'autorité suprême,
Si tu prends malgré moi l'empire de moi-même;
Et si cette fierté qui fait par-tout la loi,
Ne peut me garantir de la prendre de toi?
Va la trouver pour moi, cette beauté charmante;
Du plus utile choix donne lui l'épouvante;
Pour l'obliger à fuir, peins-lui bien tout l'affront
Que va mon hymenée imprimer sur son front.
Ose plus, fais-lui peur d'une prison sévère,
Qui me réponde ici du courroux de son frère,

Et retienne tous ceux que l'espoir de sa foi
Pourroit en un moment soulever contre moi.
Mais quelle ame en effet n'en seroit pas séduite ?
Je vois trop de périls, Octar, en cette fuite ;
Ses yeux, mes souverains à qui tout est soumis,
Me sauroient d'un coup-d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en sauver mon cœur prends une autre maniére.
Fais-m'en haïr, peins-moi d'une humeur noire et fière ;
Dis-lui que j'aime ailleurs, et fais-lui prévenir
La gloire qu'Honorie est prête d'obtenir ;
Fais qu'elle me dédaigne, et me préfére un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du nôtre :
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux !
Vouloir qu'à mes yeux même un autre le possède !
Ah ! le mal est encor plus doux que le remède.
Dis-lui, fais-lui savoir....

OCTAR.

Quoi, seigneur ?

ATTILA.

Je ne sai :
Tout ce que j'imagine est d'un fâcheux essai.

OCTAR.

A quand remettez-vous, après tout, d'en résoudre ?

ATTILA.

Octar, je l'apperçois. Quel nouveau coup de foudre !
O raison confondue ! orgueil presque étouffé !
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé !

SCENE II.

ILDIONE, ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

Venir jusqu'en ma tente enlever mes hommages,
Madame, c'est trop loin pousser vos avantages :
Ne vous suffit-il point que le cœur soit à vous ?

ILDIONE.

C'est de quoi faire naître un espoir assez doux.
Ce n'est pas toutefois, seigneur, ce qui m'amène ;
Ce sont des nouveautés dont j'ai lieu d'être en peine.
Votre garde est doublée, et par un ordre exprès
Je vois ici deux rois observés de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intérêt, ou pour l'un, ou pour l'autre ?

ILDIONE.

Mon intérêt, seigneur, c'est d'avoir part au vôtre :
J'ai droit en vos périls de m'en mettre en souci ;
Et de plus, je me trompe, ou l'on m'observe aussi.
Vous serois-je suspecte ? Et de quoi ?

ATTILA.

D'être aimée,
Madame : vos attraits dont j'ai l'ame charmée,
Si j'en crois l'apparence, ont blessé plus d'un roi ;
D'autres ont un cœur tendre, et des yeux comme moi ;
Et pour vous, et pour moi, j'en préviens l'insolence,
Qui pourroit sur vous-même user de violence.

ILDIONE.

Il en est des moyens plus doux et plus aisés,
Si je vous charme autant que vous m'en accusez.

ATTILA.

Ah! vous me charmez trop, moi, de qui l'ame altière
Cherche à voir sous mes pas trembler la terre entière;
Moi qui veux pouvoir tout, si tôt que je vous voi,
Malgré tout cet orgueil, je ne puis rien sur moi.
Je veux, je tâche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à votre suite;
Mes plus heureux succès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard imprévu leur fait une victoire;
Leur moindre souvenir l'emporte sur ma gloire;
Il s'empare, et du cœur, et des soins les plus doux;
Et j'oublie Attila dès que je pense à vous.
Que pourrai-je, madame, après que l'hymenée
Aura mis sous vos lois toute ma destinée?
Quand je voudrai punir, vous saurez pardonner,
Vous refuserez grace où j'en voudrai donner,
Vous enverrez la paix où je voudrai la guerre,
Vous saurez par mes mains conduire le tonnerre;
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins sur ce pouvoir suprême,
Madame, et pour un jour cessez d'être vous-même;
Cessez d'être adorable, et laissez-moi choisir
Un objet qui m'en laisse aisément ressaisir:
Défendez à vos yeux cet éclat invincible

Avec qui ma fierté devient incompatible ;
Prêtez-moi des refus, prêtez-moi des mépris,
Et rendez-moi vous-même à moi-même à ce prix.

ILDIONE.

Je croyois qu'on me dût préférer Honorie
Avec moins de douceur et de galanterie ;
Et je n'attendois pas une civilité
Qui malgré cette honte enflât ma vanité.
Ces honneurs près des miens ne sont qu'honneurs frivoles;
Ils n'ont que des effets, j'ai les belles paroles ;
Et si de son côté vous tournez tous vos soins,
C'est qu'elle a moins d'attraits, et se fait craindre moins.
L'auroit-on cru jamais qu'un Attila pût craindre
Qu'un si léger éclat eût de quoi l'y contraindre ?
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroi,
Il n'osât hasarder tout l'orgueil contre moi ?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages,
Que jusqu'ici j'enlève avec tant d'avantages,
Apprenez-moi, seigneur, pour suivre vos desseins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des humains;
Dites-moi quels mépris peuvent le satisfaire.
Ah ! si je lui déplais à force de lui plaire,
Si de son trop d'amour sa haine est tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où se voit-on réduit ?
Allez, seigneur, allez où tant d'orgueil aspire.
Honorie a pour dot la moitié de l'empire ;
D'un mérite penchant c'est un ferme soutien ;
Et cet heureux éclat efface tout le mien :
Je n'ai que ma personne.

ATTILA.

Et c'est plus que l'empire,
Plus qu'un droit souverain sur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cet empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous :
Faites-moi l'accepter, et pour reconnoissance,
Quels climats voulez-vous sous votre obéissance ?
Si la Gaule vous plaît, vous la partagerez,
J'en offre la conquête à vos yeux adorés ;
Et mon amour....

ILDIONE.

A quoi que cet amour s'apprête,
La main du conquérant vaut mieux que sa conquête.

ATTILA.

Quoi ! vous pourriez m'aimer, madame, à votre tour ?
Qui sème tant d'horreurs fait naître peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moi ? Je suis cruel, barbare ;
Je n'ai que ma fierté, que ma fureur de rare ;
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des mortels, et le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'est là trop de matière ;
Et si ce n'est assez d'y joindre la prière,
Si rien ne vous résout à dédaigner ma foi,
Appréhendez pour vous comme je fais pour moi.
Si vos tyrans d'appas retiennent ma franchise,
Je puis l'être comme eux de qui me tyrannise.
Souvenez-vous enfin que je suis Attila,
Et que c'est dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me résoudre? Hé bien! j'ose.... De grace
Dispensez-moi du reste, il y faut trop d'audace.
Je tremble comme un autre à l'aspect d'Attila,
Et ne me puis, seigneur, oublier jusque-là.
J'obéis, ce mot seul dit tout ce qu'il souhaite;
Si c'est m'expliquer mal, qu'il en soit l'interprète.
J'ai tous les sentimens qu'il lui plaît m'ordonner;
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner:
Je partage déjà la Gaule avec mon frère,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je savoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéis si bien?

ATTILA.

Je n'ose le résoudre, et de nouveau je tremble,
Si tôt que je conçois tant de chagrins ensemble.
C'est trop que de vous perdre, et vous donner ailleurs,
Madame, laissez-moi séparer mes douleurs:
Souffrez qu'un déplaisir me prépare pour l'autre:
Après mon hymenée on aura soin du vôtre.
Ce grand effort déjà n'est que trop rigoureux,
Sans y joindre celui de faire un autre heureux.
Souvent un peu de tems fait plus qu'on n'ose attendre.

ILDIONE.

J'oserai plus que vous, seigneur, et sans en prendre,
Et puisque de son bien chacun peut ordonner,
Votre cœur est à moi, j'oserai le donner;
Mais je ne le mettrai qu'en la main qu'il souhaite.
Vous, traitez-moi, de grace, ainsi que je vous traite;

Et quand ce coup pour vous sera moins rigoureux,
Avant que me donner consultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un !

ILDIONE.

Jusqu'à votre hymenée
Mon cœur est au monarque à qui l'on m'a donnée;
Mais quand par ce grand choix j'en perdrai tout espoir,
J'ai des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

HONORIE, ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

Ce grand choix est donc fait, seigneur; et pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colère,
Que vous n'avez pas cru vous en pouvoir sauver
Sans doubler votre garde, et me faire observer ?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre,
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je vois que la peur de mes ressentimens
En commence déjà les justes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point votre ame;
C'étoit moi qu'on craignoit, et non pas vous, madame;
Et ce glorieux choix qui vous met en courroux,
Ne tombe pas sur moi, madame, c'est sur vous.

Il est vrai que sans moi vous n'y pouviez prétendre ;
Son cœur, tant qu'il m'eût plu, s'en auroit su défendre ;
Il étoit tout à moi. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ai d'appas ;
Je vous en fais un don ; recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiés, ou d'un parfait hommage ;
Et forte désormais de vos droits et des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'est donc de votre main qu'il passe dans la mienne,
Madame, et c'est de vous qu'il faut que je le tienne ?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'hui de ma main,
Craignez qu'il soit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux sans doute de la vôtre,
Seigneur, ou vous ferez ce présent à quelque autre.
Pour lui porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris :
Souffrez que des mépris le respect me dispense,
Et voyez pour le reste entière obéissance.
Je vous rends à vous-même, et ne puis rien de plus ;
Et c'est à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Accepter ses refus ! moi, seigneur !

ATTILA.

Vous, madame.
Peut-il être honteux de devenir ma femme ?
Et quand on vous assure un si glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don ?
Peut-il vous importer par quelle voie arrive
La gloire dont pour vous Ildione se prive ?
Que ce soit son refus, ou que ce soit mon choix,
En marcherez-vous moins sur la tête des rois ?
Mes deux traités de paix m'ont donné deux princesses,
Dont l'une aura ma main, si l'autre eut mes tendresses ;
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux ;
C'est ainsi qu'Attila se partage à vous deux.
N'en murmurez, madame, ici non plus que l'autre ;
Sa part la satisfait, recevez mieux la vôtre ;
J'en étois idolâtre, et veux vous épouser ;
La raison, c'est ainsi qu'il me plaît d'en user.

HONORIE.

Et ce n'est pas ainsi qu'il me plaît qu'on en use :
Je cesse d'estimer ce qu'une autre refuse,
Et bien que vos traités vous engagent ma foi,
Le rebut d'Ildione est indigne de moi.

Oui, bien que l'univers, ou vous serve, ou vous craigne,
Je n'ai que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur est celui d'être votre moitié,
Qu'elle cède par grace, et m'offre par pitié?
Je sais ce que le ciel m'a fait au dessus d'elle,
Et suis plus glorieuse encor qu'elle n'est belle.

ATTILA.

J'adore cet orgueil, il est égal au mien,
Madame; et nos fiertés se ressemblent si bien,
Que si la ressemblance est par où l'on s'entr'aime,
J'ai lieu de vous aimer comme un autre moi-même.

HONORIE.

Ah! si non plus que vous je n'ai point le cœur bas,
Nos fiertés pour cela ne se ressemblent pas.
La mienne est de princesse, et la vôtre est d'esclave.
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave:
Votre orgueil a son foible, et le mien toujours fort,
Ne peut souffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de ressemblance, et que d'illustres flâmes
Ne puissent que par elle unir les grandes ames,
D'où naîtroit cet amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertés qui me ressemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez ici, madame, ou je m'abuse,
Ou quelque autre me vole un cœur qu'on me refuse;
Et cette noble ardeur de me désobéir
En garde la conquête à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'est qu'à moi, seigneur, que j'en dois rendre compte;

Quand je voudrai l'aimer, je le pourrai sans honte ;
Il est roi comme vous.

ATTILA.

En effet, il est roi,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moi.
Même splendeur de sang, même titre nous pare,
Mais de quelque degré le pouvoir nous sépare ;
Et du trône où le ciel a voulu m'affermir
C'est tomber d'assez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ses propres sujets ce titre qu'il étale,
Ne fait d'entre eux et moi que remplir l'intervalle :
Il reçoit sous ce titre, et leur porte mes lois ;
Et s'il est roi des Goths, je suis celui des rois.

HONORIE.

Et j'ai de quoi le mettre au dessus de ta tête,
Si tôt que de ma main j'aurai fait sa conquête.
Tu n'as pour tout pouvoir que des droits usurpés
Sur des peuples surpris et de princes trompés ;
Tu n'as d'autorité que ce qu'en font les crimes ;
Mais il n'aura de moi que des droits légitimes ;
Et fût-il sous ta rage à tes pieds abattu,
Il est plus grand que toi, s'il a plus de vertu.

ATTILA.

Sa vertu ni vos droits ne sont pas de grands charmes,
A moins que pour appui je leur prête mes armes.
Ils ont besoin de moi, s'ils veulent aller loin ;
Mais pour être empereur je n'en ai plus besoin.
Aëtius est mort, l'empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop sans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius est mort! Je n'ai plus de tyran;
Je reverrai mon frère en Valentinian;
Et mille vrais héros qu'opprimoit ce faux maître,
Pour me faire justice à l'envi vont paroître.
Ils défendront l'empire, et soutiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'aurai fait le choix.
Les grands cœurs n'osent rien sous de si grands ministres,
Leur plus haute valeur n'a d'effets que sinistres;
Leur gloire fait ombrage à ces puissans jaloux
Qui s'estiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent;
Et pour ne plus souffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend sa place et remplit son devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir:
Si pour leur maître en toi je leur mène un barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais si d'un Valamir j'honore un si haut rang,
Aucun pour me servir n'épargnera son sang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de si mal vous connoître;
Que d'avoir tant d'amour, et le faire paroître.
Il est honteux, madame, à des rois tels que nous,
Quand ils en sont blessés, d'en laisser voir les coups.
Il a droit de régner sur les ames communes,
Non sur celles qui font et défont les fortunes;
Et si de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maître, ou du moins le cacher.
Je ne vous blâme point d'avoir eu mes foiblesses;

Mais faites même effort sur ces lâches tendresses ;
Et comme je vous tiens seule digne de moi,
Tenez-moi seul aussi digne de votre foi.
Vous aimez Valamir, et j'adore Ildione :
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon trône
Prenez ainsi que moi des sentimens plus hauts,
Et suivez mes vertus ainsi que mes défauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs et de leur noir ouvrage :
Il s'y mêle peut-être une ombre de courage ;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puisse imiter,
La vertu des tyrans est même à détester.
Irai-je à ton exemple assassiner mon frère ?
Sur tous mes alliés répandre ma colère ?
Me baigner dans leur sang, et d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'irai plus loin que vous,
Madame.

HONORIE.

Les grands cœurs parlent avec franchise.

ATTILA.

Quand je m'en souviendrai, n'en soyez pas surprise;
Et si je vous épouse avec ce souvenir,
Vous voyez le passé, jugez de l'avenir.
Je vous laisse y penser. Adieu, madame.

HONORIE.

Ah traître!

ATTILA.

Je suis encore amant, demain je serai maître.
Remenez la princesse, Octar.

HONORIE.

Quoi ?

ATTILA.

C'est assez.
Vous me direz tantôt tout ce que vous pensez ;
Mais pensez-y deux fois avant que me le dire ;
Songez que c'est de moi que vous tiendrez l'empire,
Que vos droits, sans ma main, ne sont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel !

ATTILA.

Allez, et du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprends, apprends toi-même à changer de langage ;
Lorsqu'au sang des Césars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fais ce que tu voudras, tyran, j'aurai mon tour.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, servez-moi bien. Si vous aimez Flavie,
Elle sera le prix de m'avoir bien servie ;
J'en donne ma parole, et sa main est à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrois le pouvoir, j'assurerois, madame,
Sous votre Valamir mes jours avec ma flâme.
Bien qu'Attila me traite assez confidemment,
Ils dépendent sous lui d'un malheureux moment :
Il ne faut qu'un soupçon, un dégoût, un caprice,
Pour en faire à sa haine un soudain sacrifice :
Ce n'est pas un esprit que je porte où je veux.
Faire un peu plus de pente au penchant de ses vœux,
L'attacher un peu plus au parti qu'ils choisissent,
Ce n'est rien qu'avec moi deux mille autres ne puissent ;
Mais proposer de front, ou vouloir doucement,
Contre ce qu'il résout tourner son sentiment,
Combattre sa pensée en faveur de la vôtre,
C'est ce que nous n'osons, ni moi, ni pas un autre;
Et si je hasardois ce contre-tems fatal,
Je me perdrois, madame, et vous servirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moi, quand pour l'autre il soupire ?

OCTAR.

La mort d'Aëtius et vos droits sur l'empire.
Il croit s'en voir par là les chemins applanis,
Et tous autres souhaits de son cœur sont bannis.
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles;
Il veut que son nom seul renverse les murailles;
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats sentent l'aventurier.
Il veut que de ses gens le déluge effroyable
Attère impunément les peuples qu'il accable;
Et prodigue de sang, il épargne celui
Que tant de combattans exposeroient pour lui.
Ainsi n'espérez pas que jamais il relâche,
Que jamais il renonce à ce choix qui vous fâche:
Si pourtant je vois jour à plus que je n'attends,
Madame, assurez-vous que je prendrai mon tems.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ne vous êtes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, et le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t-il la peur que marquoient vos discours,
De rendre hommage au sang d'un roi de quatre jours?

HONORIE.

Je te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux côtés attendoit même gêne,
Flavie, et de deux maux qu'on craint également
Celui qui nous arrive est toujours le plus grand,
Celui que nous sentons devient le plus sensible.
D'un choix si glorieux la honte est trop visible;
Ildione a su l'art de m'en faire un malheur;
La gloire en est pour elle, et pour moi la douleur:
Elle garde pour soi tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joie aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quelle insulte et de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un si grand cœur,
Cependant que ravie elle assure à son ame
La douceur d'être toute à l'objet de sa flâme;
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour.
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les respects qui lui rend, et les soins qu'il se donne...

FLAVIE.

J'ose vous dire plus, Attila l'en soupçonne ;
Il est fier et colère, et s'il sait une fois
Qu'Ildione en secret l'honore de son choix,
Qu'Ardaric ait sur elle osé jeter la vue,
Et briguer cette foi qu'à lui seul il croit due,
Je crains qu'un tel espoir au lieu de s'affermir....

HONORIE.

Que n'ai-je donc mieux tû que j'aimois Valamir!
Mais quand on est bravée, et qu'on perd ce qu'on aime ;
Flavie, est-on si tôt maîtresse de soi-même?
D'Attila, s'il se peut, tournons l'emportement
Ou contre ma rivale, ou contre son amant;
Accablons leur amour sous ce que j'appréhende;
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande;
Et faisons que l'ardeur de recevoir ma foi
L'empêche d'être ici plus heureuse que moi.
Renversons leur triomphe. Etrange frénésie!
Sans aimer Ardaric j'en conçois jalousie!
Mais je me venge, et suis en ce juste projet
Jalouse du bonheur, et non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, madame.

HONORIE.

Hé bien! faisons connoître
Que le sang des Césars ne souffre point de maître,
Et peut bien refuser de pleine autorité
Ce qu'une autre refuse avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'apprête, madame, et ce grand hymenée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais sans vous y contraindre, et je ne viens que voir
Si vous avez mieux vu quel est votre devoir.

HONORIE.

Mon devoir est, seigneur, de soutenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si votre illustre amour pour son premier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on lui fait.
Puis-je voir sans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir votre trône?
Que!...

ATTILA.

Toujours Ildione, et jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, seigneur, punissez-la;
Prenez mes intérêts, et pressez votre flâme
De remettre en honneur le nom de votre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez-lui son prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'estime,
S'il est gloire pour elle, en moi devienne un crime?

Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien soit punissable où le sien est flatté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous justifier mes ordres et mes vœux,
Je croyois qu'il suffit d'un simple je le veux;
Mais voyez, puisqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione et de vous qui m'oblige, ou m'offense.
Quant son refus me sert, le vôtre me trahit;
Il veut me commander, quand le sien m'obéit.
L'un est plein de respect, l'autre est gonflé d'audace.
Le vôtre me fait honte, et le sien me fait grace.
Faut-il après cela qu'aux dépens de son sang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on se venger, à moins qu'on assassine?
Je ne veux point sa mort, ni même sa ruine;
Il est des châtimens plus justes et plus doux,
Qui l'empêcheront mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, seigneur, car l'offense est commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en seroit qu'une.
Ildione, pour prix de son manque de foi,
Dispose arrogamment, et de vous, et de moi!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A son heureux amant sa main est réservée,
Avec qui satisfaite elle goûte l'appas
De m'ôter ce que j'aime, et me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel est-il cet amant ?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, et qu'Ardaric l'adore ?

ATTILA.

Qu'on m'amène Ardaric. Mais de qui savez-vous...

HONORIE.

C'est une vision de mes soupçons jaloux,
J'en suis mal éclaircie, et votre orgueil l'avoue ;
Et quand elle me brave, et quand elle vous joue,
Même s'il faut vous croire, on ne vous sert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un rival.

ATTILA.

D'Ardaric et de moi telle est la différence,
Qu'elle en punit assez la folle préférence.

HONORIE.

Quoi ! s'il peut moins que vous, ne lui volez-vous pas
Ce pouvoir usurpé sur ses propres soldats ?
Un véritable roi qu'opprime un sort contraire,
Tout opprimé qu'il est, garde son caractère ;
Ce nom lui reste entier sous les plus dures lois ;
Il est dans les fers même égal aux plus grands rois,
Et la main d'Ardaric suffit à ma rivale,
Pour lui donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduisez-la, seigneur, à l'hymen d'un sujet ;
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine,
Que de voir votre femme être sa souveraine ;

Et je pourrai moi-même alors vous demander
Le droit de m'en servir, et de lui commander.

ATTILA.

Madame, je saurai lui trouver un supplice;
Agréez cependant pour vous-même justice;
Et s'il faut un sujet à qui dédaigne un roi,
Choisissez dans une heure, ou d'Octar, ou de moi.

HONORIE.

D'Octar, ou....

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchise,
C'est une vérité que vous m'avez apprise :
Songez donc, sans murmure, à cet illustre choix,
Et remerciez-moi de suivre ainsi vos lois.

HONORIE.

Me proposer Octar !

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'empire?
S'il est né sans couronne, et n'eut jamais d'états,
On monte à ce grand trône encor d'un pas plus bas.
On a vu des Césars, et même des plus braves,
Qui sortoient d'artisans, de bandoliers, d'esclaves,
Le tems et leurs vertus les ont rendus fameux,
Et notre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourroit bien l'accepter sans scrupule,

Tyran ; et tu devrois du moins te souvenir
Que s'il n'en est pas digne, il peut le devenir.
Au défaut d'un beau sang il est de grands services ;
Il est des vœux soumis, il est des sacrifices,
Il est des glorieux et surprenans effets,
Des vertus de héros, et même des forfaits.
L'exemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes,
Il s'est fait de ton ordre une habitude aux crimes :
Comme ta créature il doit te ressembler.
Quand je l'enhardirai, commence de trembler.
Ta vie est en mes mains dès qu'il voudra me plaire ;
Et rien n'est sûr pour toi, si je veux qu'il espère.
Ton rival entre, adieu, délibère avec lui.
Si ce cher Octar m'aime, où sera ton appui ?

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

SEIGNEUR, sur ce grand choix je cesse d'être en peine,
J'épouse dès ce soir la princesse Romaine ;
Et n'ai plus qu'à prévoir à qui plus sûrement
Je puis confier l'autre et son ressentiment.
Le roi des Bourguignons, par ambassade expresse,
Pour Sigismond son fils vouloit cette princesse ;
Mais nos ambassadeurs furent mieux écoutés.
Pourroit-il nous donner toutes nos suretés ?

ARDARIC.

Mon état sert de borne à ceux de Mérouée;
La partie entr'eux deux seroit bientôt nouée;
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mari pour sa femme, un frère pour sa sœur.
L'union en seroit trop facile et trop grande.

ATTILA.

Celui des Visigoths faisoient même demande.
Comme de Mérouée il est plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité :
Le Bourguignon d'ailleurs sépare nos provinces,
Et serviroit pour nous de barre à ces deux princes.

ARDARIC.

Oui, mais bientôt lui-même entr'eux deux écrasé,
Leur feroit à se joindre un chemin trop aisé;
Et ces deux rois par là maîtres de la contrée,
D'autant plus fortement en défendroient l'entrée,
Qu'ils auroient plus à perdre, et qu'un juste courroux
N'auroit plus tant de chefs à liguer contre vous.
La princesse Ildione est orgueilleuse et belle,
Il lui faut un mari qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intérêts aux vôtres soient soumis,
Et ne le pas choisir parmi vos ennemis.
D'une fière beauté la haine opiniâtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combattre;
Et pour peu que la veuille écouter un époux....

ATTILA.

Il lui faut donc, seigneur, ou Valamir, ou vous,

La pourriez-vous aimer ? parlez sans flatterie.
J'apprends que Valamir est aimé d'Honorie ;
Il peut de mon hymen concevoir quelque ennui,
Et je m'assurerois sur vous plus que sur lui.

ARDARIC.

C'est m'honorer, seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous goûter cette alliance ?

ARDARIC.

Vous savez que vous plaire est mon plus cher souci.

ATTILA

Qu'on cherche la princesse, et qu'on l'amène ici :
Je veux que de ma main vous receviez la sienne.
Mais dites-moi, de grace, attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous assurer votre foi ?
Et que seriez-vous prêt d'entreprendre pour moi ?
Car enfin elle est belle, elle peut tout séduire ;
Et vous forcer vous-même à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond ?
Faut-il teindre l'Arar du sang de Sigismond ?
Faut-il mettre à vos pieds, et l'un, et l'autre trône ?

ATTILA.

Ne dissimulez point, vous aimez Ildione,
Et proposez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos rivaux.
Ce prompt emportement et ces subites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines :
Les soins de cet amour font ceux de ma grandeur ;

Et si vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur,
Voyez comme un rival est soudain haïssable,
Comme vers notre amour ce nom le rend coupable;
Comme sa perte est juste encor qu'il n'ose rien;
Et sans aller si loin, délivrez-moi du mien.
Différez à punir une offense incertaine,
Et servez ma colère avant que votre haine.
Seroit-il sûr pour moi d'exposer ma bonté
A tous les attentats d'un amant supplanté?
Vous-même pourriez-vous épouser une femme,
Et laisser à ses yeux le maître de son ame?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il est trop à craindre, il faut le prévenir.
C'est un roi dont les gens mêlés parmi les nôtres
Feroient accompagner son exil de trop d'autres
Qu'on verroit s'opposer aux soins que nous prendrons,
Et de nos ennemis grossir les escadrons.

ARDARIC.

Est-ce un crime pour lui qu'une douce espérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Oui, pour lui, pour vous-même, et pour tout autre roi,
C'en est un que prétendre en même lieu que moi.
S'emparer d'un esprit dont la foi m'est promise,
C'est surprendre une place entre mes mains remise;
Et vous ne seriez pas moins coupable que lui,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'hui.

A des crimes pareils j'ai dû même justice,
Et ne choisis pour vous qu'un amoureux supplice;
Pour un si cher objet que je mets en vos bras,
Est-ce un prix excessif qu'un si juste trépas?

ARDARIC.

Mais c'est déshonorer, seigneur, votre hymenée,
Que vouloir d'un tel sang en marquer la journée.

ATTILA.

Est-il plus grand honneur que de voir en mon choix
Qui je veux à ma flâme immoler de deux rois,
Et que du sacrifice où s'expiera leur crime,
L'un d'eux soit le ministre et l'autre la victime?
Si vous n'osez par là satisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne soit moins scrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix son illustre Honoric;
Et n'ait aucune horreur de ses vœux les plus doux;
Si leur entier succès ne lui coûte que vous;
Car je puis épouser encor votre princesse,
Et détourner vers lui l'effort de ma tendresse.

SCENE V.

ILDIONE, ATTILA, ARDARIC.

ATTILA, *à Ildione.*

Vos refus obligeans ont daigné m'ordonner
De consulter vos vœux avant que vous donner;
Je m'en fais une loi. Dites-moi donc, madame,
Votre cœur d'Ardaric agréroit-il la flâme?

ILDIONE.

C'est à moi d'obéir, si vous le souhaitez
Mais, seigneur...

ATTILA.

Il y fait quelques difficultés,
Mais je sais que sur lui vous êtes absolue.
Achevez d'y porter son ame irrésolue,
Afin que dans une heure au milieu de ma cour
Votre hymen et le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'où viennent ces soupirs? d'où naît cette tristesse?
Est-ce que la surprise étonne l'alégresse,
Qu'elle en suspend l'effet pour le mieux signaler,
Et qu'aux yeux du tyran il faut dissimuler?
Il est parti, seigneur, souffrez que votre joie,
Souffrez que son excès tout entier se déploie,
Qu'il fasse voir aux miens celui de votre amour.

ARDARIC.

Vous allez soupirer, madame, à votre tour,
A moins que votre cœur malgré vous se prépare
A n'avoir rien d'humain, non plus que ce barbare.
Il me choisit pour vous, c'est un bonheur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.

A recevoir ma main pourriez-vous être prête,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la tête ?

ILDIONE.

Quoi, seigneur ?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous sachiez la main qui doit l'assassiner.
C'est à cet attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'est par vous, seigneur, qu'il l'assasine?

ARDARIC.

Il me fait son bourreau pour perdre un autre roi,
A qui fait sa fureur la même offre qu'à moi:
Aux dépens de sa tête il veut qu'on vous obtienne:
On lui donne Honorie aux dépens de la mienne;
Sa cruelle faveur m'en a laissé le choix.

ILDIONE.

Quel crime voit sa rage à punir en deux rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'est d'aimer deux princesses,
C'est d'avoir mieux que lui mérité leurs tendresses.
De vos bontés pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un sujet de joie un excès de douleur.

ILDIONE.

Est-il orgueil plus lâche, ou lâcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,
Et serve de prétexte au choix infortuné
D'assassiner vous-même, ou d'être assassiné!

Il vous offre ma main comme un bonheur insigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne ;
Et si vous refusez par là de m'acquérir,
Vous ne sauriez vous-même éviter de périr!

ARDARIC.

Il est beau de périr pour éviter un crime ;
Quand on meurt pour sa gloire, on revit dans l'estime;
Et triompher ainsi du plus rigoureux sort,
C'est s'immortaliser par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée,
Veut être, pour charmer, de plus loin regardée;
Et quant à notre amour, ce triomphe est fatal,
La gloire qui le suit nous en console mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, et mon ame ravie....

ILDIONE.

Ah! venger une mort n'est pas rendre une vie :
Le tyran immolé me laisse mes malheurs,
Et son sang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour sauver une vie, après tout, périssable,
En rendrois-je le reste infame et détestable?
Et ne vaut-il pas mieux assouvir sa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez sans doute après cette infamie,
Assez pour vous traiter en mortelle ennemie ;

Mais souvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui président sans nous aux grands événemens.
Le ciel n'est pas toujours aux méchans si propice;
Après tant d'indulgence il a de la justice.
Parlez à Valamir, et voyez avec lui
S'il n'est aucun remède à ce mortel ennui.

ARDARIC.

Madame....

ILDIONE.

Allez, seigneur, nos maux et le tems pressent,
Et les mêmes périls tous deux vous intéressent.

ARDARIC.

J'y vais, mais en l'état qu'est son sort et le mien,
Nous nous plaindrons ensemble, et ne résoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE, *seule.*

Trève, mes tristes yeux, trève aujourd'hui de larmes,
Armez contre un tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez si de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverser sur lui ce qu'il ose attenter.
Reprenez en son cœur votre place usurpée,
Ramenez à l'autel ma victime échapée,
Rappelez ce courroux que son choix incertain
En faveur de ma flâme allumoit dans mon sein.
Que tout semble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'exécuter tout est pénible et rude!

Et qu'aisément le sexe oppose à sa fierté
Sa douceur naturelle et sa timidité!
Quoi, ne donner ma foi que pour être perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom seul d'époux,
Ou rends-moi plus barbare, ou mon tyran plus doux.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARDARIC, VALAMIR.

(Ils n'ont point d'épée, ni l'un, ni l'autre.)

ARDARIC.

SEIGNEUR, vos devins seuls ont causé notre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'est ouverte,
Et l'infidelle appas de leur prédiction
A jeté trop d'amorce à notre ambition.
C'est de là qu'est venu cet amour politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique.
Sans le flatteur espoir d'un avenir si doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'est par là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naître un amour véritable,
Qui l'attachant à vous, excite des fureurs
Que vous voyez passer aux dernières horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périsse;
On vous fait même grace, ou pareille injustice;
Ainsi vos seuls devins nous forcent de périr,
Et ce sont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, et loin de s'en dédire,
Ils assurent ma race encor du même empire.

Ils savent qu'Attila s'aigrit au dernier point,
Et ses emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loi qu'il nous fasse, ils sont inébranlables;
Le ciel en a donné des arrêts immuables;
Rien n'en rompra l'effet, et Rome aura pour roi
Ce grand Théodoric qui doit sortir de moi.

ARDARIC.

Ils veulent donc, seigneur, qu'aux dépens de ma tête
Vos mains à ce héros préparent sa conquête?

VALAMIR.

Seigneur, c'est m'offenser encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où lui pouvez-vous échapper que par là?
Pouvez-vous que par là posséder Honorie?
Et d'où naîtra ce fils si vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me vois comme vous aux portes du trépas;
Mais j'espère, après tout, ce que je n'entends pas.

SCENE II.

HONORIE, VALAMIR, ARDARIC.

HONORIE.

Savez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, et quelle en est l'affreuse barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'est qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un et l'autre,

Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre;
Mais qui le serviroit seroit bientôt livré
Aux troupes de celui qui l'auroit massacré;
Et par le désaveu de cette obéissance,
Ce tigre assouviroit sa rage et leur vengeance.
Octar aime Flavie, et l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric son lieutenant ne fait que de sortir..
Le tyran soupçonneux, qui craint ce qu'il mérite,
A pour nous désarmer choisi ce satellite;
Et comme avec justice il nous croit irrités,
Pour nous parler encore il prend ses suretés.
Pour peu qu'il eût tardé, nous allions dans sa tente
Surprendre et prévenir sa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laissoit encor la liberté
D'y porter l'un et l'autre une épée au côté.
Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il saura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel est notre dessein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous résoudrons de nous entre-immoler.
Cependant il réduit à l'entière impuissance
Ce noble désespoir qu'il punit par avance,
Et qui se faisant droit avant que de mourir,
Croit que se perdre ainsi c'est un peu moins périr:
Car nous aurions péri par les mains de sa garde,
Mais la mort est plus belle alors qu'on la hasarde.

HONORIE.

Il vient, seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

Hé bien! mes illustres amis,
Contre mes grands rivaux quel espoir m'est permis?
Pas un n'a-t-il pour soi la digne complaisance
D'acquérir sa princesse en perdant qui m'offense ?
Quoi ! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas un ne m'aime assez pour haïr mon rival!
Pas un de son objet n'a l'ame assez ravie,
Pour vouloir être heureux aux dépens d'une vie!
Quels amis! quels amans! et quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en sureté;
Si ces deux intérêts n'ont rien qui la fléchisse,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agisse;
Et si vous n'écoutez l'amitié, ni l'amour,
Faites un noble effort pour conserver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'est à son dernier point porter la barbarie.
Après l'assassinat d'un frère et de six rois,
Notre tour est venu de subir mêmes lois;
Et nous méritons bien les plus cruels supplices,
De nous être exposés aux mêmes sacrifices,
D'en avoir pu souffrir chaque jour de nouveaux.

Punissez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux;
Et si vous êtes roi, songez que nous le sommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'êtes que deux hommes;
Et dès qu'il m'aura plu d'abattre votre orgueil,
Vos têtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée et la fortune;
Et qui succombera du moins tiendra de moi
L'honneur de ne périr que par la main d'un roi.
Nobles gladiateurs, dont ma colère apprête
Le spectacle pompeux à cette grande fête,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Votre main est plus faite à verser de tel sang,
C'est lui faire un affront que d'emprunter les nôtres.

ATTILA.

Pour me faire justice il s'en trouvera d'autres:
Mais si vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une tête en pourra coûter deux.
Je révoque ma grace, et veux bien que vos crimes
De deux rois mes rivaux me fassent deux victimes;
Et ces rares objets, si peu dignes de moi,
Seront le digne prix de cet illustre emploi.
(*à Ardaric.*)
De celui de vos feux je ferai la conquête
De quiconque à mes pieds abattra votre tête.
(*à Honorie.*)
Et comme vous paierez celle de Valamir,

Nous aurons à ce prix des bourreaux à choisir;
Et pour nouveau supplice à de si belles flâmes,
Ce choix ne tombera que sur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrois être lâche et cruel jusque-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toujours Attila,
Toujours l'heureux objet de la haine publique,
Fidelle au grand dépôt du pouvoir tyrannique,
Toujours....

HONORIE.

Achève, et dis que tu veux en tout lieu
Etre l'effroi du monde, et le fléau de Dieu.
Etale insolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de sang où se baignoit ta rage.
Fais voir....

ATTILA.

Que vous perdez des mots injurieux
A me faire un reproche et doux et glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez, de tems en tems sévère,
Ne s'arme pas toujours de toute sa colère;
Mais quand à sa fureur il livre l'univers,
Elle a pour chaque tems des déluges divers.
Jadis de toutes parts faisant regorger l'onde,
Sous un déluge d'eaux il abîma le monde:
Sa main tient en réserve un déluge de feux,
Pour le dernier moment de nos derniers neveux;
Et mon bras dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
D'un déluge de sang couvre toute la terre.

HONORIE.

Lorsque par les tyrans il punit les mortels,
Il réserve sa foudre à ces grands criminels,
Qu'il donne pour supplice à toute la nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la mesure.
Peut-être qu'il prépare en ce même moment
A de si noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apprête,
Il tient le bras levé pour te briser la tête,
Et veut qu'un grand exemple oblige de trembler
Quiconque désormais t'osera ressembler.

ATTILA.

Hé bien! en attendant ce changement sinistre,
J'oserai jusqu'au bout lui servir de ministre,
Et faire exécuter toutes ses volontés
Sur vous, et sur des rois contre moi révoltés.
Par des crimes nouveaux je punirai les vôtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton sang, qui chaque jour à longs flots distillés,
S'échappe vers ton frère et six rois immolés,
Te diroit-il trop bas que leurs ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moi se renouvellent?
Vois, vois couler ce sang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bientôt partir.

ATTILA.

Ce n'est rien, et pour moi s'il n'est point d'autre foudre,
J'aurai pour ce départ du tems à m'y résoudre.

D'autres vous enverroient leur frayer le chemin,
Mais j'en laisserai faire à votre grand destin;
Et trouverai pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offenses.

SCENE IV.

ILDIONE, ATTILA, HONORIE, VALAMIR, ARDARIC, OCTAR.

ATTILA, *à Ildione.*

Ou, venez-vous, madame, et qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'ici l'on me prédit?
Venez-vous de deux rois soutenir la querelle?
Vous révolter comme eux? me foudroyer comme elle?
Ou mendier l'appui de mon juste courroux
Contre votre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit, ni l'amour, ni l'estime,
S'il osoit espérer m'acquérir par un crime.
D'un si juste refus j'ai de quoi me louer,
Et ne viens pas ici pour l'en désavouer.
Non, seigneur, c'est du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux sur vous leur souverain empire,
Rattacher, réunir votre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'usez pas bien.
Seigneur, est-ce là donc cette reconnoissance
Si hautement promise à mon obéissance?

J'ai quitté tous les miens sous l'espoir d'être à vous;
Par votre ordre mon cœur quitte un espoir si doux;
Je me réduis au choix qu'il vous a plu me faire,
Et votre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon respect qui me livre aux vœux d'un autre roi,
N'y voit pour lui qu'opprobre, et que honte pour moi!
Rendez, rendez-le-moi, cet empire suprême,
Qui ne vous laissoit plus disposer de vous-même:
Rendez toute votre ame à son premier souhait;
Recevez qui vous aime, et fuyez qui vous hait.
Honorie a ses droits, mais celui de vous plaire
N'est pas, vous le savez, un droit imaginaire;
Et pour vous appuyer Mérouée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la même horreur qu'on voit une furie;
Et tout ce que le ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je crois le voir en vous.
Mais dans votre cœur même un autre amour murmure,
Lorsque....

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle imposture!
Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait, que de vous obéir?
Et par où jusque-là m'aurois-je pu trahir?

ATTILA.

Ardaric est pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Votre main lui donnoit ce qu'il avoit d'aimable;

Et je ne l'ai tantôt accepté pour époux,
Que par cet ordre exprès que j'ai reçu de vous.
Vous aviez déjà vu qu'en dépit de ma flâme,
Pour vous faire empereur....

ATTILA.

Vous me trompez, madame;
Mais l'amour par vos yeux me sait si bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus résister.
N'abusez pas pourtant d'un si puissant empire;
Songez qu'il est encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance est douce aussi-bien que l'amour;
Et laissez-moi pouvoir quelque chose à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, ensanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'hymenée.
A son heureux flambeau souffrez un pur éclat,
Et laissez pour demain les maximes d'état.

ATTILA.

Vous le voulez, madame, il faut vous satisfaire;
Mais ce n'est que grossir d'autant plus ma colère;
Et ce que par votre ordre elle perd de momens,
Enfle l'avidité de mes ressentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plutôt, par votre exemple même,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aim
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux;
Force et dompte les rois qui résistent le mieux;
Quel empire il se fait sur l'ame la plus fière:
Et si vous avez vu la mienne trop altière,

Voyez ce même amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au salut d'un amant;
Et toute sa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la prière, et céder à la crainte.
Avoir su jusque-là réduire mon courroux,
Vous doit être, seigneur, un triomphe assez doux.
Que tant d'orgueil dompté suffise pour victime.
Voudriez-vous traiter votre exemple de crime?
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas,
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, princesse, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre.
Vous, suivez mon exemple, et je suivrai le vôtre.
(*Il montre Ildione à Honorie.*)
Vous condamniez madame à l'hymen d'un sujet,
Remplissez au lieu d'elle un si juste projet.
Je vous l'ai déjà dit, et mon respect fidelle
A cette digne loi que vous faisiez pour elle,
N'ose prendre autre règle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaît, sa vie est à ce prix.
Disposez à ce prix d'une main qui m'est due;
Octar, ne perdez pas la princesse de vue.
(*à Ildione.*)
Vous, qui me commandez de vous donner ma foi,
Madame, allons au temple, et vous, rois, suivez-moi.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Tu le vois, pour toucher cet orgueilleux courage,
J'ai pleuré, j'ai prié, j'ai tout mis en usage,
Octar, et pour tout fruit de tant d'abaissement,
Le barbare me traite encor plus fièrement.
S'il reste quelque espoir, c'est toi seul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton tems? Tu commandes sa garde;
La nuit et le sommeil vont tout mettre en ton choix;
Et Flavie est le prix du salut de deux rois.

OCTAR.

Ah! madame, Attila, depuis votre menace,
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant,
Dans toutes ses fureurs, que par mon lieutenant;
C'est par lui qu'aux deux rois il fait ôter les armes;
Et deux mots en son ame ont jeté tant d'alarmes,
Qu'exprès à votre suite il m'attache aujourd'hui,
Pour m'ôter tout moyen de m'approcher de lui.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie;
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie....

HONORIE.

Il le saura de moi, si tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuser sans rougir?

Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à sa rage;
Et ta vertu qui craint de trop paroître au jour,
Attend les bras croisés qu'il t'immole à son tour!
Fais périr, ou péris, préviens, lâche, ou succombe;
Venge toute la terre, ou grossis l'hécatombe.
Si la gloire sur toi, si l'amour ne peut rien,
Meurs en traître, et du moins sers de victime au mien.

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

HONORIE, *à Valamir.*

Mais qui me rend, seigneur, le bien de votre vue?

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joie imprévue.
Notre tyran n'est plus.

HONORIE.

Il est mort?

VALAMIR.

Ecoutez
Comme enfin l'ont puni ses propres cruautés,
Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.
A peine sortions-nous pleins de trouble et d'horreur,
Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
Mais avec abondance, et le sang qui bouillonne,

Forme un si gros torrent, que lui-même il s'étonne.
Tout surpris qu'il en est, « S'il ne veut s'arrêter,
» Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter.»
Il demeure à ces mots sans parole, sans force;
Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce;
Sa gorge enfle, et du sang dont le cours s'épaissit,
Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
De ce sang renfermé la vapeur en furie,
Semble avoir étouffé sa colère et sa vie;
Et déjà de son front la funeste pâleur
N'opposoit à la mort qu'un reste de chaleur,
Lorsqu'une illusion lui présente son frère,
Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère;
Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
Qu'il se veut immoler une seconde fois:
Mais ce retour si prompt de sa plus noire audace
N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
Qui prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat, et tout d'un coup s'éteint.
C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue,
Sa rage qui renaît en même tems le tue;
L'impétueuse ardeur de ces transports nouveaux
A son sang prisonnier ouvre tous les canaux:
Son élancement perce ou rompt toutes les veines;
Et ces canaux ouverts sont autant de fontaines,
Par où l'ame et le sang se pressent de sortir,
Pour terminer sa rage et nous en garantir.
Sa vie à longs ruisseaux se répand sur le sable;
Chaque instant l'affoiblit, et chaque effort l'accable;

Chaque pas rend justice au sang qu'il a versé,
Et fait grace à celui qu'il avoit menacé.
Ce n'est plus qu'en sanglots qu'il dit ce qu'il croit dire :
Il frissonne, il chancelle, il trébuche, il expire;
Et sa fureur dernière épuisant tant d'horreurs,
Venge enfin l'univers de toute ses fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

Ce n'est pas tout, seigneur, la haine générale,
N'ayant plus à le craindre, avidement s'étale;
Tous brûlent de servir sous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envi les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant, que le ciel nous renvoie,
De tant de nations fait la commune joie;
La fin de nos périls en remplit tous les vœux;
Et pour être tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir notre flâme avouée
Du souverain de Rome et du grand Mérouée :
La princesse des Francs m'impose cette loi.

HONORIE.

Pour moi, je n'en ai plus à prendre que de moi.

ARDARIC.

Ne perdons point de tems en ce retour d'affaires;
Allons donner tous deux des ordres nécessaires,

Remplir ce trône vide, et voir sous quelles lois
Tant de peuples voudront nous recevoir pour rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, madame, et puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flâme à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, et cependant assurez-vous, seigneur,
Que nos destins changés n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquième et dernier acte.

BÉRÉNICE,

DE RACINE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1670.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

Un amant et une maîtresse qui se quittent, ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à *Sophocle* ou à *Euripide*, ils l'auraient renvoyé à *Aristophane*. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale, ou pour l'églogue.

Cependant, *Henriette* d'Angleterre, belle-sœur de *Louis XIV*, voulut que *Racine* et *Corneille* fissent chacun une tragédie des adieux de *Titus* et de *Bérénice*. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre, ennoblissoit le sujet: et en cela elle ne se trompait pas; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre; elle se ressouvenait des sentimens qu'elle avait eus long-tems pour *Louis XIV*, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrette, toujours chère à l'un et à l'autre.

Ce sont ces sentimens qu'elle voulut voir développés sur la scène, autant pour sa consolation

que pour son amusement. Elle chargea le marquis de *Dangeau*, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrettement *Corneille* et *Racine* à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même-tems sur la fin de la même année; celle de *Racine* à l'hôtel de Bourgogne, et celle de *Corneille* au Palais royal.

Il est étonnant que *Corneille* tombât dans ce piége; il devait bien sentir que le sujet étoit l'opposé de son talent. *Entellus* ne terrassa point *Dares* dans ce combat, il s'en faut bien. La pièce de *Corneille* tomba; celle de *Racine* eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de *Titus* et de *Bérénice*, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissemens les plus vrais, ce sont les larmes.

Racine fut bien vengé par le succès de *Bérénice*, de la chute de *Britannicus*. Cette estimable pièce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide; le cinquième acte sur-tout avait ce défaut; et *Néron* qui revenait alors avec *Junie*, et qui se justifiait de la mort de *Britannicus*, faisait un très-mauvais effet. *Néron* qui se cache derrière une tapisserie pour écouter, ne paraissait pas un em-

pereur romain. On trouvait que deux amans, dont l'un est aux genoux de l'autre, et qui sont surpris ensemble, formaient un coup de théâtre plus comique que tragique; les intérêts d'*Agrippine,* qui veut seulement avoir le premier crédit, ne semblaient pas un objet assez important. *Narcisse* n'était qu'odieux; *Britannicus* et *Junie* étaient regardés comme des personnages faibles. Ce n'est qu'avec le tems que les connaisseurs firent revenir le public. On vit que cette pièce était la peinture fidelle de la cour de *Néron;* on admira enfin toute l'énergie de *Tacite* exprimée dans des vers dignes de *Virgile;* on comprit que *Britannicus* et *Junie* ne devaient pas avoir un autre caractère; on démêla dans *Agrippine* des beautés vraies, solides, qui ne sont, ni gigantesques, ni hors de la nature, et qui ne surprennent point le parterre par des déclamations ampoulées : le développement du caractère de *Néron* fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre; on convint que le rôle de *Burrus* est admirable d'un bout à l'autre, et qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. *Britannicus* fut la pièce des connaisseurs, qui conviennent des défauts, et qui apprécient les beautés.

Racine passa de l'imitation de *Tacite* à celle de *Tibulle.* Il se tira d'un très-mauvais pas par un effort de l'art, et par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais on n'a mieux senti quel est le mérite de

la difficulté surmontée. Cette difficulté était extrême ; le fond ne semblait fournir que deux ou trois scènes, et il fallait faire cinq actes.

On ne donnera qu'un léger commentaire sur la tragédie de *Corneille;* il faut avouer qu'elle n'en mérite pas. On en fera sur celle de *Racine* que nous donnons avant la *Bérénice* de *Corneille*. Les lecteurs doivent sentir qu'on ne cherche qu'à leur être utile : ce n'est, ni pour *Corneille*, ni pour *Racine* qu'on écrit, c'est pour leur art et pour les amateurs de cet art si difficile.

On ne doit pas se passionner pour un nom. Qu'importe qui soit l'auteur de la *Bérénice* qu'on lit avec plaisir, et celui de la *Bérénice* qu'on ne lit plus ? C'est l'ouvrage, et non la personne qui intéresse la postérité. Tout esprit de parti doit céder au désir de s'instruire.

PRÉFACE

DE RACINE.

TITUS *reginam Berenicem, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur, statim ab urbe dimisit invitus invitam;* c'est-à-dire, que « Titus, qui aimoit passionnément Bérénice, et qui même, à » ce qu'on croyoit, lui avoit promis de l'épouser, » la renvoya de Rome, malgré lui et malgré elle, » dès les premiers jour de son empire ». Cette action est très-fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvoit exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Enée et de Didon dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie dont la durée ne doit être que de quelques heures? Il est vrai que je n'ai point poussé Bérénice jusqu'à se tuer comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avoit avec Enée, elle n'est pas obligée comme elle

de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien dans le cœur des spectateurs l'émotion que le reste y avoit pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrois rencontrer toutes ces parties dans mon sujet : mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avoit long-tems que je voulois essayer si je pourrois faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des anciens : car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés. « Que ce que vous ferez, dit Horace, soit tou-» jours simple, et ne soit qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocles, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il étoit tombé, après les refus qu'on lui avoit faits des armes d'Achille : ils ont admiré le *Philoctète,* dont tout

le sujet est Ulysse, qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule : l'*OEdipe* même, quoique tout plein de reconnoissance, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au dessus de tous les poëtes comiques, pour l'élégance de sa diction, et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute ; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre étoit-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes ?

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourroient à peine arriver en plusieurs semaines ? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention : ils ne songent pas qu'au

contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentoient dans leur génie, ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens, et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avois recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui étoit si peu chargée d'intrigues, ne pouvoit être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignoient qu'elle les eût ennuyés : on me dit qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit point, qu'elle les touchoit même en plusieurs endroits, et qu'ils la verroient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage ? Je les conjure d'avoir assez

bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche, et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher; toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première. Mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la Poétique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris, et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disoit à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendoit qu'une chanson n'étoit pas selon les règles : « A dieu ne plaise, seigneur, que vous soyez ja-» mais si malheureux que de savoir ces choses-là » mieux que moi ! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire; car pour le libelle 1) que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrois-je à un homme qui ne pense rien, et

1) Ce libelle est d'un nommé *Subligni*.

qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase, comme s'il entendoit ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe : il se plaint que la trop grande connoissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paroît bien qu'il n'a jamais lu Sophocles, qu'il loue très-injustement *d'une grande multiplicité d'incidens,* et qu'il n'a même jamais rien lu de la Poétique que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les régles du théâtre, puisque heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, cest de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter. Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche,* ces *mesdemoiselles mes règles,* et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire.

Toutes ces critiques sont le partage de quatre

ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer, non point par jalousie; car sur quel fondement seroient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité ou leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

PHENICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE.

NAPOLI

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARRÊTONS un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire.
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine. 1)
Va chez elle, dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

1) *Et cette autre conduit dans celui de la reine.* Ce détail n'est point inutile; il fait voir clairement combien l'unité de lieu est observée; il met le spectateur au fait tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux*, et *ce cabinet superbe*, paraissent des expressions peu convenables à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir, et qui est occupé de toute autre chose que des ornemens d'un cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers empêchait qu'on ne remarquât ce défaut.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun? vous, cet ami fidelle,
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus, son amant autrefois?
Vous que l'Orient compte entre ses plus grands rois?
Quoi! déjà de Titus épouse en espérance, 1)
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, et sans vouloir te charger d'autres soins, 2)
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

SCENE II.

ANTIOCHUS, *seul.* 3)

Hé bien! Antiochus, es-tu toujours le même?
Pourrai-je sans trembler lui dire, je vous aime?

1) . . . . *Epouse en espérance;* expression heureuse et neuve, dont *Racine* enrichit la langue, et que par conséquent on critiqua d'abord. Remarquez encore qu'*épouse* suppose *étant épouse.* C'est une ellipse heureuse en poésie. Ces finesses font le charme de la diction.

2) . . . *Sans vouloir te charger d'autres soins.* Ce vers qui ne semble fait que pour la rime, annonce avec art qu'*Antiochus* aime *Bérénice.*

3) Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses amours, qu'on dise, *Je me suis tû cinq ans; on m'a imposé silence; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On pardonne un monologue qui est un combat du cœur, mais non une récapitulation historique.

Mais, quoi! déjà je tremble, et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance,
Elle m'imposa même un éternel silence:
Je me suis tû cinq ans, et jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire?
Ah! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire;
Retirons-nous, sortons, et sans nous découvrir,
Allons loin de ses yeux l'oublier ou mourir.
Hé quoi! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore?
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore?
Quoi! même en la perdant, redouter son courroux?
Belle reine, 1) et pourquoi vous offenseriez-vous?
Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire,
Que vous m'aimiez? Hélas! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouveroit à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidelle encor quand je n'espère plus. 2)

1) *Belle reine* . . . . . a passé pour une expression fade.

2) *Je pars, fidelle encor quand je n'espère plus.* Ces amans fidelles, sans succès et sans espoir, n'intéressent

Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre :
Quoi qu'il en soit, parlons, c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas! un amant sans espoir,
Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir?

SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

ARSACE, entrerons-nous?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine;
Mais pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur, 1)
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,

jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels, font qu'on supporte *Antiochus*; c'est sur-tout dans ces faibles rôles que la belle versification est nécessaire.

1) *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.* La prose n'eût pu exprimer cette idée avec la même précision, ni se parer de la beauté de ces figures. C'est là le grand mérite de la poésie. Cette scène est parfaitement écrite, et conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans chaque scène comme dans le total de la piéce; elle est même intéressante, parce qu'*Antiochus* ne dit point son secret, et le fait entendre.

Cesse enfin de pleurer Vespasien son père :
Cet amant se redonne aux soins de son amour ;
Et si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

ANTIOCHUS.

Hélas !

ARSACE.

Quoi ! ce discours pourroit-il vous troubler?

ANTIOCHUS.

Ainsi donc sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur. Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle alloit consentir ;
Et sans doute elle attend le moment favorable
Pour disparoître aux yeux d'une cour qui l'accable.

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avois chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connoissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène?

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir ?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous ?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi ! depuis si long-tems la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos états ;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas ;
Et lorsque cette reine assurant sa conquête,
Vous attend pour témoin de cette illustre fête ;
Quand l'amoureux Titus devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur ; ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés :
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc ! de sa grandeur déjà trop prévenu,

Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu ?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa préseuce ?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir ;
J'aurois tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir ?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même ?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime ;
Un prince qui jadis, témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur par vos soins secondée,
Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemploient sans péril nos assauts inutiles ;
Le bélier impuissant les menaçoit en vain :
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusque sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles :
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, seigneur, où vous devez atteudre
Le fruit de tant de sang qu'il vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos états,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,

Faut-il que sans honneur l'Euphrate vous revoye ?
Attendez pour partir que César vous renvoye
Triomphant et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point.

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise ?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien ! seigneur ?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu, fais tout ce que j'ai dit.

SCENE IV.

BERENICE, ANTIOCHUS, PHENICE.

BERENICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir, ma juste impatience
Vous accusoit déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disois-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec vous je prétends partager,
Ce même Antiochus se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue ?

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame ? et selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BERENICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus imposoit à sa cour,
Avoit même en secret suspendu son amour.

Il n'avoit plus pour moi cette ardeur assidue,
Lorsqu'il passoit les jours attaché sur ma vue.
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissoit plus que de tristes adieux.
Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même,
Moi, qui loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu! 1)

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première?

BERENICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux.
De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, au soin de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière,
Il y joint l'Arabie, et la Syrie entière;
Et si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'états couronner Bérénice,

1) *Aurois choisi son cœur, et cherché sa vertu.* Personne avant *Racine* n'avait ainsi exprimé ces sentimens, qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour, et dont le seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans cette élégance si fine et si naturelle, tout serait languissant.

Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice·
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu?

BERENICE.

Que dites-vous? Ah ciel! quel adieu! quel langage!
Prince, vous vous troublez, et changez de visage!

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BERENICE.

Quoi! ne puis-je savoir
Quel sujet....

ANTIOCHUS.

Il falloit partir sans la revoir.

BERENICE.

Que craignez-vous? Parlez, c'est trop long-tems se taire.
Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS.

Au moins, souvenez-vous que je céde à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souviént des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai, j'obtins l'aveu d'Agrippa votre frére:
Il vous parla pour moi: peut-être sans colére
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut:
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme

Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit. Le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-tems, je fis parler mes yeux;
Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux. 1)
Enfin votre rigueur emporta la balance:
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence:
Il fallut le promettre, et même le jurer.
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,

1) *Mes pleurs et mes soupirs vous suivoient en tous lieux, etc.* Ce vers et les suivans n'ont pas le mérite qu'on a remarqué dans les notes précédentes. Un roi, dont *les pleurs et les soupirs suivent en tous lieux* une reine amoureuse d'un autre, est là un fade personnage, qui exprime en vers faibles et lâches un amour un peu ridicule. Si la pièce était écrite de ce ton, elle ne serait qu'une très-faible idée en dialogues. Plus le héros qu'on fait parler est dans une position désagréable et indigne d'un héros, plus il faut s'étudier à relever par la beauté du style la faiblesse du fond. Le rôle d'*Antiochus* ne peut avoir rien de tragique; mettez-y donc plus de noblesse, plus de chaleur et plus d'intérêt, s'il est possible.

En général les déclarations d'amour, les maximes d'amour sont faites pour la comédie. Les déclarations de *Xiphares*, d'*Hippolyte*, d'*Antiochus*, sont de la galanterie, et rien de plus: ces morceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors.

Mon cœur faisoit serment de vous aimer sans cesse.

BERENICE.

Ah! que me dites-vous?

ANTIOCHUS.

Je me suis tû cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes;
J'espérai de verser mon sang après mes larmes,
Ou qu'au moins jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourroit parler, au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine,
Vous pleurâtes ma mort, hélas! trop peu certaine.
Inutiles périls! quelle étoit mon erreur!
La valeur de Titus surpassoit ma fureur. 1)
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde.
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,

1) *La valeur de Titus surpassoit ma fureur.* Voilà à peu près ce qu'un lecteur éclairé demande. *Antiochus* se relève, et c'est un grand art de mettre les louanges de *Titus* dans sa bouche. Toute cette tirade où il parle de *Titus* est parfaite en son genre. Si *Antiochus* ne parlait là que de son amour, il ennuierait, il affadirait; mais tous les accessoires, toutes les circonstances qu'il emploie sont nobles et intéressantes; c'est la gloire de *Titus*, c'est un siége fameux dans l'histoire, c'est, sans le vouloir, l'éloge de l'amour de *Bérénice* pour *Titus*. Vous vous sentez alors attaché malgré vous, et malgré la petitesse du rôle d'*Antiochus*. Vous verrez dans l'examen d'*Ariane*, que l'auteur n'a pu imiter ni l'art de *Racine*,

Il sembloit à lui seul appeler tous les coups :
Tandis que sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne sembloit que le suivre.
Je vois que votre cœur m'applaudit en secret;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret;
Et que trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flâmes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!
Je demeurai long-tems errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avoit adorée.
Je vous redemandois à vos tristes états;
Je cherchois en pleurant les traces de vos pas:
Mais enfin succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.
Le sort m'y réservoit le dernier de ses coups.
Titus en m'embrassant m'amena devant vous.
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattoit mes déplaisirs.

ni le style de *Racine*. Les premiers actes d'*Ariane* sont une faible copie de *Bérénice*. Vous sentirez combien il est difficile d'approcher de cette élégance continue et de ce style toujours naturel.

Rome, Vespasien, traversoient vos soupirs.
Après tant de combat Titus cédoit peut-être.
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyois-je alors! J'ai voulu quelques jours,
De son nouvel empire examiner le cours;
Mon sort est accompli; votre gloire s'apprête;
Assez d'autres sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs.
Pour moi, qui ne pourrois y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs, d'en avoir pu sans crime
Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais!

BERENICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que dans une journée,
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage.
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage. 1)
Je n'en ai point troublé le cours injurieux.
Je fais plus. A regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,

1) *J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage, etc.* Voilà le modèle d'une réponse noble et décente; ce n'est point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une déclaration respectueuse transporte d'une colère impertinente. *Bérénice* ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'*Antiochus*; elle intéresse par la vérité de sa

Je n'attendois que vous pour témoin de ma joie.
Avec tout l'univers j'honorois vos vertus.
Titus vous chérissoit, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême,
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus; je fuis ce nom qui m'inquiète;
Ce nom qu'à tout moment votre bouche répète.
Que vous dirai-je enfin? Je fuis des yeux distraits,
Qui me voyant toujours ne me voyent jamais.
Adieu, je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre en vous aimant la mort pour mon partage,
Sur-tout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur.
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivois encore.
Adieu.

tendresse pour l'empereur. Il semble qu'on entende *Henriette* d'Angleterre elle-même parlant au marquis de *Vardes ;* la politesse de la cour de *Louis XIV,* l'agrément de la langue française, la douceur de la versification la plus naturelle, le sentiment le plus tendre, tout se trouve dans ce peu de vers. Point de ces maximes générales que le sentiment réprouve ; rien de trop, rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quelque chose de plus mince.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

PHENICE.

Que je le plains! Tant de fidélité,
Madame, méritoit plus de prospérité. 1)
Ne le plaignez-vous pas?

BERENICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHENICE.

Je l'aurois retenu. 2)

BERENICE.

Qui, moi le retenir?
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.
Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée?

PHENICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux.

1) *Tant de fidélité méritoit plus de prospérité, etc.* La faiblesse du sujet se montre ici dans toute sa misère; ce n'est plus ce goût si fin, si délicat; *Phénice* parle un peu en soubrette.

2) *Je l'aurois retenu, ...* est encore plus mauvais; cela est d'un froid comique: il importe bien ce qu'aurait fait *Phénice!* Mais ce défaut est bientôt réparé par le discours passionné de *Bérénice.*

Cette foule de rois, ce consul, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat, etc.

La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine.
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BERENICE.

Le tems n'est plus, Phénice, où je pouvois trembler.
Titus m'aime, il peut tout, il n'a plus qu'à parler.
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images.
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire:
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts,
Confondre sur lui seul leurs avides regards:
Ce port majestueux, cette douce présence:
Ciel! avec quel respect et qu'elle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître? 1)

(1 *Le monde en le voyant eût reconnu son maître.* Un homme sans goût a traité cet éloge de flatterie; il n'a pas songé que c'est une amante qui parle. Ce vers fit d'autant plus de plaisir qu'on l'appliquait à *Louis XIV*, alors couvert de gloire, et dont la figure très-supérieure

Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et par des sacrifices,
De son règne naissant célèbre les prémices.
Que tardons-nous? Allons, pour son empire heureux,
Au ciel qui le protége offrir aussi nos vœux.
Aussitôt sans l'attendre, et sans être attendue, 1)
Je reviens le chercher, et dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens,
Inspirent des transports retenus si long-tems.

Fin du premier acte.

à celle d'*Auguste*, semblait faite pour commander aux autres hommes; car *Auguste* était petit et ramassé, et *Louis XIV* avait reçu tous les avantages que peut donner la nature. Enfin, dans ce vers, c'était moins *Bérénice* que madame qui s'expliquait. Rien ne fait plus de plaisir que ces allusions secrettes; mais il faut que les vers qui les font naître soient beaux par eux-mêmes.

1) *Aussitôt sans l'attendre*, *etc.* Ces vers ne sont que des vers d'églogue. La sortie de *Bérénice* qui ne s'en va que pour revenir dire tout ce que disent *les cœurs contens*, est sans intérêt, sans art, sans dignité. Rien ne ressemble moins à une tragédie. Il est vrai que l'idée qu'elle a de son bonheur, fait déjà un contraste avec l'infortune qu'on sait bien qu'elle va essuyer; mais la fin de cet acte n'en est pas moins faible.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TITUS, PAULIN, Suite.

TITUS.

A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Sait-il que je l'attends ?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine : 1)
Dans son appartement ce prince avoit paru,
Il en étoit sorti lorsque j'y suis couru.
De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse.

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice ?

1) Je crois que le second acte commence plus mal que le premier ne finit. *J'ai couru chez la reine*, comme s'il fallait courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre. *J'y suis couru*, qui est un solécisme ; cet *il suffit, et que fait la reine Bérénice ?* et le *trop aimable princesse*, tout cela est *trop petit*, et d'une naïveté qu'il est trop aisé de tourner en ridicule. Les simples propos d'amour sont des objets de raillerie quand ils ne sont point relevés ou par la force de la passion, ou par l'élégance du discours. Aussi ces vers prêtèrent-ils le flanc à la parodie de la farce nommée Comédie Italienne.

PAULIN.

La reine en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortoit, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCENE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien! de mes desseins Rome encore incertaine,
Attend que deviendra le destin de la reine,
Paulin; et les secrets de son cœur et du mien,
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez. Qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés

Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés. 1)

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle?

PAULIN.

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère, 2)
A ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,

1) *Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.* On ne publie point des beautés ; cela n'est pas exact.

2) *Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère, etc.* Rarement *Racine* tombe-t-il long-tems ; et quand il se relève, c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple, toujours avec le mot propre, ou avec des figures justes et naturelles, sans lesquelles le mot propre ne serait que de l'exactitude. La réponse de *Paulin* est un chef-d'œuvre de raison et d'habileté ; elle est fortifiée par des faits, par des exemples ; tout y est vrai, rien n'est exagéré ; point de cette enflure qui aime à représenter les plus grands rois avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le discours de *Paulin* n'en a que plus de force ; il annonce la disgrace de *Bérénice*.

Racine et *Corneille* ont évité tous deux de faire trop sentir combien les Romains méprisaient une juive. Ils pouvaient s'étendre sur l'aversion que cette misérable nation inspirait à tous les peuples ; mais l'un et l'autre ont bien vu que cette vérité trop développée jetterait sur *Bérénice* un avilissement qui détruirait tout intérêt.

Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin; je me propose un plus noble théâtre.
Et sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète;
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente, ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur. Soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante; et de si belles mains 1)
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus; mais, seigneur, elle est reine.

1) . . . . . *De si belles mains;* ne paraît pas digne de la tragédie; mais il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade.

Rome, par une loi, qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes,
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom si noble, et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidelle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre, et sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce tems, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres, dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,

Des deux reines, seigneur, devenir le mari;
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.
Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes?
C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser. 1)

1) *Cet amour est ardent, il le faut confesser.* Il y a dans presque toutes les pièces de *Racine* de ces naïvetés puériles; et ce sont presque toujours les confidens qui les disent. Les critiques en prirent occasion de donner du ridicule au seul nom de *Paulin*, qui fut long-tems un terme de mépris. *Racine* eût mieux fait d'ailleurs de choisir un autre confident, et de ne point le nommer d'un nom français; tandis qu'il laisse à *Titus* son nom latin. Ce qui est bien plus digne de remarque, c'est que les railleurs sont toujours injustes. S'ils relevèrent les mauvais vers qui échappent à *Paulin*, ils oublièrent

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus. Je n'ai rien de secret à tes yeux.
J'ai pour elle cent fois rendu graces aux dieux,
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains.
J'ai même souhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela (qu'un amant sait mal ce qu'il désire!)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnoître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes,
Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,

qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épuisèrent sur la *Bérénice* de *Racine*, dont ils sentaient l'extrême mérite dans le fond de leur cœur. Ils ne disaient rien de celle de *Corneille*, qui était déjà oubliée; mais ils opposaient l'ancien mérite de *Corneille* au mérite présent de *Racine*.

Lorsqu'un heureux hymen joignant nos destinées,
Peut payer en un jour les vœux de cinq années;
Je vais, Paulin.... O ciel! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulois que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur seignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde;
Un autre étoit chargé de l'empire du monde;
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé;
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même;
Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi! quel présage pour elle,

Si dès le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des lois!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice.
Mais par où commencer? Vingt fois depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et dès le premier mot ma langue embarrassée,
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérois que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur:
Mais, sans me soupçonner sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin j'ai ce matin rappelé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus, pour lui recommander
Ce dépôt précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la reméne.
Demain Rome avec lui verra partir la reine:
Elle en sera bientôt instruite par ma voix,
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, seigneur, détruire son ouvrage,

Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Sauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle!
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas!
Que dis-je? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas; toujours la renommée
Avec le même éclat n'a pas seiné mon nom.
Ma jeunesse nourrie à la cour de Néron
S'égaroit, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang; tout fit place à mes armes:
Je revins triomphant; mais le sang et les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux:
On vit de toutes parts mes bontés se répandre.
Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle!
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai: Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, seigneur! hé quoi! cette magnificence

Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance ;
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande!
Je connois Bérénice, et ne sais que trop bien,
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plus. Depuis cette journée,
(Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée?)
Sans avoir en aimant d'objet que son amour,
Etrangère dans Rome, inconnue à la cour,
Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre,
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée,
Ma main à les sécher est long-tems occupée.
Enfin tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soins de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois, 1)
Et crois toujours la voir pour la première fois.

1) *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois, et crois toujours la voir pour la première fois.* Ces vers sont connus de presque tout le monde; on en a fait mille applications; ils sont naturels et pleins de sentiment; mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils termi-

N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, 1) allons, il n'y faut plus penser.
Je connois mon devoir, c'est à moi de le suivre.
Je n'examine point si j'y pourrai survivre. 2)

nent un morceau charmant. Ce n'est pas une beauté sans doute de l'*Electre* et de l'*OEdipe* de *Sophocle ;* mais qu'on se mette à la place de l'auteur, qu'on essaie de faire parler *Titus* comme *Racine* y était obligé, et qu'on voie s'il est possible de le faire mieux parler. Le grand mérite consiste à représenter les hommes et les choses, comme elles sont dans la nature, et dans la belle nature. *Raphaël* réussit aussi-bien à peindre les graces que les furies.

1) *Encore un coup* . . . . . est une façon de parler trop familière, et presque basse, dont *Racine* fait trop souvent usage.

2) *Je n'examine point si j'y pourrai survivre.* Cette résolution de l'empereur ne fait attendre qu'une seule scène. Il peut renvoyer *Bérénice* avec *Antiochus*, et la pièce sera bientôt finie. On conçoit très-difficilement comment le sujet pourra fournir encore quatre actes ; il n'y a point de nœud, point d'obstacle, point d'intrigue. L'empereur est le maître, il a pris son parti, il veut et il doit vouloir que *Bérénice* parte. Ce n'est que dans les sentimens inépuisables du cœur, dans le passage d'un mouvement à l'autre, dans le développement des plus secrets ressorts de l'ame, que l'auteur a pu trouver de quoi remplir la carrière. C'est un mérite prodigieux, et dont je crois que lui seul était capable.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous semblez reculer?
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne.
Voici le tems.

TITUS.

Hé bien! voyons-la; qu'elle vienne.

SCENE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BERENICE.

Ne vous offensez pas, si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que seule, en ce moment,
Je demeure sans voix et sans ressentiment? 1)

1) . . . *Sans voix et sans ressentiment.* Ce mot est le seul employé par *Racine* qui ait été hors d'usage depuis

Mais, seigneur, (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connoît tout le mystère)
Votre deuil est fini, rien n'arrête vos pas;
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat.
Votre amour ne peut-il paroître qu'au sénat?
Ah Titus! car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte.
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des états qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'empire?
Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi, quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étois-je intéressée?
Seigneur, étois-je au moins présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, madame; 1) et j'atteste les dieux,

lui. *Ressentiment* n'est plus employé que pour exprimer le souvenir des outrages, et non celui des bienfaits.

1) *N'en doutez point, madame.* . . . Ces mots de *madame* et de *seigneur*, ne sont que des complimens

Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence, ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

BERENICE.

Hé quoi! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur!
Pourquoi même du ciel attester la puissance?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame....

BERENICE.

Hé bien! seigneur? Mais, quoi! sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre!
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit?
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore?

TITUS.

Plût au ciel que mon père, hélas! vécût encore!
Que je vivrois heureux!

français. On n'employa jamais chez les Grecs, ni chez les Romains, la valeur de ces termes. C'est une remarque qu'on peut faire sur toutes nos tragédies. Nous ne nous servons point des mots *monsieur*, *madame*, dans les comédies tirées du grec; l'usage a permis que nous appellions les Romains et les Grecs *seigneur*, et les Romaines *madame*; usage vicieux en soi, mais qui cesse de l'être, puisque le tems l'a autorisé.

BERENICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets ;
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire.
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvoit vous consoler.
Avec plus de plaisirs vous m'avez écoutée.
De combien de malheurs, pour vous persécutée,
Vous ai-je pour un mot sacrifié mes pleurs?
Vous regrettez un père. Hélas ! foibles douleurs!
Et moi (ce souvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore!
Moi dont vous connoissez le trouble et le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment!
Moi qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel tems choisissez-vous? Ah! de grace, arrêtez!
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés!

BERENICE.

Pour un ingrat, seigneur! et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame. Jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais....

BERENICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BERENICE.

Parlez.

TITUS.

Rome.... l'empire....

BERENICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin, je ne lui puis rien dire.

SCENE V.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Quoi! me quitter si tôt, et ne me dire rien!
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? que veut-il? et que dit ce silence?

PHENICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.
Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir,
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BERENICE.

Hélas! tu peux m'en croire.
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,

Digitized by Google

Du jour que je le vis, jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendois. Il ne faut rien me taire.
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sais-je? J'ai peut-être, avec trop de chaleur,
Rabaissé ses présens, ou blâmé sa douleur.
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.1)
Hélas! s'il étoit vrai.... Mais non, il a cent fois
Rassuré mon amour contre leurs dures lois.
Cent fois.... Ah! qu'il m'explique un silence si rude.
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrois, Phénice, et je pourrois penser

1) *Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.... Mais non....* Sans ce *mais non*, sans les assurances que *Titus* lui a données tant de fois, de n'être jamais arrêté par ce scrupule, elle devrait s'attacher à cette idée; elle devrait dire, Pourquoi *Titus* embarrassé vient-il de prononcer en soupirant les mots de *Rome* et d'*empire*? Elle se rassure sur les promesses qu'on lui a faites; elle cherche de vaines raisons. Il est pardonnable, ce me semble, qu'elle craigne que *Titus* ne soit instruit de l'amour d'*Antiochus*. Les amans et les conjurés peuvent, je crois, sur le théâtre se livrer à des craintes un peu chimériques, et se méprendre. Ils sont toujours troublés, et le trouble ne raisonne pas. *Bénérice*, en raisonnant juste, aurait plutôt craint Rome que la jalousie de *Titus*. Elle aurait dit, Si *Titus* m'aime, il forcera les Romains à souffrir qu'il m'épouse, et non pas, *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*

Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser !
Retournons sur ses pas. Mais quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura su tout ce qui s'est passé.
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute ce chagrin qui vient de m'alarmer,
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette foible victoire,
Titus. Ah ! plût au ciel, que sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi,
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flâme,
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrois de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice, un mot pourra le satisfaire.
Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire.
Je me comptois trop tôt au rang des malheureux.
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I. 1)

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi, prince! vous partiez? Quelle raison subite
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais comme votre ami que ne puis-je point dire?
De quoi m'accusez-vous? Vous avois-je sans choix
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père;
C'étoit le seul présent que je pouvois vous faire;
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher.
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée,
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,

1) On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, sinon qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, et avec le même art. *Antiochus*, chargé par son rival même de déclarer à *Bérénice* que ce rival aimé renonce à elle, devient alors un personnage un peu plus nécessaire qu'il n'était.

Et que tous mes amis s'y présentent de loin,
Comme autant d'inconnus, dont je n'ai plus besoin ?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur ?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas ! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux ?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devoit à vos exploits la moitié de sa gloire ;
Que Rome vit passer, au nombre des vaincus,
Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le capitole elle voit attachées
Les dépouilles des juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable.
Elle ne voit dans Rome, et n'écoute que vous.
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle.
Voyez-la de ma part.

ANTIOCHUS.

Moi paroître à ses yeux !

La reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parlicz encore.

ANTIOCHUS.

Ah! parlez-lui, seigneur! la reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant?
Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds en partant de son obéissance;
Et même elle m'a dit que prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux auroit lieu de me plaire!
Que je serois heureux, si j'avois à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendoient d'éclater;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! vous, seigneur?

TITUS.

Telle est ma destinée.
Pour elle et pour Titus, il n'est plus d'hymenée.
D'un espoir si charmant je me flattois en vain.
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je, ô ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers je règle sa fortune.

Je puis faire les rois, je puis les déposer;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tous tems soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadême et cent rois pour aïeux
Déshonorent ma flâme, et blessent tous les yeux.
Mon cœur libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flâmes obscures;
Et Rome avec plaisir recevroit de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux,
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche, et mes regards, muets depuis huit jours,
L'auront pu préparer à ce triste discours ;
Et même, en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment;
Epargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence;
Sur-tout qu'elle me laisse éviter sa présence.
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens.
Portez-lui mes adieux, et recevez les siens.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste,
Qui de notre constance accableroit le reste,
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur,

Peut de son infortune adoucir la rigueur.
Ah prince! jurez-lui que toujours trop fidelle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite;
Que ce soit un triomphe, et non pas une fuite;
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le votre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,
D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu, ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.

SCENE II. 1)

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice.
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.
Ce changement est grand, ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime.

1) C'est ici qu'on voit plus qu'ailleurs la nécessité absolue de faire de beaux vers, c'est-à-dire, d'être éloquent, de cette éloquence propre au caractère du personnage, et à sa situation; de n'avoir que des idées justes et naturelles, de ne se pas permettre un mot vicieux, une construction obscure, une syllabe rude; de charmer l'oreille et l'esprit par une élégance continue. Les rôles qui ne sont ni principaux, ni relevés, ni tragiques, ont sur-tout besoin de cette élégance, et du charme d'une diction pure. *Bérénice*, *Atalide*, *Eriphile*, *Aricie* étaient perdues sans ce prodige de l'art; prodige d'autant plus grand qu'il n'étonne point, qu'il plaît par la simplicité, et que chacun croit que s'il avait eu à faire parler ces personnages, il n'aurait pu les faire parler autrement.

Speret idem, sudet multum, frustraque laboret.

Dois-je croire, grands dieux, ce que je viens d'ouïr ?
Et quand je le croirois, dois-je m'en réjouir ?

ARSACE.

Mais moi-même, seigneur, que faut-il que je croie ?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie ?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contoit son audace nouvelle ?
Vous fuyez un hymen qui vous faisoit trembler.
Cet hymen est rompu ; quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite.
Je jouirai long-tems de ses chers entretiens ;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur ;
Tout disparoît dans Rome auprès de sa splendeur.
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur, tout succède à nos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi! je lui pourrois plaire ?
Bérénice à mes vœux ne seroit plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatteroit mes douleurs ?
Penses-tu seulement que parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligeroit ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes?
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins, qu'à mon amour elle croiroit devoir ?

ARSACE.

Et qui peut mieux que vous consoler sa disgrace ?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face.
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas! de ce grand changement
Il ne me reviendra que le nouveau tourment,
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir, je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de foiblesse?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons entre nous
Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire!

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours,
De ses premiers sanglots laissez passer le cours.
Tout parlera pour vous; le dépit, la vengeance;
L'absence de Titus, le tems, votre présence;
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir;
Vos deux états voisins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Oui, je respire, Arsace, et tu me rends la vie.
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice, et puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne.
Mais plutôt demeurons. Que faisois-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendroit de ma bouche
Qu'on l'abandonne. Ah reine! et qui l'auroit pensé,
Que ce mot dût jamais vous être prononcé?

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point. Respectons sa douleur.
Assez d'autres viendront lui conter son malheur:
Et ne la crois-tu pas assez infortunée,
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,

Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival ?
Encore un coup, fuyons ; et par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine mortelle.

ARSACE.

Ah ! la voici, seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel !

SCENE III.

BERENICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BERENICE.

Hé quoi, seigneur, vous n'êtes point parti ?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue.
Et que c'étoit César que cherchoit votre vue.
Mais n'accusez que lui, si malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serois dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BERENICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu, que pour parler de vous.

BERENICE.

De moi, prince !

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BERENICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres, mieux que moi, pourront vous en instruire.

BERENICE.

Quoi, seigneur.....

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment, 1)
Triompheroient peut-être, et pleins de confiance
Céderoient avec joie à votre impatience.
Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler, j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifirez.
Adieu, madame.

BERENICE.

O ciel! quels discours! Demeurez,
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,

1) *D'autres, loin de se taire en ce même moment.* Concevez l'excès de la tyrannie de la rime, puisque l'auteur qui lui commande le plus est gêné par elle au point de remplir un hémistiche de ces mots inutiles et lâches, *en ce même moment.*

Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots. 1)
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Eclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame....

BERENICE.

Quoi! vous craignez si peu de me désobéir?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BERENICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux! quelle violence!
Madame, encore un coup, vous loûrez mon silence.

BERENICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.

1) *Qui la mort dans le sein vous demande deux mots. Deux mots* ailleurs seraient une expression triviale; elle est ici très-touchante; tout intéresse, la situation, la passion, le discours de *Bérénice*, l'embarras même d'*Antiochus*.

Hé bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire :
Mais ne vous flattez point. Je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connois votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé....

BERENICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer
Qu'à jamais l'un de l'autre il vous faut séparer.

BERENICE.

Nous séparer ? Qui ? moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice.
Tout ce que dans un cœur sensible et généreux
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore :
Mais enfin que lui sert de vous aimer encore ;
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BERENICE.

Nous séparer ? Hélas ! Phénice !

PHENICE.

Hé bien ! madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup sans doute est rude, il doit vous étonner.

BERENICE.

Après tant de sermens Titus m'abandonner !

Tu tus qui me juroit.... Non, je ne le puis croire ;
Il ne me quitte point, il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir :
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime ; Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout-à-l'heure :
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi ! vous pourriez ici me regarder....

BERENICE.

Vous le souhaitez trop pour me le persuader.
Non, je ne vous crois point : mais quoi qu'il en puisse être,
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître. 1)
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonnez pas dans l'état où je suis :
Hélas ! pour me tromper je fais ce que je puis.

1) *Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paroître.* Voilà le caractère de la passion. *Bérénice* vient de flatter tout-à-l'heure *Antiochus* pour savoir son secret ; elle lui a dit : Si jamais je vous fus chère, parlez ; elle l'a menacé de sa haine s'il garde le silence ; et dès qu'il a parlé, elle lui ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries, ces emportemens font un effet très-intéressant dans la bouche d'une femme ; ils ne toucheraient pas ainsi dans un homme. Tous ces symptômes de l'amour sont le partage des amantes. Presque toutes les héroïnes de *Racine* étalent ces sentimens de tendresse, de jalousie, de colère, de fureur ; tantôt soumises, tantôt désespérées. C'est avec raison qu'on a nommé *Racine* le poëte des femmes. Ce n'est pas là du vrai tragique, mais c'est la beauté que le sujet comportait.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paroître à sa vue?
Je m'en garderai bien. Et ne partois-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace:
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grace.
Tu me voyois tantôt inquiet, égaré:
Je partois amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni, parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute à mes yeux de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie:
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel tems encor! dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux le pleurs de mon rival;

Que pour la consoler je le faisois paroître
Amoureux et constant plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez-vous troubler?
Laissez à ce torrent le tems de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe;
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non, je la quitte, Arsace !
Je sens qu'à sa douleur je pourrois compatir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir :
Allons; et de si loin évitons la cruelle,
Que de long-tems, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour.
Je vais dans mon palais attendre ton retour :
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie; 1)
Cours, et partons du moins assurés de sa vie.

Fin du troisième acte.

1) *Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie.* Tous les actes de cette pièce finissent par des vers faibles et un peu langoureux. Le public aime assez que chaque acte se termine par quelque morceau brillant qui enlève les applaudissemens. Mais *Bérénice* réussit sans ce secours. Les tendresses de l'amour ne comportent guère ces grands traits qu'on exige à la fin des actes dans des situations vraiment tragiques.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

BERENICE, *seule.*

PHÉNICE ne vient point : momens trop rigoureux, 1)
Que vous paroissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point ! Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre :
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

1) *Phénice ne vient point, moment trop rigoureux, etc.* Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *Saint Jean-Baptiste*, supposée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle on avait inséré toute cette tirade, pour faire croire que *Racine* l'avait volée. Cette supposition mal-adroite, était assez confondue par le style barbare du reste de la pièce. Mais ce trait suffit pour faire voir à quels excès se porte la jalousie, sur-tout quand il s'agit des succès du théâtre, qui étant les plus éclatans dans la littérature, sont aussi ceux qui aveuglent le plus les yeux de l'envie. *Corneille* et *Racine* en ressentirent les effets tant qu'ils travaillèrent.

SCENE II.

BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? viendra-t-il?

PHENICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame:
J'ai vu couler des pleurs qu'il vouloit retenir.

BERENICE.

Vient-il?

PHENICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paroître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés:
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage. 1)

1) *Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage, etc.* On peut appliquer à ces vers ce précepte de *Boileau*:

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses.

En effet, rien n'est plus petit que de faire paraître sur le théâtre tragique une suivante qui propose à sa maîtresse de rajuster son voile et ses cheveux. Otez à ces idées les graces de la diction, on rira.

BERENICE.

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage.
Et que m'importe, hélas! de ces vains ornemens,
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens;
Mais que dis-je? mes pleurs! si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène?
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce foible éclat qui ne le touche plus?

PHENICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement;
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCENE III.

TITUS, PAULIN, suite.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.
Je vais la voir. Je veux un peu de solitude:
Qu'on me laisse.

PAULIN.

O ciel! que je crains ce combat!
Grands dieux! sauvez sa gloire et l'honneur de l'état!
Voyons la reine. 1)

1) Ou le théâtre reste vide, ou *Titus* voit *Bérénice*; s'il la voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler.

SCENE IV.

TITUS, *seul.*

Hé bien! Titus, que viens-tu faire?
Bérénice t'attend. D'où viens-tu, téméraire?
Tes adieux sont-ils prêts? T'es-tu bien consulté?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté?
Car enfin au combat qui pour toi se prépare,
C'est peu d'être inconstant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux, dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir?
Pourrai-je dire enfin, je ne veux plus vous voir?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime:
Et pourquoi le percer? qui l'ordonne? Moi-même.
Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits?
L'entendons-nous crier autour de ce palais?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice?
Tout se tait, et moi seul trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien:

Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance,
Rome sera pour nous. Titus, ouvre les yeux :
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine, en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeoit, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah lâche ! fais l'amour, et renonce à l'empire :
Au bout de l'univers va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devoient dans les cœurs consacrer ma mémoire?
Depuis huit jours je règne, et jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur? j'ai tout fait pour l'amour.
D'un tems si précieux quel compte puis-je rendre?
Où sont ces heureux jours que je faisois attendre ?
Quels pleurs ai-je séchés? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours si long-tems attendu,
Ah malheureux ! combien j'en ai déjà perdu !

Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige:
Rompons le seul lien.... 1)

SCENE V.

BERENICE, TITUS.

BERENICE, *en sortant.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici :
Il faut que je le voie. Ah seigneur! vous voici.
Hé bien! il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer, et c'est lui qui l'ordonne ?

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux ;
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux :
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnoître la voix ;

1) Ce monologue est long, et il contient pour le fond les mêmes choses à peu près que *Titus* a dites à *Paulin*. Mais remarquez qu'il y a des nuances différentes. Les nuances sont beaucoup dans la peinture des passions ; et c'est là le grand art si caché et si difficile, dont *Racine* s'est servi pour aller jusqu'au cinquième acte sans rebuter le spectateur. Il n'y a pas dans ce monologue un seul mot hors de sa place. *Ah, lâche ! fais l'amour, et renonce à l'empire.* Ce vers, et tout ce qui suit, me paraissent admirables.

Il en est tems : forcez votre amour à se taire ;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur :
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur ;
Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma foiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse ;
Ou si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine :
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BERENICE.

Ah cruel ! est-il tems de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait ? Hélas ! je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée,
Ne vit plus que pour vous. Ignoriez-vous vos lois
Quand je vous l'avouai pour la première fois ?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée !
Que ne me disiez-vous, Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir ?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudroit dépendre ?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous.
Il étoit tems encor, que ne me quittiez-vous ?
Mille raisons alors consoloient ma misère.
Je pouvois de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main.

Leur haine dès long-tems contre moi déclarée,
M'avoit à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurois pas, seigneur, reçu ce coup cruel,
Dans le tems que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux;
Enfin, quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvois me détruire.
Je pouvois vivre alors, et me laisser séduire.
Mon cœur se gardoit bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvoit un jour nous désunir:
Je voulois qu'à mes vœux rien ne fût invincible:
Je n'examinois rien, j'espérois l'impossible.
Que sais-je! j'espérois de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux:
Les obstacles sembloient renouveler ma flâme:
Tout l'empire parloit; mais la gloire, madame,
Ne s'étoit point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre:
Je sens bien que sans vous je ne saurois plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner:
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BERENICE.

Hé bien! régnez, cruel! contentez votre gloire:
Je ne dispute plus. J'attendois, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille sermens

D'un amour qui devoit unir tous nos momens,
Cette bouche à mes yeux s'avouant infidelle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu :
Je n'écoute plus rien, et pour jamais adieu.
Pour jamais! Ah seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence, que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?
Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus!
L'ingrat de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence?
Ces jours si longs pour moi lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu sans expirer....

BERENICE.

Ah seigneur! s'il est vrai, pourquoi nous séparer?
Je ne vous parle point d'un heureux hymenée :
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez?

TITUS.

Hélas! vous pouvez tout, madame, demeurez,
Je n'y résiste point; mais je sens ma foiblesse.

Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je? En ce moment mon cœur hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BERENICE.

Hé bien! seigneur, hé bien! qu'en peut-il arriver?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure?
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BERENICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injustice!

BERENICE.

Quoi! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur; n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BERENICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez? 1)

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire, 2)
Je frémis. Mais enfin quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits;
Il les faut maintenir. Déjà plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis,
Chercher avec la mort la peine toute prête.
D'un fils victorieux, l'autre proscrit la tête.
L'autre avec des yeux secs, et presque indifférens,
Voit mourir ses deux fils par son ordre expirans.
Malheureux! mais toujours la patrie et la gloire

1) *Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez.* Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de mademoiselle *Mancini* à *Louis XIV: Vous m'aimez, vous êtes roi; vous pleurez, et je pars!* Cette réponse est bien plus remplie de sentiment, est bien plus énergique que le vers de *Bérénice.* Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu ironique. Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour; vous êtes empereur, et vous pleurez!

2) *Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire.* Cela est trop faible; il ne faut pas dire, *je pleure;* il faut que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré. Je m'étonne comment *Racine* a cette fois manqué à une règle qu'il connaissait si bien.

Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus, 1)
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne ;
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BERENICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie.
Je vous crois digne, ingrat! de m'arracher la vie.
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.
Qui, moi ? j'aurois voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée ?
J'ai voulu vous pousser jusques à son refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel ennemi des parjures :

1) *Passe l'austérité de toutes leurs vertus.* Cela me paraît encore plus faible, parce que rien ne l'est tant que l'exagération outrée. Il est ridicule qu'un empereur dise qu'il y a plus de vertu, plus d'austérité à quitter sa maîtresse, qu'à immoler à sa patrie ses deux enfans coupables. Il fallait peut-être dire en parlant des *Brutus* et des *Manlius*, *Titus en voils quittant les égale peut-être ;* ou plutôt il ne fallait point comparer une victoire remportée sur l'amour à ces exemples étonnans, et presque surnaturels, de la rigidité des anciens Romains. Les vers sont bien faits, je l'avoue ; mais, encore une fois, cette scène élégante n'est pas ce qu'elle devrait être.

Non, si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie en mourant d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si devant que mourir la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat! qu'au fond de votre cœur.
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée,
Que ma douleur présente, et ma bonté passée,
Mon sang, qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;
Et sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu. 1)

1) Peut-être cette scène pouvait-elle être plus vive, et porter dans les cœurs plus de trouble et d'attendrissement; peut-être est-elle plus élégante et mesurée que déchirante.

> Et que tout l'univers reconnoisse sans peine
> Les pleurs d'un empereur, et les pleurs d'une reine.
> Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
> Hé bien! seigneur, hé bien! qu'en peut-il arriver?
> Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
> Je les compte pour rien! Ah ciel! quelle injustice!

Tout cela me paraît petit, je le dis hardiment; et je suis en cela seul de l'opinion de *Saint Evremont*, qui dit en plusieurs endroits, que les sentimens dans nos tragédies ne sont pas assez profonds, que le désespoir n'y est qu'une simple douleur, la fureur un peu de colère.

SCENE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur? Est-elle enfin disposée à partir?

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
La reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

PAULIN.

Hé quoi! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups.
Seigneur; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin. Songez en ce malheur
Quelle gloire va suivre un moment de douleur,
Quels applaudissemens l'univers vous prépare,
Quel rang dans l'avenir.

TITUS.

Non, je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Néron tant détesté 1)

1) . . . . *Néron tant détesté.* Autre exagération puéri-

N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi, seigneur!

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis; 1)
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée.
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée.
Rome, qui gémissoit, triomphe avec raison:
Tous les temples ouverts fument en votre nom;
Et le peuple élevant vos vertus jusqu'aux nuës, 2)
Va par-tout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah Rome! ah Bérénice! ah prince malheureux!
Pourquoi suis-je empereur? pourquoi suis-je amoureux? 3)

rile. Quelle comparaison y a-t-il à faire d'un homme qui n'épouse point sa maîtresse à un monstre qui fait assassiner sa mére?

1) . . *Rome en dira ce qu'elle voudra dire. . . . Je ne sais, Paulin, ce que je dis. Dire* et *dis* font un mauvais effet. *Je ne sais ce que je dis*, est du style comique, et c'était quand il se croyait plus austère que *Brutus*, et plus cruel que *Néron*, qu'il pouvait s'écrier, *Je ne sais ce que je dis.*

2) . . . . *Vos vertus jusqu'aux nues.* Ni cette expression, ni cette cacophonie, ne semblent dignes de *Racine.*

3) . . . . *Pourquoi suis-je amoureux?* Tous ces

SCENE VII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, 1) ni conseil, ni raison;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue.
Sauvez tant de vertus, de graces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

actes finissent froidement, et par des vers qui appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne doit pas demander pourquoi il est empereur? *Amoureux* est d'une idylle: *amoureux* est trop général. Pourquoi dois-je quitter ce que je dois adorer? Pourquoi suis-je forcé à rendre malheureuse celle qui mérite le moins de l'être? C'est là, du moins je le crois, le sentiment qu'il devait exprimer.

1) *Elle n'entend ni pleurs. . . .* Ce mot *pleurs* joint avec *conseil et raison*, sauve l'irrégularité du terme *entendre*. On n'entend point de pleurs; mais ici *n'entend* signifie *ne donne point attention*.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire? 1)

SCENE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état.
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux! Vous voulez rassurer

1) Cette scène et la suivante, qui semblent être peu de chose, me paraissent parfaites. *Antiochus* joue le rôle d'un homme qui est supérieur à sa passion. *Titus* est attendri et ébranlé comme il doit l'être; et dans le moment le sénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter sur lui-même. Ce sont des ressorts presque imperceptibles qui agissent puissamment sur l'ame. Il y a mille fois plus d'art dans cette belle simplicité, que dans cette foule d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. *Corneille* a aussi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuse et stérile fécondité qui entasse évènemens sur évènemens; mais il n'a pas l'art de *Racine*, de trouver dans l'incident le plus simple, le développement du cœur humain.

Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine.
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine.

PAULIN.

Quoi! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté?
Rome....

TITUS.

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez, j'espère à mon retour
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARSACE, *seul.*

Ou pourrai-je trouver ce prince trop fidelle?
Ciel! conduisez mes pas et secondez mon zèle.
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie,
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,
Arsace, rends-en grace à mon seul désespoir.

ARSACE.

La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir.
Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-tems laissée.

Un généreux dépit succède à sa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir, avant que Rome instruite
Puisse voir son désordre, et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'auroit cru?
Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru:
Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens
Deviennent pour Titus autant d'engagemens,
Qui le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous les soupirs et les pleurs de la reine,
Fixe dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace, je l'avoue!
Mais d'un soin si cruel la fortune se joue:
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur prévenu d'une crainte importune,
Croit même, en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas.
Que veut-il?

SCENE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *en entrant.*

Demeurez; qu'on ne me suive pas.
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe, et m'afflige sans cesse.
Je viens le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens,
Venez, prince, venez; je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois vous voyiez si je l'aime.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien! voilà l'espoir que tu m'avois rendu,
Et tu vois le triomphe où j'étois attendu.
Bérénice partoit justement irritée :
Pour ne la plus revoir Titus l'avoit quittée.
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné!
Tous mes momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage!
Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCENE V.

TITUS, BERENICE, PHENICE.

BERENICE.

Non, je n'écoute rien; me voilà résolue.
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue ?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir ?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais de grace, écoutez.

BERENICE.

Il n'est plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BERENICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BERENICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi, j'ai résolu de partir tout-à-l'heure,
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BERENICE.

Ingrat! que je demeure!

Et pourquoi ? Pour entendre un peuple injurieux,
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux ?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie ?
Quel crime, quelle offense a pu les animer ?
Hélas ! et qu'ai-je fait, que de vous trop aimer ?

TITUS.

Ecoutez-vous, madame, une foule insensée ?

BERENICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.
Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux de mon amour si long-tems les témoins,
Qui sembloient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre,
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel ! que vous êtes injuste !

BERENICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien ! avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Etes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse !

Que je puisse jamais oublier Bérénice !
Ah dieux ! dans quel moment son injuste rigueur,
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur !
Connoissez-moi, madame; et depuis cinq années,
Comptez tous les momens et toutes les journées,
Où par plus de transports, et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs.
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais....

BERENICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez.
Quoi ! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes ?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes ?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour ?
Ah cruel ! par pitié montrez-moi moins d'amour.
Ne me rappelez point une trop chère idée,
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que déjà de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.
Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
(*Il lit une lettre.*) 1)

1) *Titus* lisait tout haut cette lettre à la première représentation. Un mauvais plaisant dit que c'était le testament de *Bérénice*. *Racine* en fit supprimer la lecture. On a cru que la vraie raison était que la lettre ne contenait que les mêmes choses que *Bérénice* dit dans le cours de la pièce.

Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat! lisez, et me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême?
Vous cherchez à mourir? et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir?
Qu'on cherche Antiochus, qu'on le fasse venir.

(*Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

SCENE VI.

TITUS, BERENICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable,
Où pressé par les lois d'un austère devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je préparai mon ame à toutes les douleurs
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs.
Mais quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Je croyois ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé; mais mon ame accablée

Ecoutoit sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même à tous momens je me souviens à peine,
Si je suis empereur, et si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein.
Mon amour m'entraînoit, et je venois peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnoître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue.
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point, que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée,
L'empire incompatible avec votre hymenée,
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame; et je dois moins encore vous dire,
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite;
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,

Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proie,
Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin,
Et par plus d'un héros, et par plus d'un Romain.
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance,
Dont le sort s'attachoit à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue;
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre,
En l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main à vos yeux
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

BERENICE.

Hélas!

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable,
Vous voilà de mes jours maintenant responsable.
Songez-y bien, madame; et si je vous suis cher....

SCENE DERNIERE.

TITUS, BERENICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher :
Soyez ici témoin de toute ma foiblesse.
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout. Je vous connois tous deux :
Mais connoissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime :
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang,
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La reine son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend, peut me désavouer :
Elle m'a vu toujours ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnoissance :
Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidelle étoit votre rival?

TITUS.

Mon rival!

ANTIOCHUS.

Il est tems que je vous éclaircisse.

Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer, j'ai cent fois combattu.
Je n'ai pu l'oublier, au moins je me suis tû.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avoit rendu tantôt quelque foible espérance.
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux baignés de pleurs demandoient à vous voir.
Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime.
Vous vous êtes rendu, je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté.
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière.
Je viens de rappeler ma raison toute entière.
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds:
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas.
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités, l'une à l'autre enchaînées!
Ou s'il vous garde encore un reste de courroux,
Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourroient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BERENICE, *se levant.*

Arrêtez! arrêtez! Princes trop généreux:
En quelle extrémité me j ez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,

Par-tout du désespoir je rencontre l'image.
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreur, de sang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire,
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire.
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimois, seigneur, j'aimois, je voulois être aimée.
Ce jour, je l'avourai, je me suis alarmée;
J'ai cru que votre amour alloit finir son cours;
Je connois mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,
Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voye en un moment enlever ses délices.
Je crois depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout: je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur, régnez, je ne vous verrai plus.
(*à Antiochus.*)
Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime,
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux.

Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis. Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu, servons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse,
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.
(*à Titus.*)
Pour la dernière fois adieu, seigneur.

ANTIOCHUS.

Hélas! 1)

Fin du cinquième et dernier acte.

1) Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, sinon que c'est en son genre un chef-d'œuvre, et qu'en le relisant avec des yeux sévères, je suis encore étonné qu'on ait pu tirer des choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même; qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir, quand on paraît avoir tout dit; que même tout paraisse neuf dans ce dernier acte, qui n'est que le résumé des quatre précédens : le mérite est égal à la difficulté, et cette difficulté était extrême. On peut être un peu choqué qu'une pièce finisse par un *hélas!* Il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur des spectateurs pour oser finir ainsi.

Voilà sans contredit la plus faible des tragédies de *Racine* qui sont restées au théâtre : ce n'est pas même une tragédie. Mais que de beautés de détail, et quel charme inexprimable règne presque toujours dans la diction! Pardonnons à *Corneille* de n'avoir jamais connu, ni cette

pureté, ni cette élégance. Mais comment se peut-il faire que personne depuis *Racine* n'ait approché de ce style enchanteur ? Est-ce un don de la nature ? est-ce le fruit d'un travail assidu ? C'est l'effet de l'un et de l'autre. Il n'est pas étonnant que personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est que le public ait depuis applaudi avec transport à des pièces qui à peine étaient écrites en français, dans lesquelles il n'y avait n'y connaissance du cœur humain, ni bon sens, ni poésie ; c'est que des situations séduisent, c'est que le goût est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts. En vain on a devant les yeux des *Raphaël*, des *Titien*, des *Paul Véronèse* ; des peintres médiocres usurpent après eux de la réputation, et il n'y a que les connaisseurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages.

BÉRÉNICE,

DE CORNEILLE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES.

1670.

XIPHILINUS

EX DIONE IN VESPASIANO:

GUILLELMO BLANCO INTERPRETE.

VESPASIANUS à Senatu absens, Imperator creatur ; Titusque et Domitianus Cæsares designantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio AEmiliano viro ejus, abductam secum habebat in numero amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque causam cum Agrippa fratre Romam venit. Is Prætoriis honoribus auctus est, ipsa habitavit in palatio, cœpitque cum Tito coïre. Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut si esset uxor, gerebat. Sed Titus cùm intelligeret populum Romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præsertim quod de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

TITUS ex quo tempore principatum solus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inservivit, sed comis, quamvis insidiis peteretur, et continens, Berenice licet in urbem reversa, fuit.

Titus moriens se unius tantum rei pœnitere dixit. Id autem quid esset non aperuit, nec quisquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuisset. Alii putant, quibus ego assentior, quod Domitianum, à quo certò sciebat sibi insidias parari, non interfecisset, sed id ab eo pati maluisset, et quod traderet imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, empereur de Rome, et amant de Bérénice.

DOMITIAN, frère de Tite, et amant de Domitie.

BÉRÉNICE, reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, fille de Corbulon.

PLAUTINE, confidente de Domitie.

FLAVIAN, confident de Tite.

ALBIN, confident de Domitian.

PHILON, ministre d'état, confident de Bérénice.

La scène est à Rome, dans le palais impérial.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Laisse-moi mon chagrin, tout injuste qu'il est,
Je le chasse, il revient; je l'étouffe, il renaît;
Et plus nous approchons de ce grand hymenée, 1)
Plus en dépit de moi je m'en trouve gênée,

1) . . . . *De ce grand hymenée.* On saura bientôt de quel hymenée on parle; mais on ne saura point que c'est *Domitie* qui parle, et le lieu où elle est n'est point annoncé.

Cette *Domitie*, fille de *Corbulon*, est amoureuse de *Domitian*, qui l'est aussi d'elle. Il est vrai que cet amour est froid; mais il est vrai aussi que quand *Domitian* et sa maîtresse *Domitie* s'exprimeraient avec la tendre élégance des héros de *Racine*, ils n'en intéresseraient pas davantage. Il y a des personnages qu'il ne faut jamais représenter amoureux; les grands hommes, comme *Alexandre*, *César*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, parce que c'est les avilir; et les méchans hommes, parce que l'amour dans une ame féroce ne peut jamais être qu'une passion grossière, qui révolte au lieu de toucher; à moins qu'un tel caractère ne soit attendri et changé par un amour qui le subjugue. *Domitian*, *Caligula*, *Néron*, *Commode*, en un mot, tous les tyrans

Il fait toute ma gloire, il fait tous mes désirs ;
Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs? 1)
Depuis plus de six mois la pompe s'en apprête ;
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une fête ; 2)
Et tandis qu'à l'envi tout l'empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'empire est le seul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, madame, ou d'amer, ou de rude,
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude ?
Et quand dans quatre jours vous y devez monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter ?
Si vous n'en êtes pas tout-à-fait la maîtresse,
Du moins à l'empereur cachez cette tristesse.
Le dangereux soupçon de n'être pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé :

qui feront l'amour à l'ordinaire, déplairont toujours. Dès que *Domitian* est l'amoureux de la pièce, la pièce est tombée.

1) *Ne devroit-il pas faire aussi tous mes plaisirs ?* Il semble par ce vers, et par tant d'autres dans ce goût, que *Corneille* ait voulu imiter la mollesse du style de son rival, qui seul alors était en possession des applaudissemens au théâtre ; mais il l'imite comme un homme robuste, sans grace et sans souplesse, qui voudrait se donner les attitudes gracieuses d'un danseur agile et élégant.

2) . . . . *En l'esprit une fête.* Cette expression, et l'*amer* et le *rude*, *tout-à-fait la maîtresse*, *un nœud reculé qui dégoûte*, font bien voir que *Corneille* n'était pas fait pour combattre *Racine* dans la carrière de l'élégance et du sentiment.

Avant qu'il vous aimât, il aimoit Bérénice;
Et s'il n'en put alors faire une impératrice,
A présent il est maître; et son père au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu si beau.

DOMITIE.

C'est-là ce qui me gêne, et l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune.
J'ambitionne et crains l'hymen d'un empereur
Dont j'ai lieu de douter si j'aurai tout le cœur.
Ce pompeux appareil, où sans cesse il ajoute,
Recule chaque jour un nœud qui le dégoûte.
Il souffre chaque jour que le gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement;
Et ce qu'il en étale agit d'une manière
Qui ne m'assure point d'une ame toute entière.
Souvent même, au milieu des offres de sa foi,
Il semble tout-à-coup qu'il n'est pas avec moi,
Qu'il a quelque plus douce ou noble inquiétude.
Son feu de sa raison est l'effet et l'étude;
Il s'en fait un plaisir bien moins qu'un embarras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cet effort pour vous qui pourroit le contraindre?
Maître de l'univers a-t-il un maître à craindre?

DOMITIE.

J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire Romain, 1)

1) *J'ai quelques droits, Plautine, à l'empire romain.* Où sont donc ces droits à l'empire, qu'elle *peut*

Que le choix d'un époux peut mettre en bonne main;
Mon père avant le sien élu pour cet empire 1)
Préféra.... tu le sais, et c'est assez t'en dire:
C'est par cet intérêt qu'il m'apporte sa foi;
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'est pas tout à moi.

PLAUTINE.

La chose est bien égale, il n'a pas tout le vôtre: 2)

mettre en bonne main? Quoi! parce qu'elle est fille d'un *Corbulon*, que quelques troupes voulurent déclarer César, elle a des droits à l'empire? C'est heurter toutes les notions qu'on a du gouvernement des Romains.

1) *Mon père avant le sien élu pour cet empire.* On n'est point élu pour l'empire; cela n'est pas français. Et que veut dire ce *préféra* avec ces points....? On peut laisser une phrase suspendue quand on craint de s'expliquer, quand on aurait trop de choses à dire, quand on fait entendre par ce qui suit ce qu'on n'a pas voulu énoncer d'abord, et qu'on le fait plus fortement entendre que si on s'expliquait, comme dans *Britannicus*:

> Et ce même Sénèque, et ce même Burrus,
> Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.

Mais ici ce *préféra* ne signifie autre chose sinon que *Corbulon* préféra son devoir; ce n'était pas là la place d'une réticence. On s'est un peu étendu sur cette remarque, parce qu'elle contient une règle générale, et que ces réticences inutiles et déplacées ne sont que trop communes.

2) *La chose est bien égale; il n'a pas tout le vôtre; vous en aimez un autre; et comme sa raison; une ardeur pour un rang; qu'entre nous la chose soit égale;*

S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre;
Et comme sa raison vous donne tous ses vœux,
Votre ardeur pour son rang fait pour lui tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dis point qu'entre nous la chose soit égale:
Un divorce avec moi n'a rien qui le ravale.
Sans avilir son sort il me renvoie au mien,
Et du rang qui lui reste il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moi ce mot, vous fait un dur supplice!
Le cœur rempli d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour lui, sans qu'il en ait pour vous.
Aimez pour être aimée, et montrez-lui vous-même,
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime;
Et si vous vous aimez, gagnez sur vous ce point,
De vous donner entière, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois souffre qu'on le contraigne,
Il souffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas, 1)

un divorce qui ravale; un sort à qui l'on renvoie; ce que Plautine a d'ambitieux caprice qui lui fait un dur supplice; en l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime. Est-il possible qu'avec un tel style on ait voulu jouter contre *Racine* dans un ouvrage où tout dépend du style!

1) *Et quand l'ambition en met l'empire à bas.* Je passe tous les vers ou faibles, ou durs, ou qui offensent la langue; et je remarquerai seulement que voilà des

Elle en fait son esclave, et ne l'étouffe pas.
Mais un si fier esclave ennemi de sa chaîne,
La secoue à toute heure, et la porte avec gêne;
Et maître de nos sens qu'il appelle au secours,
Il échappe souvent, et murmure toujours.
Veux-tu que je te fasse un aveu tout sincère?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas son frère;
Et malgré cet amour je ne puis m'arrêter
Qu'au degré le plus haut où je puisse monter.
Laisse-moi retracer ma vie en ta mémoire;
Tu me connois assez pour en savoir l'histoire, 1)

dissertations sur l'amour, des sentences générales. Ce n'est pas là comme il faut s'y prendre pour traiter une passion douce et tendre : ce n'est pas là *Horatii curiosa felicitas*, et le *molle* de *Virgile*.

1) *Tu me connois assez pour en savoir l'histoire.* Pourquoi donc répète-t-elle cette histoire à une personne qui la sait si bien ? Le sentiment de son *illustre orgueil* n'est pas une raison suffisante pour fonder ce récit, qui d'ailleurs est trop long et trop peu intéressant.

Cette *Domitie*, partagée entre l'ambition et l'amour, n'est véritablement ni ambitieuse, ni sensible. Ces caractères indécis et mitoyens ne peuvent jamais réussir, à moins que leur incertitude ne naisse d'une passion violente, et qu'on ne voie jusques dans cette indécision l'effet du sentiment dominant qui les emporte. Tel est *Pyrrhus* dans *Andromaque*; caractère vraiment théâtral et tragique, excepté dans la scène imitée de *Térence* :

Crois-tu, si je l'épouse, qu'Andromaque en son cœur
N'en sera pas jalouse ?

Mais tu n'as pu connoître en chaque évènement
De mon illustre orgueil quel fut le sentiment.
En naissant, je trouvai l'empire en ma famille;
Néron m'eut pour parente, et Corbulon pour fille;
Et le bruit qu'en tous lieux fit sa haute valeur,
Autant que ma naissance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par là préoccupée,
Je vis d'un œil jaloux Octavie et Poppée;
Et Néron, des mortels et l'horreur et l'effroi,
M'eût paru grand héros, s'il m'eût offert sa foi.
Après tant de forfaits et de morts entassées,
Les troupes du Levant d'un tel monstre lassées,
Pour César en sa place élurent Corbulon:
Son austère vertu rejeta ce grand nom;
Un lâche assassinat en fut le prompt salaire;
Mais mon orgueil sensible à ces honneurs d'un père,
Prit de tout autre rang une assez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'empereur.
Néron périt enfin. Trois empereurs de suite
Virent de leur fortune une assez prompte fuite.
L'Orient de leurs noms fut à peine averti,
Qu'il fit Vespasian chef d'un plus fort parti.
Le ciel l'en avoua : ce guerrier magnanime
Par Tite son aîné fit assiéger Solyme;

Et dans la scène où *Pyrrhus* vient dire à *Hermione* qu'il ne peut l'aimer.

Cette première scène de *Domitie* annonce que la pièce sera sans intérêt ; c'est le plus grand des défauts.

Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian ici vint dispenser ses lois.
Je le vis, et l'aimai : ne blâme point ma flâme :
Rien de plus grand que lui n'éblouissoit mon ame ;
Je ne voyois point Tite, un hymen me l'ôtoit :
Mille soupirs aidoient au rang qui me flattoit.
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un père :
Il vint, mais d'un esprit à nos vœux si contraire,
Que quoi qu'on lui pût dire, on ne put arracher
Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit si cher.
On n'en sut point la cause, et divers bruits coururent,
Qui tous à notre amour également déplurent :
J'en eus un bon chagrin. Tite fit tôt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits :
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce ;
Et cette belle reine eut sur lui tant de force,
Que pour montrer à tous sa flâme, et hautement,
Il lui fit au palais prendre un appartement.
L'empereur, bien qu'en l'ame il prévît quelle haine
Concevroit tout l'état pour l'époux d'une reine,
Sembla voir cet amour d'un œil indiférent,
Et laisser un cours libre aux flots de ce torrent ;
Mais sous les vains dehors de cette complaisance
On ménagea ce prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de son cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea lui-même à revoir ses états.
A peine je le vis sans maîtresse et sans femme,
Que mon orgueil vers lui tourna toute mon ame ;
Et s'étant emparé du plus doux de mes soins,

Son frère commença de me plaire un peu moins,
Non qu'il ne fût toujours maître de ma tendresse;
Mais je la regardois ainsi qu'une foiblesse,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine sur moi jetoit alors la vue;
Cent fois avec douleur je m'en suis apperçue;
Mais ce qui consoloit ce juste et long ennui,
C'est que Vepasian me regardoit pour lui.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ses yeux quelque chose de tendre.
Il me rendit visite, et fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avouer que j'y crus du mystère,
Qu'il ne me disoit rien que par l'ordre d'un père;
Mais qui ne pencheroit à s'en désabuser,
Lorsque ce père mort il songe à m'épouser?
Toi qui vois tout mon cœur, juge de son martyre;
L'ambition l'entraîne, et l'amour le déchire.
Quand je crois m'être mise au dessus de l'amour,
L'amour vers son objet me ramène à son tour.
Je veux régner, et tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me saurois voir d'accord avec moi-même.

PLAUTINE.

Ah! si Domitian devenoit empereur,
Que vous auriez bientôt calmé tout ce grand cœur!
Que bientôt.... Mais il vient; ce grand cœur en soupire!

DOMITIE.

Hélas! plus je le vois, moins je sais que lui dire;

Je l'aime, et le dédaigne; et n'osant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je lui fais souffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

Faut-il mourir madame? et si proche du terme, 1)
Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme,

1) *Faut-il mourir, madame, et si proche du terme, etc.* Cette seconde scène tient au delà de ce que la première a promis. Un *Domitian* qui veut mourir d'amour! C'est mettre un hochet entre les mains de *Polyphéme;* et qu'est-ce qu'une *illustre inconstance proche du terme, si ferme, que les restes d'un feu si fort se promettent la mort de Domitian dans quatre jours?* Ces paroles, ces tours inintelligibles qui sont comme jetés au hasard, forment un étrange discours. La princesse *Henriette* joua un tour bien sanglant à *Corneille*, quand elle le fit travailler à *Bérénice.*

On ne voit que trop combien la suite est digne de ce commencement. Quels vers que ceux-ci! et que de barbarismes! *Ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer; un choix qui charme avec peu d'appas qu'on met si bas;* et tous ces complimens ironiques que se font *Domitian* et *Domitie*; et *cette beauté qui n'a écouté aucun des soupirans qui l'accablaient de leurs regards mourans;* et *son cœur qui va tout à Domitian quand on le laisse aller.*

Que les restes d'un feu que j'avois cru si fort,
Puissent dans quatre jours se promettre ma mort?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une si belle vie;
Et ce n'est pas un mal qui vaille en soupirer,
Que de faire une perte aisée à réparer.

DOMITIAN.

Aisée à réparer! Un choix qui m'a su plaire,
Et qui ne plaît pas moins à l'empereur mon frère,
Charme-t-il l'un et l'autre avec si peu d'appas,
Que vous sachiez leur prix, et le mettiez si bas?

DOMITIE.

Quoi qu'on ait pour soi-même, ou d'amour, ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'est pas faire un grand crime:

On est étonné qu'on ait pu jouer une pièce ainsi écrite, ainsi dialoguée et raisonnée.

Tous ces raisonnemens de *Domitie* ne peuvent être écoutés. Comme la passion du trône est la première, elle est la dominante: ce n'est pas qu'elle ne *se violente à trahir l'amour*; mais il est juste que *des soupirs secrets la punissent d'aimer contre ses intérêts.*

Il semble que dans cette pièce *Corneille* ait voulu en quelque sorte imiter ce double amour qui règne dans l'*Andromaque*, et qu'il ait tenté de plier la roideur de son caractère à ce genre de tragédie si délicat et si difficile. *Domitian* aime *Domitie*; *Titus* aime aussi *Domitie* un peu. On propose *Bérénice* à *Domitian*, et *Bérénice* est aimée véritablement de *Titus*. Avouons qu'on ne pouvait faire un plus mauvais plan.

Mais n'examinons point, en cet excès d'honneur,
Si j'ai quelque mérite, ou n'ai que du bonheur.
Telle que je puis être obtenez-moi d'un frère.

DOMITIAN.

Hélas! si je n'ai pu vous obtenir d'un père,
Si même je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendrai-je d'un frère amoureux et jaloux?

DOMITIE.

Et moi, résisterai-je à sa toute-puissance,
Quand vous n'y répondez qu'avec obéissance?
Moi qui n'ai sous les yeux que vous seul pour soutien,
Que puis-je contre lui quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien sans vous, et pourrois tout, madame,
Si je pouvois encor m'assurer de votre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ai donnés à nos communs malheurs?
Durant un déplaisir si long et si sensible
De voir toujours un père à nos vœux inflexible,
Ai-je écouté quelqu'un de tant de soupirans
Qui m'accabloient par-tout de leurs regards mourans?
Quel que fût leur amour, quel que fût leur mérite...

DOMITIAN.

Oui, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite;
Mais de ces soupirans qui vous offroient leur foi,
Aucun ne vous eût mise alors si haut que moi.
Votre ame ambitieuse à mon rang attachée,
N'en voyoit point en eux dont elle fût touchée;

Ainsi de ces rivaux aucun n'a réussi ;
Mais les tems sont changés, madame, et vous aussi.

DOMITIE.

Non, seigneur, je vous aime, et garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendresse et de flâme.
L'effort que je me fais me tue autant que vous ;
Mais enfin l'empereur veut être mon époux.

DOMITIAN.

Ah! si vous n'acceptez sa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, madame, autoriser ma plainte :
L'empereur m'aime assez pour quitter vos liens,
Quand je lui porterai vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, et que tout son empire....

DOMITIE.

C'est ce qu'à dire vrai j'aurai peine à lui dire,
Seigneur ; et le respect qui n'y peut consentir....

DOMITIAN.

Non, votre ambition ne se peut démentir ;
Ne la déguisez plus, montrez-la toute entière,
Cette ame que le trône a su rendre si fière,
Cette ame dont j'ai fait les plaisirs les plus doux,
Cette ame....

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fites naître,
Et soyez satisfait si vous le pouvez être.
Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler,
Mon cœur va tout à vous quand je le laisse aller ;

Mais sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire ;
Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'empire ;
Et je n'ai point une ame à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
La passion du trône est seule toujours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel est le doux poison,
Quand elle s'empara de toute ma raison.
Comme elle est la première, elle est la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente ;
Mais il est juste enfin que des soupirs secrets
Me punissent d'aimer contre mes intérêts.
Daignez donc voir, seigneur, quelle route il faut prendre
Pour ne point m'imposer la honte de descendre.
Tout mon cœur vous préfère à cet heureux rival ;
Pour m'avoir toute à vous, devenez son égal.
Vous dites qu'il vous aime, et je ne le puis croire,
Si je ne vois sur vous un rayon de sa gloire.
On vous a vu tous deux sortir d'un même flanc ;
Ayez mêmes honneurs ainsi que même sang :
Dites-lui que le droit qu'a ce sang à l'empire....

DOMITIAN.

C'est là ce qu'à mon tour j'aurai peine à lui dire,
Madame, et le devoir qui n'y peut consentir....

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur ; j'achète assez le rang d'impératrice,
Sans qu'un reproche injuste augmente mon supplice.

DOMITIAN.

Hé bien! dans cet hymen qui n'en a que pour moi,
J'applaudirai moi-même à votre peu de foi.
Je dirai que le ciel doit à votre mérite....

DOMITIE.

Non, seigneur, faites mieux, et quittez qui vous quitte :
Rome a mille beautés dignes de votre cœur ;
Mais dans toute la terre il n'est qu'un empereur.
Si mon père avoit eu les sentimens du vôtre,
Je vous aurois donné ce que j'attends d'un autre ;
Et ma flâme en vos mains eût mis, sans balancer,
Le sceptre qu'en la mienne il auroit dû laisser.
Laissez à son défaut suppléer la fortune,
Et n'ayez pas une ame assez basse et commune
Pour s'opposer au ciel qui me rend par autrui
Ce que trop de vertu me fait perdre par lui.
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages ;
Il n'est point d'autre amour digne des grands courages.
Voilà toute mon ame. Après cela, seigneur,
Laissez-moi m'épargner les troubles de mon cœur :
Un plus long entretien ne pourroit rien produire
Qui ne pût malgré moi vous déplaire ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

Elle se défend bien, seigneur, et dans la cour....

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, et moins d'amour. 1)
J'admire, ainsi que toi, dans ce qu'elle m'oppose,
Son adresse à défendre une mauvaise cause;
Et si pour m'assurer que son cœur n'est qu'à moi,
Tant d'esprit agissoit en faveur de sa foi,
Si sa flâme au secours appliquoit cette tendresse,
L'empereur convaincu me rendroit ma maîtresse.

ALBIN.

Cependant n'est-ce rien que ce cœur soit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur si mal sûr je ne suis point jaloux,
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,

1) *Elle se défend bien, et dans la cour.... aucun n'a plus d'esprit et moins d'amour.* Il s'agit bien là d'esprit; et *cette adresse à défendre une mauvaise cause;* et *la flâme qui applique cette adresse au secours.* Quels vains et malheureux propos! Peut-on dire en de plus mauvais vers des choses plus indignes du théâtre tragique?

Dans toute la nature aime-t-on autrement ? 1)
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres ;
C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres ;
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs.
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même qui brûlez d'une flâme si belle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaisirs en elle ?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre ame obsédée ;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette ame ailleurs.
Sa conquête est pour vous le comble des délices :
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices ;
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,

1) *Dans toute la nature aime-t-on autrement ?* Quoi ! dans une tragédie une dissertation sur l'amour propre ? Finissons. Il a bien fallu faire quelques remarques sur ce premier acte, pour montrer que c'est une peine perdue d'en faire sur les autres. Un commentaire peut être utile quand on a des beautés et des défauts à examiner ; mais ce serait vouloir outrager la mémoire de *Corneille*, de s'appesantir sur toutes les fautes d'un ouvrage où il n'y a guère que des fautes. Finissons nos remarques par respect pour lui : rendons-lui justice ; convenons que c'est un grand homme qui fut trop souvent différent de lui-même, sans que ses pièces malheureuses fissent tort aux beaux morceaux qui sont dans les autres.

Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je suis les maux dont je soupire
M'ôtent la liberté de te rien contredire :
Cherchons-en le remède, au lieu d'en raisonner,
Sur l'amour où le ciel se plaît à m'obstiner.
N'est-il point de secret ? n'est-il point d'artifice....

ALBIN.

Oui, seigneur, il en est ; rappelons Bérénice ;
Sous le nom de César pratiquons son retour ;
Qu'il retarde l'hymen, et suspende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrois, Albin, ma volage punie ;
Si de ces grands apprêts pour la cérémonie,
Que depuis si long-tems on dresse à si grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, et qu'une autre eût le fruit!
Qu'elle seroit confuse, et que j'aurois de joie !
Mais il faut que le ciel lui-même la renvoie ;
Cette belle rivale, et tout notre discours
Ne la sauroit ici rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant préparons sa victoire ;
Dans l'esprit d'un rival ranimons sa mémoire,
Retraçons à ses yeux l'image du passé,
Et profitons par là d'un cœur embarrassé.
N'y perdez point de tems, allez, sans plus rien taire,
Tâter jusqu'en ce cœur les tendresses de frère.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler ;
S'il ne rompt cet hymen, il pourra reculer.

Je me trompe, ou son ame y penche d'elle-même :
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur respect contraint avec ennui
Une ame toute à vous à se donner à lui ;
S'il se trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injustice.
Pour lui donner le tems de venir au secours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, et lui parler contre elle,
C'est me mettre au hasard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ses mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colère,
Toute ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle mesure avez-vous à garder ?
Quand on voit tout perdu, craint-on de hasarder ?
Et si l'ambition vers un autre l'entraîne,
Que vous peut importer son amour ou sa haine ?

DOMITIAN.

Qu'un salutaire avis fait une douce loi
A qui peut avoir l'ame aussi libre que toi !
Mais celle d'un amant n'est pas comme une autre ame ;
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que sa flâme ;
Du plus puissant remède il se fait un poison,
Et la raison pour lui n'est pas toujours raison.

ALBIN.

Et si je vous disois que déjà Bérénice

Est dans Rome inconnue, et par mon artifice,
Qu'elle surprendra Tite, et qu'elle y vient exprès
Pour de ce grand hymen renverser les apprêts?

DOMITIAN.

Albin, seroit-il vrai?

ALBIN.

La nouvelle vous flatte;
Peut-être est-elle fausse, attendez qu'elle éclate;
Sur-tout à l'empereur déguisez-la si bien....

DOMITIAN.

Va, je lui parlerai comme n'en sachant rien.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoi! des ambassadeurs que Bérénice envoie,
Viennent ici, dis-tu, me témoigner sa joie,
M'apporter son hommage, et me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter?

FLAVIAN.

En attendant votre ordre ils sont au port d'Ostie.

TITE.

Ainsi, graces aux dieux, sa flâme est amortie;
Et de pareils devoirs sont pour moi des froideurs,
Puisqu'elle s'en rapporte à ses ambassadeurs.
Jusqu'après mon hymen remettons leur venue;
J'aurois trop à rougir si j'y souffrois leur vue,
Et recevois les yeux de ses propres sujets
Pour envieux témoins du vol que je lui fais.
Car mon cœur fut son bien, à cette belle reine,
Et pourroit l'être encor malgré Rome et sa haine,
Si ce divin objet, qui fut tout mon désir,
Par quelques doux regards s'en venoit ressaisir.
Mais du haut de son trône elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre.

Peut-être en ce moment que toute ma raison
Ne sauroit sans désordre entendre son beau nom.
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre ;
Elle suit mon exemple, et se plaît à le suivre,
Et ne m'envoie ici traiter de souverain,
Que pour braver l'amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE.

Contre tous ses attraits ma raison endurcie
Feroit de Domitie encor la sureté ;
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fût infidelle,
Qu'elle écoutât les rois qui soupirent pour elle ?
Dis-moi que Polémon règne dans son esprit,
J'en aurai du chagrin, j'en aurai du dépit,
D'une vive douleur j'en aurai l'ame atteinte ;
Mais j'épouserai l'autre avec moins de contrainte ;
Car enfin elle est belle et digne de ma foi ;
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moi.
La noblesse du sang, la grandeur de courage
Font avec son mérite un illustre assemblage ;
C'est le choix de mon père, et je connois trop bien
Qu'à choisir en César ce doit être le mien :
Mais tout mon cœur renonce à lui faire justice,
Dès que mon souvenir lui rend sa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels souvenirs vous sont encor si doux,
L'hymenée a, seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels souvenirs ne me faisoient la guerre,
Seroit-il potentat plus heureux sur la terre ?
Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
Mon réveil incertain du monde fait l'étude ;
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle,
Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
Que de félicité, si mes vœux imprudens
N'étoient de mon pouvoir les seuls indépendans !
Maître de l'univers, sans l'être de moi-même,
Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême ;
D'un feu que je combats je me laisse charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon hymen Rome presse la pompe,
Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
Et n'ose résister aux dangereux souhaits
De préparer toujours et n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégoût, seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à souffrir cette injure.
Ce jeune esprit qu'entête, et le sang de Néron,
Et le choix qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribue à l'empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de votre parole un manque surprenant

La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il unit à quelque ame assez fière et hautaine,
Pour servir son orgueil, et seconder sa haine,
Un vif ressentiment lui fera tout oser;
En un mot, il vous faut la perdre, ou l'épouser.

TITE.

J'en sais la politique, et cette loi cruelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste choix dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler;
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçus pour le crime.
Moi, qui seul des Césars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de sang,
Moi, que du genre humain on nomme les délices,
Moi, qui ne puis souffrir les plus justes supplices,
Pourrois-je autoriser une injuste rigueur
A perdre une héroïne à qui je dois mon cœur?
Non, malgré les attraits de sa belle rivale,
Malgré les vœux flottans de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, et sa seule beauté
Pouvoit me consoler de ce que j'ai quitté;
Elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre
Mes feux à s'assoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
De quoi flatter mon ame, et forcer mes douleurs
A souhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne vois pas bien que j'en sois encor maître.
Dès que ma flâme expire, un mot la fait renaître;
Et mon cœur malgré moi rappelle un souvenir

Que je n'ose écouter, et ne saurois bannir.
Ma raison s'en veut faire en vain un sacrifice;
Tout me ramène ici, tout m'offre Bérénice;
Et même je ne sais par quel pressentiment
Je n'ai souffert personne en son appartement;
Mais depuis cet adieu si cruel et si tendre,
Il est demeuré vide, et semble encor l'attendre.
Va, fais porter mon ordre à ses ambassadeurs;
C'est trop entretenir d'inutiles ardeurs;
Il est tems de chercher qui m'en puisse distraire;
Et le ciel à propos envoie ici mon frère.

FLAVIAN.

Irez-vous au sénat?

TITE.

Non, il peut s'assembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir sous mon ordre aux affreuses ruines
Dont ses feux ont couvert les campagnes voisines.

SCENE II.

DOMITIAN, TITE, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, seigneur, et de votre amitié
Espérer une grace à force de pitié ?
Je me suis jusqu'ici fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon silence.
Ce que je vais vous dire est digne du trépas,
Mais aussi j'en mourrai si je ne le dis pas.
Apprenez donc mon crime, et voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frère.
J'ai vu ce que j'aimai choisi pour être à vous,
Et je l'ai vu long-tems sans en être jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte ;
Vous vous faisiez effort, j'imitois votre feinte ;
Et comme aux lois d'un père il falloit obéir,
Je feignois d'oublier, vous de ne point haïr.
Le ciel, qui dans vos mains met sa toute-puissance,
Ne met-il point de borne à cette obéissance ?
La faut-il à son ombre, et que ce même effort
Vous déchire encore l'ame, et me donne le mort ?

TITE.

Souffrez sur cet effort que je vous désabuse.
Il fut grand, et de ceux que tout le cœur refuse,
Pour en sauver le mien, je fis ce que je pus ;
Mais ce qui fut effort, à présent ne l'est plus.

Sachez-en la raison. Sous l'empire d'un père
Je murmurai toujours d'un ordre si sévère,
Et cherchai les moyens de tirer en longueur
Cet hymen qui vous gêne, et m'arrachoit le cœur!
Son trépas a changé toutes choses de face.
J'ai pris ses sentimens, lorsque j'ai pris sa place.
Je m'impose à mon tour les lois qu'il m'imposoit,
Et me dis après lui tout ce qu'il me disoit.
J'ai des yeux d'empereur, et n'ai plus ceux de Tite.
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raison, j'en goûte les conseils,
Et j'aime comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les premiers jours que vous m'avez vu naître,
Votre feu mal éteint avoit voulu paroître,
J'aurois pu me combattre, et me vaincre pour vous;
Mais si près d'un hymen si souhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire assurée,
Que le jour en est pris, la fête préparée,
Je l'aime, et lui dois trop, pour jeter sur son front
L'éternelle rougeur d'un si mortel affront.
Rome entière, et ma foi l'appellent à l'empire:
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'ose se permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entière auroit pour moi d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un frère
Faire autant que pour elle il vous a plu de faire.
Seigneur, à vos bontés laissez un libre cours:
Qui se vainc une fois peut se vaincre toujours;

Ce n'est pas un effort que votre ame redoute.

TITE.

Qui se vainc une fois sait bien ce qu'il en coûte :
L'effort est assez grand pour en craindre un second.

DOMITIAN.

Ah! si votre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'est pas d'une trempe si belle,
Réduite au même effort, seigneur, que fera-t-elle ?

TITE.

Ce que je fais, mon frère, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas!
Ce qui vous est aisé, seigneur, ne me l'est pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice ?
De votre changement son départ fut complice ;
Vous l'avez éloignée, et j'ai devant les yeux,
Je vois presque en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la vôtre.
Si vous voyiez la reine entre les bras d'un autre,
Contre un rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un respect aussi grand que le mien ?

TITE.

Vengez-vous, j'y consens, que rien ne vous retienne.
Je prends votre maîtresse, allez, prenez la mienne.
Epousez Bérénice, et....

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point ?

TITE.

Oui, si je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, seigneur, qu'il est bien mal-aisé.
De céder ce qu'adore un cœur bien embrasé.
Ne vous contraignez plus, ne gênez plus votre ame,
Satisfaites en maître une si belle flâme.
Quand vous aurez su dire une fois, « Je le veux, »
D'un seul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice est toujours digne de votre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne saurois plus vous le taire, seigneur,
Vous en voulez la main, et j'en ai tout le cœur;
Elle m'en fit le don dès la première vue,
Et ce don fut l'effet d'une force imprévue,
De cet ordre du ciel qui verse en nos esprits
Les principes secrets de prendre, et d'être pris:
Je vous dirai, seigneur, quelle en est la puissance
Si vous ne le saviez par votre expérience.
Ne rompez pas des nœuds, et si forts, et si doux,
Rien ne les peut briser que le trépas ou vous;
Et c'est un triste honneur pour une si grande ame,
Que d'accabler un frère, et contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains personne, et de sa propre voix
Nous allons, vous et moi, savoir quel est son choix.

SCÈNE III.

DOMITIE, TITE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, madame, et daignez nous apprendre,
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre,
Qui le possède entier de mon frère, ou de moi?

DOMITIE.

En doutez-vous, seigneur, quand vous avez ma foi?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute;
On dit que cette foi ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reste ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en consultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du sang que mon rang sollicite;
De tout ce que je suis, ne regardez que Tite;
Et pour mieux écouter vos désirs les plus doux,
Entre le prince et moi, ne regardez que vous.

DOMITIE, *à Domitian.*

Qu'avez-vous dit de moi, prince?

DOMITIAN.

Que dans votre ame
Vous laissez vivre encor notre première flâme;
Et qu'en faveur du rang si vous m'osez trahir,
Ce n'est pas tant aimer, madame, qu'obéir.
C'est en dire un peu plus que vous n'aviez envie;

Mais il y va de vous, il y va de ma vie;
Et qui se voit si près de perdre tout son bien,
Se fait armes de tout, et ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne sais de vous deux; seigneur, à ne rien feindre,
Duquel je dois le plus me louer ou me plaindre.
C'est aimer assez mal, que remettre tous deux
Aux choix de mes désirs le succès de vos vœux;
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent souffrir ma perte,
Et que tout leur amour est prêt à consentir
Que mon cœur ou ma foi veuille se démentir.
Je me plains de tous deux, et vous plains l'un et l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le vôtre.
Le prince n'agit pas en amant fort discret;
S'il ne m'impose rien, il trahit mon secret :
Tout ce qu'il vous en dit m'offense, ou vous abuse;
Mais ce que fait l'amour, l'amour aussi l'excuse.
(*à Titus.*)
Vous, seigneur, je croyois que vous m'aimiez assez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embarrassez,
Et laisser pour couleur à mon peu de constance
La gloire d'obéir à la toute-puissance;
Vous m'ôtez cette excuse, et me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer.
Si le prince en mon cœur garde encor même place,
C'est manquer de respect que vous le dire en face;
Et si mon choix pour vous n'est point violenté,
C'est trop d'ambition, et d'infidélité.

Ainsi des deux côtés tout sert à me confondre.
J'ai cent choses à dire, et rien à vous répondre;
Et ne voulant déplaire à pas un de vous deux,
Je veux, ainsi que vous, douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entière assurance,
C'est que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on sait son devoir,
Et que de vos pareils les hautes destinées
Ne le consultent point sur ces grands hymenées.

TITE.

Si le vôtre, madame, étoit de moindre prix....
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en serez surpris,
Seigneur, je vous apporte une grande nouvelle.
La reine Bérénice....

TITE.

Hé bien! est infidelle?
Et son esprit charmé par un plus doux souci....

FLAVIAN.

Elle est dans ce palais, seigneur, et la voici.

SCENE V.

BERENICE, TITE, DOMITIAN, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! est-ce, madame, aux reines de surprendre ?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur surprise envie au souverain pouvoir
Celui de donner ordre à les bien recevoir ?

BERENICE.

Pardonnez-le, seigneur, à mon impatience.
J'ai fait sous d'autres noms demander audience :
Vous la donniez trop tard à mes ambassadeurs;
Je n'ai pu tant attendre à voir tant de grandeurs;
Et quoique par vous-même autrefois exilée,
Sans ordre, et sans aveu, je me suis rappelée,
Pour être la première à mettre à vos genoux
Le sceptre qu'à présent je ne tiens que de vous,
Et prendre sur les rois cet illustre avantage,
De leur donner l'exemple à vous en faire hommage.
Je ne vous dirai point avec quelles langueurs
D'un si cruel exil j'ai souffert les longueurs.
Vous savez trop....

TITE.

Je sais votre zèle, et l'admire,
Madame; et pour me voir possesseur de l'empire,

Pour me rendre vos soins, je ne méritois pas
Que rien vous pût résoudre à quitter vos états,
Qu'une si grande reine en formât la pensée.
Un voyage si long doit vous avoir lassée.
Conduisez-la, mon frère, en son appartement.
(*à Flavian et Albin.*)
Vous, faites-l'y servir aussi pompeusement,
Avec le même éclat, qu'elle s'y vit servie,
Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Seigneur, faut-il ici vous rendre votre foi?
Ne regardez que vous entre la reine, et moi;
Parlez sans vous contraindre, et me daignez apprendre
Où porte votre cœur ce qu'il sent de plus tendre.

TITE.

Adieu, madame, adieu. Dans le trouble où je suis,
Me taire, et vous quitter, c'est tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Se taire, et me quitter! Après cette retraite
Crois-tu qu'un tel arrêt ait besoin d'interprète?

PLAUTINE.

Oui, madame, et ce n'est que dérober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinsse
Désavouer ici les vanités du prince,
Empêcher qu'un amant, dont je n'ai pas le cœur,
Ne cédât ma conquête à mon premier vainqueur:
Vois la honte qu'ainsi je me suis attirée.
Quand la reine a paru, m'a-t-il considérée?
A-t-il jeté les yeux sur moi qu'en me quittant?

PLAUTINE.

Pensez-vous que sa reine ait l'esprit plus content?
Avant que vous quitter lui-même il l'a bannie.

DOMITIE.

Oui, mais avec respect, avec cérémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Lui promettoient assez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor que la chose est égale,
Que s'il m'ose quitter, il chasse ma rivale;
Mais pour peu qu'il m'aimât, du moins il m'auroit dit

Que je garde en son ame encor même crédit;
Il m'en auroit donné des suretés nouvelles,
Il m'en auroit laissé quelques marques fidelles:
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voi,
La plus mauvaise excuse étoit bonne pour moi:
Mais pour toute réponse il se tait, et me quitte;
Et tu ne peux souffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lorsque lui-même ose se déclarer,
Que je me flatte encore assez pour espérer!
C'est avec le perfide être d'intelligence.
Sans me flatter en vain, courons à la vengeance;
Faisons voir ce qu'en moi peut le sang de Néron,
Et que je suis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'êtes, mais enfin c'est n'être qu'une fille,
Que le reste impuissant d'une illustre famille.
Contre un tel empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE.

Contre un tel empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouse sa reine, il est l'horreur de Rome.
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme,
Un Romain qui réponde au sang de mes aïeux;
Et pour le révolter, laisse faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire justice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foi;
Ceux-ci feront briser le joug d'un nouveau roi;
Et si de l'univers les siens charment le maître,

Les miens charmeront ceux qui méritent de l'être.
Dis-le-moi, tu l'as vue, ai-je peu de raison,
Quand de mes yeux aux siens je fais comparaison?
Est-elle plus charmante? ai-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE.

Madame....

DOMITIE.

Je m'emporte, et mes sens interdits
Impriment leur désordre en tout ce que je dis.
Comment saurois-je aussi ce que je te dois dire,
Si je ne sais pas même à quoi mon ame aspire?
Mon aveugle fureur s'égare à tous propos:
Allons penser à tout avec plus de repos:

PLAUTINE.

Vous pourriez hasarder un moment de visite,
Pour voir si ce retour est sans l'aveu de Tite,
Ou si c'est de concert qu'il a fait le surpris.

DOMITIE.

Oui, mais auparavant remettons nos esprits.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.

DOMITIAN.

Je vous l'ai dit, madame, et j'aime à le redire,
Qu'il est beau qu'à vous plaire un empereur aspire;
Qu'il lui doit être doux qu'un véritable feu
Par de justes soupirs mérite votre aveu.
Seroit-ce un crime à moi? seroit-ce vous déplaire,
Après un empereur, de vous offrir son frère?
Et voudriez-vous croire en faveur de ma foi,
Qu'un frère d'empereur pourroit valoir un roi?

BERENICE.

Si votre ame, seigneur, en veut être éclaircie,
Vous pouvez le savoir de votre Domitie.
De tous les deux aimée, et douce à tous les deux,
Elle sait mieux que moi comme on change de vœux,
Et sait peut-être mal la route qu'il faut prendre,
Pour trouver le secret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait eue à trouver,
Malgré sa flâme et vous, l'art de les élever.
Pour moi qui n'eus jamais l'honneur d'être Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naître que reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit être assez d'un de vos affranchis;

Et si votre empereur suit les traces des autres,
Il suffit d'un tel sort pour relever les nôtres.
Mais changeons de discours, et me dites, seigneur,
Par quel ordre aujourd'hui vous m'offrez votre cœur.
Est-ce pour obliger ou Domitie ou Tite?
N'ose-t-il me quitter à moins que je le quitte?
Et peut-il à son rang si peu se confier,
Qu'il veuille mon exemple à se justifier?
Me donne-t-il à vous alors qu'il m'abandonne?

DOMITIAN.

Il vous respecte trop, c'est à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je tâche à m'enrichir du sien;
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moi la haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une reine.
C'est à vous de juger d'où part ce sentiment:
En vain par politique il fait ailleurs l'amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage:
A ces fausses clartés opposez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous penchiez à le rendre jaloux.

BERENICE.

Peut-être, mais, seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaisser jusqu'à cet artifice,
Jusques à mendier lâchement le retour
De ce qu'un grand service a mérité d'amour?

DOMITIAN.

Madame, sur ce point je n'ai rien à vous dire.
Vous savez ce que vaut l'empereur et l'empire;

Et si vous consentez qu'on vous manque de foi,
Vous pouvez regarder si je vaux bien un roi.
J'apperçois Domitie, et lui cède la place.

SCENE II.

DOMITIE, BERENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

Je vais me retirer, seigneur, si je vous chasse;
Et j'ai des intérêts que vous servez trop bien,
Pour arrêter le cours d'un si long entretien.

DOMITIAN.

Je faisois à la reine une offre de service,
Qui peut vous assurer le rang d'impératrice,
Madame; et si j'en suis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Est-ce vous mal servir?

DOMITIE.

Quoi, madame, il vous aime?

BERENICE.

Non, mais il me le dit, madame.

DOMITIE.

Lui?

BERENICE.

Lui-même.
Est-ce vous offenser que m'offrir vos refus?
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne sais si je puis vous dire s'il m'offense,
Quand vous vous préparez à prendre sa défense.

BERENICE.

Et moi je ne sais pas s'il a droit de changer ;
Mais je sais que l'amour ne peut désobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte;
Vous le savez, madame, et si c'est vous trahir,
Vous m'avoûrez aussi que c'est vous obéir.

DOMITIE.

S'il échappe à l'amour un mot qui le trahisse,
A l'effort qu'il se fait veut-il qu'on obéisse ?
Il cherche une révolte, et s'en laisse charmer.
Vous le sauriez, ingrat ! si vous saviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, et même en ma présence.

DOMITIAN, *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ai dit;
La preuve est convaincante, et l'exemple suffit.

BERENICE.

Il suffit pour vous croire, et non pas pour le suivre.

DOMITIE.

Allez, sous quelques lois qu'il vous plaise de vivre,
Vivez-y, j'y consens; mais vous pouviez, seigneur,
Vous hâter un peu moins de m'ôter votre cœur,

Attendre que l'honneur de ce grand hymenée
Vous renvoyât la foi que vous m'avez donnée.
Si vous vouliez passer pour véritable amant,
Il falloit espérer jusqu'au dernier moment;
Il vous falloit....

DOMITIAN.

Hé bien! puisqu'il faut que j'espère,
Madame, faites grace à l'empereur mon frère,
A la reine, à vous-même, enfin, si vous m'aimez
Autant qu'il le paroît à vos yeux alarmés.
Les scrupules d'état qu'il falloit mieux combattre,
Assez et trop long-tems nous ont gênés tous quatre.
Réunissez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette chimère en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les mêmes flâmes,
Qui dès que je vous vis charmèrent nos deux ames.
Dès ce premier moment j'adorai vos appas,
Dès ce premier moment je ne vous déplus pas.
Ai-je épargné depuis aucuns soins pour vous plaire?
Est-ce un crime pour moi que l'aînesse d'un frère?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennui,
Pour avoir vu le jour deux lustres après lui,
Comme si de mon choix il dépendoit de naître
Dans le tems qu'il falloit pour devenir son maître?
(*à Bérénice.*)
Au nom de votre amour, et de ce digne amant,
Madame, qui vous aime encor si chérement,
Prenez quelque pitié d'un amant déplorable,
Faites-la partager à cette inexorable;

Dissipez la fierté d'une injuste rigueur.
Pour juge entr'elle et moi je ne veux que mon cœur.
Je vous laisse avec elle arbitre de ma vie.
(*à Domitie.*)
Adieu, madame; adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.

Les intérêts du prince avancent trop le mien,
Pour vous oser, madame, importuner de rien;
Et l'incivilité de la moindre prière
Sembleroit vous presser de me rendre son frère.
Tout ce qu'en sa faveur je crois m'être permis,
Après qu'à votre cœur lui-même il s'est remis,
C'est de vous faire voir ce que hasarde une ame
Qui sacrifie au rang les douceurs de sa flâme,
Et quel long repentir suit ces nobles ardeurs,
Qui soumettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choses, madame, auront changé de face,
Je reviendrai savoir ce qu'il faut que je fasse,
Et demander votre ordre avec empressement,
Sur le choix, ou du prince, ou de quelqu'autre amant.
Agréez cependant un respect qui m'amène
Vous rendre mes devoirs comme à ma souveraine;
Car je n'ose douter que déjà l'empereur

Ne vous ait redonné bonne part en son cœur.
Vous avez sur vos rois pris ce digne avantage,
D'être ici la première à rendre un juste hommage;
Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'être aussi la première à vous offrir le mien.
Cet exemple qu'aux rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une reine à le donner à Rome;
Et plus il est nouveau, plus j'ai lieu d'espérer
Que de quelques bontés vous voudrez m'honorer.

BERENICE.

A vous dire le vrai, sa nouveauté m'étonne:
J'aurois eu quelque peine à vous croire si bonne;
Et je recevrois l'offre avec confusion,
Si je n'y soupçonnois un peu d'illusion.
Quoi qu'il en soit, madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une et l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilités,
C'est de vous demander pour moi mêmes bontés;
Et que celle des deux qui sera satisfaite,
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ai vu Tite se rendre au peu que j'ai d'appas;
Je ne l'espère plus, et n'y renonce pas.
Il peut se souvenir, dans ce grade sublime,
Qu'il soumit votre Rome en détruisant Solyme,
Qu'en ce siége pour lui je hasardai mon rang,
Prodiguai mes trésors, et mes peuples leur sang;
Et que s'il me fait part de sa toute-puissance,
Ce sera moins un don qu'une reconnoissance.

DOMITIE.

Ce sont là de grands droits ; et si l'amour s'y joint,
Je dois craindre une chute à n'en relever point.
Tite y peut ajouter que je n'ai point la gloire
D'avoir sur ma patrie étendu sa victoire,
De l'avoir saccagée, et détruite à l'envi,
Et renversé l'autel du Dieu que j'ai servi,
C'est par là qu'il vous doit cette haute fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu ; quelqu'autre fois nous suivrons ce discours.

BERENICE.

Je suis venue ici trop tôt de quatre jours,
J'en suis au désespoir, et vous en fais excuse.

DOMITIE.

Dans quatre jours, madame, on verra qui s'abuse.

SCENE IV.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

Quel caprice, Philon, l'amène jusqu'ici
M'expliquer elle-même un si cuisant souci ?
Tite après mon départ l'auroit-il maltraitée ?

PHILON.

Après votre départ il l'a soudain quittée,
Madame, et s'est défait de cet esprit jaloux,
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BERENICE.

Ainsi tout est égal ; s'il me chasse, il la quitte ;
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite :
Il marque trop pour moi son infidélité.
Vois de ses derniers mots quelle est la dureté :
« Qu'on la serve, a-t-il dit, comme elle fut servie,
» Alors qu'elle faisoit le bonheur de ma vie. »
Je ne le fais donc plus ! voilà ce que j'ai craint.
Il fait en liberté ce qu'il faisoit contraint.
Cet ordre de sortir si prompt et si sévère,
N'a plus pour s'excuser l'autorité d'un père ;
Il est libre, il est maître, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attends un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une rivale
Vouloit pour se remettre un moment d'intervalle ;

Et quand il a rompu si tôt vos entretiens,
Je lisois dans ses yeux qu'il évitoit les siens,
Qu'il fuyoit l'embarras d'une telle présence.
Mais il vient à son tour prendre son audience,
Madame, et vous voyez si j'en sais bien juger.
Songez de quelle sorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BERENICE.

Me cherchez-vous, seigneur, après m'avoir chassée?

TITE.

Vous avez su mieux lire au fond de ma pensée,
Madame, et votre cœur connoît assez le mien,
Pour me justifier, sans que j'explique rien.

BERENICE.

Mais justifira-t-il le don qu'il vous plaît faire
De ma propre personne au prince votre frère?
Et n'est-ce point assez de me manquer de foi,
Sans prendre encor le droit de disposer de moi?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de votre ame?
Le pouvez-vous, seigneur?

TITE.

Le croyez-vous, madame?

BERENICE.

Hélas! que j'ai de peur de vous dire que non!

J'ai voulu vous haïr, dès que j'ai su ce don;
Mais à de tels courroux l'ame en vain se confie :
A peine je vous vois, que je vous justifie.
Vous me manquez de foi, vous me donnez, chassez.
Que de crimes! Un mot les a tous effacés.
Faut-il, seigneur, faut-il que je ne vous accuse,
Que pour dire aussitôt que c'est moi qui m'abuse,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux;
Sauvez-moi du désordre où ma bonté m'expose;
Et du moins par pitié dites-moi quelque chose :
Accusez-moi plutôt, seigneur, à votre tour,
Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimères d'état, vos indignes scrupules,
Ne pourront-ils jamais passer pour ridicules?
Et souffrez-vous encor la tyrannique loi?
Ont-ils encor sur vous plus de pouvoir que moi?
Du bonheur de vous voir j'ai l'ame si ravie,
Que pour peu qu'il durât j'oublîrois Domitie!
Pourrez-vous l'épouser dans quatre jours? O cieux!
Dans quatre jours; seigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je serve de victime à ce grand hymenée?
Que traînée avec pompe aux marches de l'autel,
J'aille de votre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir sans verser une larme?
Vous y préparez-vous sans trouble et sans alarme?
Et si vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejaillit-il rien jusque dans votre cœur?

TITE.

Hélas! madame, hélas! pourquoi vous ai-je vue?
Et dans quel contre-tems êtes-vous revenue?
Ce qu'on fit d'injustice à de si chers appas
M'avoit assez coûté pour ne l'envier pas.
Votre absence et le tems m'avoient fait quelque grace;
J'en craignois un peu moins les malheurs où je passe;
Je souffrois Domitie, et d'assidus efforts
M'avoient malgré l'amour fait maître du dehors.
La contrainte sembloit tourner en habitude,
Le joug que je prenois m'en paroissoit moins rude;
Et j'allois être heureux, du moins aux yeux de tous,
Autant qu'on le peut être en n'étant point à vous:
J'allois....

BERENICE.

N'achevez point; c'est là ce qui me tue;
Et je pourrois souffrir votre hymen à ma vue,
Si vous aviez choisi quelque objet sans éclat,
Qui ne pût être à vous que par raison d'état,
Qui de ses grands aïeux n'eût reçu rien d'aimable,
Qui n'en eût que le nom, qui fût considérable.
« Il s'est assez puni de son manque de foi,
» Me dirois-je, et son cœur n'en est pas moins à moi. »
Mais Domitie est belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoute un vrai mérite à l'éclat du visage;
Et pour vous épargner les discours superflus,
Elle est digne de vous, si vous ne m'aimez plus.
Elle a toujours charmé le prince votre frère;
Elle a gagné sur vous de ne vous plus déplaire.

L'hymen achèvera de me faire oublier ;
Elle aura votre cœur, et l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moi grace, épousez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, et non pas Domitie;
Choisissez-en quelqu'une enfin dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, et me laisse le cœur.

TITE.

Domitie aisément souffriroit ce partage;
Ma main satisferoit l'orgueil de son courage;
Et pour le cœur, à peine il vous sait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BERENICE.

N'importe, ayez pitié, seigneur, de ma foiblesse.
Vous avez un cœur fait à changer de maîtresse;
Vous ne savez que trop l'art de manquer de foi,
Ne l'exercerez-vous jamais que contre moi?

TITE.

Domitie est le choix de Rome et de mon père;
Ils crurent à propos de l'ôter à mon frère,
De crainte que ce cœur jeune et présomptueux
Ne rendît téméraire un prince impétueux.
Si pour vous obéir je lui suis infidelle,
Rome qui l'a choisie y consentira-t-elle?

BERENICE.

Quoi! Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi!

Elle affermit, ou rompt le don de votre foi !
Ah ! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paroître,
Vous en êtes l'esclave, encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain ;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.
C'est ce nom seul qui donne à leurs farouches haines,
Cette invincible horreur qui passe jusqu'aux reines,
Jusques à leurs époux, et vos yeux adorés
Verroient de notre hymen naître cent conjurés.
Encor s'il n'y falloit hasarder que ma vie,
Si ma perte aussitôt de la vôtre suivie....

BERENICE.

Non, seigneur, ce n'est pas aux reines comme moi
A hasarder leurs jours pour signaler leur foi.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang et le vôtre.
L'amour de nos pareils la traite de fureur ;
Et ces vertus d'amant ne sont pas d'empereur.
Mes secours en Judée achevèrent l'ouvrage
Qu'avoit des légions ébauché le suffrage :
Il m'est trop précieux pour le mettre au hasard ;
Et j'y pourrois, seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermissant votre heureuse fortune,
Je n'ai fait qu'empêcher qu'elle nous fût commune.

Si j'eusse eu moins pour elle ou de zèle, ou de foi;
Vous seriez moins puissant, mais vous seriez à moi;
Vous n'auriez que le nom de général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'amant qui m'a charmée;
Et je posséderois dans ma cour, en repos,
Au lieu d'un empereur, le plus grand des héros.

TITE.

Hé bien! madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'éteindra;
Et soit de Rome esclave, et maître qui voudra.

BERENICE.

Il n'est plus tems, ce nom si sujet à l'envie
Ne se quitte jamais, seigneur, qu'avec la vie;
Et des nouveaux Césars la tremblante fierté
N'ose faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois est toujours punissable.
Ce fut par là qu'Othon se traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas;
Et vous n'auriez par-tout qu'assassins sur vos pas.

TITE.

Que faire donc, madame?

BERENICE.

Assurer votre vie;
Et s'il y faut enfin la main de Domitie....

Mais, adieu; sur ce point si vous pouvez douter,
Ce n'est pas moi, seigneur, qu'il en faut consulter.

TITE, *à Bérénice qui sort.*

Non, madame, et dût-il m'en coûter trône et vie,
Vous ne me verrez point épouser Domitie.
Ciel! si vous ne voulez qu'elle règne en ces lieux,
Que vous m'êtes cruel de la rendre à mes yeux!

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE I.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

Avez-vous su, Philon, quel bruit et quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture ?

PHILON.

Oui, madame, j'ai vu presque tous vos amis,
Et su d'eux quel espoir vous peut être permis.
Il est peu de Romains qui penchent la balance
Vers l'extrême hauteur ou l'extrême indulgence :
La plupart d'eux embrasse un avis modéré,
Par qui votre retour n'est pas déshonoré ;
Mais à l'hymen de Tite il vous ferme la porte :
La fière Domitie est par-tout la plus forte :
La vertu de son père et son illustre sang
A son ambition assurent ce haut rang.
Il est peu sur ce point de voix qui se divisent,
Madame, et quant à vous, voici ce qu'ils en disent:
« Elle a bien servi Rome, il le faut avouer ;
» L'empereur et l'empire ont lieu de s'en louer ;
» On lui doit des honneurs, des titres sans exemples ;
» Mais enfin elle est reine, elle abhorre nos temples,
» Et sert un Dieu jaloux qui ne peut endurer
» Qu'aucun autre que lui se fasse révérer ;

» Elle traite à nos yeux les nôtres de fantômes.
» On peut lui prodiguer des villes, des royaumes :
» Il est des rois pour elle, et déjà Polémon
» De ce Dieu qu'elle adore invoque le seul nom ;
» Des nôtres pour lui plaire il dédaigne le culte :
» Qu'elle règne avec lui sans nous faire d'insulte :
» Si ce trône et le sien ne lui suffisent pas,
» Rome est prête d'y joindre encor d'autres états,
» Et de faire éclater avec magnificence
» Un juste et plein effet de sa munificence. »

BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enlève point le seul où je prétends.
Elle n'a point de part en ce que je mérite ;
Elle ne me doit rien, je n'ai servi que Tite :
Si j'ai vu sans douleur mon pays désolé,
C'est à Tite, à lui seul que j'ai tout immolé.
Sans lui, sans l'espérance à mon amour offerte,
J'aurai servi Solyme, ou péri dans sa perte ;
Et quand Rome s'efforce à m'arracher son cœur,
Elle sert le courroux d'un Dieu juste et vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre chose ?

PHILON.

On parle des périls où votre amour l'expose.
« De cet hymen, dit-on, les nœuds si désirés
» Serviront de prétexte à mille conjurés ;
» Ils pourront soulever jusqu'à son propre frère.
» Il se voulut jadis cantonner contre un père ;

» N'eût été Mucian qui le tint dans Lyon,
» Il se faisoit le chef de la rebellion,
» Avouoit Civilis, appuyoit ses Bataves,
» Des Gaulois belliqueux soulevoit les plus braves;
» Et les deux bords du Rhin l'auroient pour empereur,
» Pour peu qu'eût Céréal écouté sa fureur. »
Il aime Domitie, et règne dans son ame;
Si Tite ne l'épouse, il en fera sa femme:
Vous savez de tous deux quelle est l'ambition,
Jugez ce qui peut suivre une telle union.

BERENICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah madame! je tremble
A vous dire encor....

BERENICE.

Quoi?

PHILON.

Que le sénat s'assemble.

BERENICE.

Quelle est l'occasion qui le fait assembler?

PHILON.

L'occasion n'a rien qui vous doive troubler,
Et ce n'est qu'à dessein de pourvoir aux dommages
Que du Vésuve ardent ont causé les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens
Qui pourront bien après vous mettre sur les rangs.

BERENICE.

Quoi que sur mes destins ils usurpent d'empire,

Je ne vois pas leur maître en état d'y souscrire.
Philon, laissons-les faire, ils n'ont qu'à me bannir
Pour trouver hautement l'art de me retenir :
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un suffrage,
Et l'ardeur de me nuire achèvera l'ouvrage.
Ce n'est pas qu'en effet la gloire où je prétends
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontens.
Je ne puis jeter l'œil sur ce que je suis née,
Sans voir que de périls suivront cet hymenée ;
Mais pour y parvenir s'il faut trop hasarder,
Je veux donner le bien que je n'ose garder ;
Je veux du moins, je veux ôter à ma rivale
Ce miracle vivant, cette ame sans égale ;
Qu'en dépit des Romains, leur digne souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main ;
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur impératrice.
Je vois Domitian. Contre tous leurs arrêts
Il n'est pas mal-aisé d'unir nos intérêts.

SCENE II.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON, ALBIN.

BERENICE.

Auriez-vous au sénat, seigneur, assez de brigue
Pour combattre et confondre une insolente ligue?
S'il ne s'assemble pas exprés pour m'exiler,
J'ai quelques envieux qui pourront en parler.
L'exil m'importe peu, j'y suis accoutumée;
Mais vous perdez l'objet dont votre ame est charmée:
L'audacieux décret de mon bannissement
Met votre Domitie au bras d'un autre amant;
Et vous pouvez juger que s'il faut qu'on m'exile,
Sa conquête pour vous n'en est pas plus facile.
Voyez si votre amour se veut laisser ravir
Cet unique secours qui pourroit le servir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, madame, et mon ingrate
En a déjà conçu quelque espoir qui la flatte;
Mais je puis dire aussi que le rang que je tiens
M'a fait assez d'amis pour opposer aux siens,
Et que si dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui seul nous peut déplaire.
Non que tout cet espoir ne coure grand hasard,
Si votre amant volage y prend la moindre part;
On l'aime, et si son ordre à nos amis s'oppose,

Leur plus fidelle ardeur osera peu de chose.

BERENICE.

Ah prince ! je mourrai de honte et de douleur,
Pour peu qu'il contribue à faire mon malheur :
Mais je n'ai qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de tems, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril si grand.
Peut-être ainsi que vous ce dessein le surprend ;
Mais je crains qu'après tout son ame irrésolue
Ne relâche un peu trop sa puissance absolue,
Et ne laisse au sénat décider de ses vœux,
Pour se faire une excuse envers l'une des deux.

BERENICE.

Quelques efforts qu'on fasse, et quelque art qu'on déploie
Je vous réponds de tout, pourvu que je le voie ;
Et je ne crois pas même au pouvoir de vos dieux
De lui faire épouser Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit suffire :
Quant au sénat, qu'il m'ôte ou me donne l'empire ;
Je ne vous dirai point à quoi je me résous.
Voici votre inconstante. Adieu, pensez à vous.

SCENE III.

DOMITIE, DOMITIAN, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

PRINCE, si vous m'aimez, l'occasion est belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime! est-il un amant plus fidelle?
Mais, madame, sachons ce que vous souhaitez.

DOMITIE.

Vous me servirez mal, puisque vous en doutez.
L'amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut lui-même;
Mais puisque j'ai besoin d'expliquer mon courroux,
J'en veux à Bérénice, à l'empereur, à vous;
A lui, qui n'ose plus m'aimer en sa présence;
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont servir un amour
Qui me rend à vos yeux la fable de la cour.
Si vous m'aimez, seigneur, il faut sauver ma gloire,
M'assurer par vos soins une pleine victoire;
Il faut....

DOMITIAN.

Si vous croyez votre bonheur douteux,
Votre retour vers moi seroit-il si honteux?
Suis-je indigne de vous? suis-je si peu de chose,
Que toute votre gloire à mon amour s'oppose?

Digitized by Google

Ne voit-on plus en moi ce que vous estimez ?
Et suis-je moindre enfin qu'alors que vous m'aimiez?

DOMITIE.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le trône m'attend, si Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, et prêtez-moi la main
Du moins à soutenir l'honneur du nom romain.
De quel œil verrez-vous qu'une main étrangère....

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'empereur mon frère
En prît d'autres pour vous, ranimât mon espoir,
Et pour se rendre heureux, usât de son pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas; s'il me donne le change,
Je ne suis point à vous, je suis à qui me venge,
Et trouverai peut-être à Rome assez d'appui
Pour me venger de vous aussi-bien que de lui.

DOMITIAN.

Et c'est du nom romain la gloire qui vous touche,
Madame? et vous l'avez au cœur comme en la bouche ?
Ah! que le nom de Rome est un nom précieux,
Alors qu'en le servant on se sert encor mieux!
Qu'avec nos intérêts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompense on se promet l'empire!
Parlons à cœur ouvert, madame, et dites-moi
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel emploi.

DOMITIE.

Voulez-vous pour servir être sûr du salaire,
Seigneur? et n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connois point d'autre, et ne connois pas bien
Qu'un amant puisse plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétentions rendent les ames basses!

DOMITIAN.

Les dieux à qui les sert font espérer des graces.

DOMITIE.

Les exemples des dieux s'appliquent mal sur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, madame, autre exemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, et n'avez-vous pour Tite
Qu'une stérile ardeur qui s'attache au mérite?
De vos destins aux siens pressez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de passion?

DOMITIE.

Peut-être en ce dessein ne suis-je intéressée
Que par l'intérêt seul de ma gloire blessée:
Croyez-moi généreuse, et soyez généreux:
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je sais ce que je dois à l'amant qui m'oblige;
Mais j'aime qu'on l'attende, et non pas qu'on l'exige;
Et qui peut immoler son intérêt au mien,
Peut se promettre tout de qui ne promet rien.
Peut-être qu'en l'état où je suis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte.
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'ose-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur suprême

Ne vous déguisent point, seigneur, que je vous aime;
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ai de haïr
Un empereur sans foi qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enlève de hauteur le nom d'impératrice ?
Lui pourrez-vous aider à me perdre d'honneur ?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur ?

DOMITIE.

J'ai quelque orgueil encor, seigneur, je le confesse.
De tout ce qu'il attend rendez-moi la maîtresse,
Et laissez à mon choix l'effet de votre espoir ;
Que ce soit une grace, et non pas un devoir ;
Et que....

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injustice !
De tant de vains détours je vois trop l'artifice,
Et ne saurois douter du choix que vous ferez,
Quand vous aurez par moi ce que vous espérez.
Epousez, j'y consens, le rang de souveraine ;
Faites l'impératrice, en donnant une reine ;
Disposez de sa main, et pour première loi,
Madame, ordonnez-lui d'abaisser l'œil sur moi.

DOMITIE.

Cet objet de ma haine a pour vous quelque charme?

DOMITIAN.

Son nom seul prononcé vous a mise en alarme ?
Me puis-je mieux venger, si vous me trahissez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïssez ?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer pour vous faire un supplice.

DOMITIE.

Ce sera donc le vôtre encor plus que le mien.
Après cela, seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour votre ame une assez rude gêne,
J'y puis joindre au besoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moi, dût à jamais croître ce grand courroux,
J'épouserai, madame, ou Berénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérérice, ou moi! La chose est donc égale;
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma rivale?

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas!...

DOMITIE.

C'en est assez:
Nous verrons cet amour dont vous nous menacez.
Cependant si la reine, aussi fière que belle,
Sait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me rapportez point l'objet de son dédain,
Qu'elle n'ait repassé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Admire ainsi que moi de quelle jalousie
Au seul nom de la reine elle a paru saisie,
Comme s'il importoit à ses heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle est l'humeur de la plupart des femmes;
L'amour sous leur empire eût-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent souffrir qu'il leur échappe rien.
Un captif mal gardé leur semble une infamie;
Qui l'ose recevoir devient leur ennemie;
Et sans leur faire un vol on ne peut disposer
D'un cœur qu'un autre choix les force à refuser:
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il soupire,
Et qu'un don de leur part marque un reste d'empire.
Domitie a pour vous ces communs sentimens,
Que les fières beautés ont pour tous les amans,
Et craint, si votre main se donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'impératrice,
Quand d'un côté l'hymen, et de l'autre l'amour,
Feront à cet hymen un empire à sa cour.
Voilà sa jalousie; et ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le sénat, n'en soyez point en doute;

Il aime l'empereur, et l'honore à tel point,
Qu'il servira sa flâme, ou n'en parlera point.
Pour le stupide Claude il eut bien la bassesse
D'autoriser l'hymen de l'oncle avec la nièce;
Il ne fera pas moins pour un prince adoré,
Et je l'y tiens déjà, seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du sénat, et je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un trône a rendue infidelle.
N'est-il point de moyen, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord sa gloire et son amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, et du secret office
Qu'il peut dans le sénat rendre à sa Bérénice.
L'air dont il agira pour un espoir si doux
Tournera l'assemblée, ou pour, ou contre vous;
Et si sa politique à vos amis s'oppose,
Vous l'avez dit vous-même, ils pourront peu de chosse.
Sondez ses sentimens, et réglez vous sur eux:
Votre bonheur est sûr, s'il consent d'être heureux.
Que si son choix balance, ou flate mal le vôtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre.
Vous l'avez déjà vu sensible à de tels coups;
Et c'est un grand ressort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empressement pour cette belle reine,
Il vous fera justice, et reprendra sa chaîne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit.
Le voici.

DOMITIAN.

Je suivrai ce que ton zèle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

Avez-vous regagné le cœur de votre ingrate,
Mon frère ?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate.
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au sien.
Il veut que je la serve, et ne prétende rien,
Que j'appuye en l'aimant toute son injustice,
Que je fasse de Rome exiler Bérénice.
Mais, seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaît d'accorder ?

TITE.

J'aurai peine à bannir la reine de ma vue.
Par quels ordres, grands dieux, est-elle revenue ?
Je souffrois, mais enfin je vivois sans la voir ;
J'allois....

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un absolu pouvoir,
Seigneur ?

TITE.

Oui, mais j'en suis comptable à tout le monde ;
Comme dépositaire, il faut que j'en réponde.
Un monarque a souvent des lois à s'imposer ;
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oser.

DOMITIAN.

Que refuserez-vous aux désirs de votre ame;
Si le sénat approuve une si belle flâme?

TITE.

Qu'il parle du Vésuve, et ne se mêle pas
De jeter dans mon ame un nouvel embarras.
Est-ce à lui d'abuser de mon inquiétude,
Jusqu'à mettre une borne à son incertitude?
Et s'il ose en mon choix prendre quelque intérêt,
Me croit-il en état d'en croire son arrêt?
S'il exile la reine, y pourrai-je souscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en sa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah! que je vous plaindrois d'avoir si peu d'amour!

TITE.

J'en ai trop, et le mets peut-être trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à sa première chaîne.

TITE.

Ah! s'il ne s'agissoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me persuader;
Et pour me rendre heureux, me rendre à Bérénice,
Ne seroit pas vous faire un fort grand sacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

De quoi, seigneur?

TITE.

De tout.

Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre:
Et peut-être l'aigreur de ces inimitiés
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez.
Voilà ce qui peut suivre un si doux hymenée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée:
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas; elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière:
Tout plairoit à ce prix à son humeur altière;
Tout seroit digne d'elle, et le nom d'empereur
A mon assassin même attacheroit son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère ?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sures mains;
Mais plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains.
De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines;
L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
La nature en fureur s'abandonne à tout faire;
Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère.
Je ne réveille point des soupçons assoupis,
Et veux bien oublier le tems de Civilis.
Vous étiez encor jeune, et sans vous bien connoître,
Vous pensiez n'être né que pour vivre sans maître;

Mais les occasions renaissent aisément.
Une femme est flatteuse, un empire est charmant;
Et comme avec plaisir on s'en laisse surprendre,
On néglige bientôt les soins de s'en défendre.
Croyez-moi, séparez vos intérêts des siens.

DOMITIAN.

Hé bien! j'en briserai les dangereux liens.
Pour votre sureté, j'accepte ce supplice:
Mais pour m'en consoler donnez-moi Bérénice;
Dût le sénat, dût Rome en frémir de courroux,
Vous n'osez l'épouser, j'oserai plus que vous;
Je l'aime et l'aimerai, si votre ame y renonce.
Quoi! n'osez-vous, seigneur, me faire de réponse?

TITE.

Se donne-t-elle à vous? et ne tient-il qu'à moi?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui lui manque de foi.

TITE.

Elle n'en a que trop, et toutefois je doute
Que son amour trahi prenne la même route.

DOMITIAN.

Mais si pour se venger elle répond au mien?

TITE.

Epousez-la, mon frère, et ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et si je regagnois l'esprit de Domitie?
Si pour moi sa fierté se montroit adoucie?
Si mes vœux, si mes soins en étoient mieux reçus,
Seigneur?

TITE, *en rentrant.*

Epousez-là sans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, et malgré lui, rendons-lui Bérénice.
Albin, de nos projets son amour est complice;
Et puisqu'il aime assez pour en être jaloux,
Malgré l'ambition Domitie est à nous.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

As-tu vu Berénice? aime-t-elle mon frère?
Et se plaît-elle à voir qu'il tâche de lui plaire?
Me la demande-t-il de son consentement?

FLAVIAN.

Ne la soupçonnez point d'un si bas sentiment;
Elle n'en peut souffrir, non pas même la feinte.

TITE.

As-tu vu dans son cœur encor la même atteinte?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'est tout ce que j'en sai.

TITE.

Faut-il de son pouvoir faire un nouvel essai?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, seigneur? évitez sa présence;
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en défense.
Quel fruit espérez-vous de tout son entretien?

TITE.

L'en aimer davantage, et ne résoudre rien.

FLAVIAN.

L'irrésolution doit-elle être éternelle?
Vous ne me dites plus que Domitie est belle,

Seigneur, vous qui disiez que ses seules beautés
Vous peuvent consoler de ce que vous quittez,
Qu'elle seule en ses yeux porte de quoi contraindre,
Vos feux à s'assoupir, s'il ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ai dit, il est vrai, mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un monarque défère,
Il s'en fait un plaisir, et non pas une affaire;
Et regarde l'amour comme un lâche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir sur la raison d'état.
Son grand cœur au dessus des plus dignes amorces,
A ses devoirs pressans laisse toutes leurs forces;
Et son plus doux espoir n'ose lui demander
Ce que sa dignité ne lui peut accorder.

TITE.

Je sais qu'un empereur doit parler ce langage;
Et quand il l'a fallu, j'en ai dit davantage.
Mais de ces duretés que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un soupir secret;
Et quand à la raison j'accorde un tel empire,
Je le dis seulement, parce qu'il le faut dire;
Et qu'étant au dessus de tous les potentats,
Il me seroit honteux de ne le dire pas.
De quoi s'enorgueillit un souverain de Rome,
Si par respect pour elle il doit cesser d'être homme,
Eteindre un feu qui plaît, ou ne le ressentir
Que pour s'en faire honte, et pour le démentir?

Cette toute-puissance est bien imaginaire,
Qui s'asservit soi-même à la peur de déplaire,
Qui laisse au goût public régler tous ses projets,
Et prend le plus haut rang pour craindre ses sujets.
Je ne me donne point d'empire sur leurs ames;
Je laisse en liberté leurs soupirs et leurs flâmes;
Et quand d'un bel objet j'en vois quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer et d'être aimé.
Quand je l'obtiens du ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intérêt....

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous.
Vous faites le bonheur et le salut de tous,
Seigneur, et l'univers de qui vous êtes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raisons à combattre ma flâme:
Les yeux de Bérénice inspirent des avis,
Qui persuadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous exposez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ai plus, Flavian, que quatre jours de vie:
Pourquoi prends-tu plaisir à les tyranniser?

FLAVIAN.

Mais vous savez qu'il faut la perdre ou l'épouser.

TITE.

En vain donc à ses vœux tout mon amour s'oppose.
Périr ou faire un crime, est pour moi même chose.

Laissons-lui toutefois soulever des mutins ;
Hasardons sur la foi de nos heureux destins ;
Ils m'ont promis la reine, et doivent à ses charmes
Tout ce qu'ils ont soumis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ai vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur....

TITE.

Oui, Flavian, c'est à faire mourir.
La vie est peu de chose, et tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure, et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flattez mieux les désirs de votre ambitieuse,
Et ne la changez pas de fière en furieuse.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

DOMITIE, TITE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Je viens savoir de vous, seigneur, ce que je suis.
J'ai votre foi pour gage, et mes aïeux pour marques
Du grand droit de prétendre aux plus grand des monarques;
Mais Bérénice est belle, et des yeux si puissans
Renversent aisément des droits si languissans.
Ce grand jour qui devoit unir mon sort au vôtre,
Servira-t-il, seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ai quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, jusque-là laissez-moi respirer.
C'est peu de quatre jours pour un tel sacrifice;
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous réponds pas que Rome, et tous vos droits,
Puissent en quatre jours m'en imposer les lois.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, seigneur, pour vous résoudre
A lancer sur ma tête un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejaillît sur vous.

TITE.

Suspendez quelque tems encor ce grand courroux.
Puis-je étouffer si tôt une si belle flâme?

DOMITIE.

Quoi! vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez-mal ce que vous me devez!
J'ai brisé de beaux fers, seigneur, vous le savez;
Et mon ame sensible à l'amour comme une autre,
En étouffe un peut-être aussi fort que le vôtre.

TITE.

Peut-être auriez-vous peine à le bien étouffer,
Si votre ambition n'en savoit triompher.
Moi, qui n'ai que les dieux au dessus de ma tête,
Qui ne voit plus de rang digne de ma conquête,
Du trône où je me sieds, puis-je aspirer à rien,
Qu'à posséder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'est-là de mes pareils la noble inquiétude:
L'ambition remplie y jette leur étude;
Et si tôt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainsi le vôtre à cette reine,
Qui cherche une grandeur encor plus souveraine.

TITE.

Non, madame, je veux que vous sortiez d'erreur,
Bérénice aime Tite, et non pas l'empereur;
Elle en veut à mon cœur, et non pas à l'empire.

DOMITIE.

D'autres avoient déjà pris soin de me le dire,
Seigneur, et votre reine a le goût délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur et non pas à l'éclat.
Cet amour épuré que Tite seul lui donne,

Renonceroit au rang pour être à la personne :
Mais on a beau, seigneur, raffiner sur ce point,
La personne et le rang ne se séparent point.
Sous les tendres brillans de cette noble amorce,
L'ambition cachée attaque, presse, force ;
Par là de ses projets elle vient mieux à bout ;
Elle ne prétend rien, et s'empare de tout.
L'art est grand, mais enfin je ne sais s'il mérite
La bouche d'une reine, et l'oreille de Tite.
Pour moi, j'aime autrement, et tout me charme en vous.
Tout m'en est précieux, seigneur, tout m'en est doux;
Et ne sais point si j'aime ou l'Empereur, ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite;
Mais je sais qu'en l'état où je suis aujourd'hui,
J'applaudis à mon cœur de n'aspirer qu'à lui.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aspire,
En se tournant vers moi, qu'aux honneurs de l'empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la suit-il sans espoir de retour?

DOMITIE.

Si c'est à mon égard ce qui vous inquiète,
Le cœur se rend bientôt quand l'ame est satisfaite:
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;
Et donner tout ce cœur souvent ce n'est que faire
D'un trésor invisible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il suffit du dehors ;
Il veut bien du dedans ignorer les ressorts :

Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la vue,
Tout le reste est pour eux une terre inconnue;
Et sans importuner le cœur d'un souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la vôtre, et disposez du reste.
Le cœur a quelque chose en soi de tout céleste;
Il n'appartient qu'aux dieux; et comme c'est leur choix;
Je ne veux point, seigneur, attenter sur leurs droits.

TITE.

Et moi, qui suis des dieux la plus visible image,
Je veux ce cœur comme eux, et j'en veux tout l'hommage;
Mais vous n'en avez plus, madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner.
D'autres pourront un jour vous rendre ce service.
Cependant pour régler le sort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au sénat;
Ils peuvent m'y nommer lâche, parjure, ingrat,
J'attendrai son arrêt, et le suivrai peut-être.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flatte trop son maître.
Ce grand corps tous les ans change d'ame et de cœurs,
C'est le même sénat, et d'autres sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolâtrie,
Il le traita depuis de traître à sa patrie,
Et réduisit ce prince, indigne de son rang,
A la nécessité de se percer le flanc.
Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine,
Après l'indignité d'épouser une reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.

J'attends le coup fatal que je ne puis parer.
Adieu, si vous l'osez, contentez votre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'impétueux esprit! Conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ses fureurs porter Domitian,
Et de quelle importance est pour moi l'hymenée
Où par tous mes désirs je la sens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ai déjà dit, seigneur, pensez-y bien,
Et sur-tout de la reine évitez l'entretien.
Redoutez.... Mais elle entre, et sa moindre tendresse
De toutes nos raisons va montrer la foiblesse.

SCENE IV.

BERENICE, TITE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Hé bien! madame, hé bien! faut-il tout hasarder?
Et venez-vous ici pour me le commander?

BERENICE.

De ce qui m'est permis je sais mieux la mesure,
Seigneur, et j'ai pour vous une flâme trop pure,

Pour vouloir en faveur d'un zèle ambitieux,
Mettre au moindre péril des jours si précieux.
Quelque pouvoir sur moi que notre amour obtienne,
J'ai soin de votre gloire, ayez-en de la mienne;
Je ne demande plus que pour de si beaux feux
Votre absolu pouvoir hasarde un, « Je le veux. »
Cet amour le voudroit, mais comme je suis reine,
Je sais des souverains la raison souveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a voulu ignorer,
Si mon indigne exil s'est permis d'espérer,
Si j'ai rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venue, et marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir vu, que pour me voir bannie?
Laissez-moi la douceur de languir en ces lieux,
D'y soupirer pour vous, d'y mourir à vos yeux:
C'en sera bientôt fait, ma douleur est trop vive,
Pour y tenir long-tems votre attente captive;
Et si je tarde trop à mourir de douleur,
J'irai loin de vos yeux terminer mon malheur;
Mais laissez m'en choisir la funeste journée,
Et du moins jusque-là, seigneur, point d'hymenée.
Pour votre ambitieuse avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puissiez différer d'un seul jour?
Pouvez-vous refuser à ma douleur profonde....

TITE.

Hélas! que voulez-vous que la mienne réponde?

Et que puis-je résoudre alors que vous parlez,
Moi, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir à ma vue;
Mais, ô dieux! songez-vous que chaque mot me tue,
Et porte dans mon cœur de si sensibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un pour mourir avant vous.
De ceux qui m'ont percé souffrez que je soupire.
Pourquoi partir, madame, et pourquoi me le dire?
Ah! si vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'assassinez point de vos cruels adieux.
Je vous suivrois, madame, et flatté de l'idée
D'oser mourir à Rome, et revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'empire, et tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne le préserver le ciel....

TITE.

De quoi, madame?

BERENICE.

De voir tant de foiblesse en une si grande ame.
Si j'avois droit par là de vous moins estimer,
Je cesserois peut-être aussi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je fasse.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce soit vous, seigneur, qui le veuillez pour moi,
Et non votre sénat qui m'en fasse la loi:
Faites-lui souvenir, quoi qu'il craigne ou projette,

Que je suis son amie, et non pas sa sujette,
Que d'un tel attentat notre rang est jaloux,
Et que tout mon amour ne m'asservit qu'à vous.

TITE.

Mais peut-être, madame....

BERENICE.

Il n'est point de peut-être;
Seigneur, s'il en décide, il se fait voir mon maître;
Et dût-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ai point choisi pour juge de mes vœux.

TITE.

Allez dire au sénat, Flavian, qu'il se lève;
Quoi qu'il ait commencé, je défends qu'il achève.
Soit qu'il parle à présent, du Vésuve ou de moi,
Qu'il cesse, et que chacun se retire chez soi.
Ainsi le veut la reine, et comme amant fidelle
Je veux qu'il obéisse aux lois que je prends d'elle,
Qu'il laisse à notre amour régler notre intérêt.

SCENE DERNIERE.

DOMITIAN, TITE, BERENICE, ALBIN, FLAVIAN, PHILON

DOMITIAN.

Il n'est plus tems, seigneur, j'en apporte l'arrêt.

TITE.

Qu'ose-t-il m'ordonner?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure

De remplir tout l'espoir d'une flâme si pure.
Des services rendus à vous, à tout l'état,
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le sénat :
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la reine ;.
Et le peuple à grands cris montre sa passion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame....

BERENICE.

Permettez, seigneur, que je prévienne
Ce que peut votre flâme accorder à la mienne.
Graces au juste ciel, ma gloire en sureté
N'a plus à redouter aucune indignité.
J'éprouve du sénat l'amour et la justice,
Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
Je n'abuserai point d'un surprenant respect,
Qui semble un peu bien prompt pour n'être point suspect.
Souvent on se dédit de tant de complaisance;
Non que vous ne puissiez en fixer l'inconstance.
Si nous avons trop vu ses flux et ses reflux,
Pour Galba, pour Othon, et pour Vitellius,
Rome dont aujourd'hui vous êtes les délices,
N'aura jamais pour vous ces insolens caprices;
Mais aussi cet amour qu'a pour vous l'univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître;
Il n'en faut qu'un pour perdre un prince aimé de tous,

Il n'y faut qu'un brutal qui me haïsse en vous.
Aux zèles indiscrets tout paroît légitime,
Et la fausse vertu se fait honneur du crime.
Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix,
Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois;
Rendons-lui, vous et moi, cette reconnoissance,
D'en avoir pour vous plaire affoibli la puissance,
De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits.
On nous aime, faisons qu'on nous aime à jamais.
D'autres sur votre exemple épouseroient des reines,
Qui n'auroient pas, seigneur, des ames si romaines,
Et lui feroient peut-être, avec trop de raison,
Haïr votre mémoire, et détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre tous ces périls nous met en assurance.

TITE.

Le ciel de ces périls saura trop nous garder.

BERENICE.

Je les vois de trop près, pour vous y hasarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur suprême....

BERENICE.

Jamais un tendre amour n'expose ce qu'il aime.

TITE.

Mais, madame, tout cède, et nos vœux exaucés....

BERENICE.

Votre cœur est à moi, j'y règne, c'est assez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuser d'être heureuse,
C'est plus craindre qu'aimer.

BERENICE.

La crainte est amoureuse.
Ne me renvoyez pas, mais laissez-moi partir.
Ma gloire ne peut croître, et peut se démentir.
Elle passe aujourd'hui celle du plus grand homme,
Puisqu'enfin je triomphe, et dans Rome, et de Rome.
J'y vois à mes genoux le peuple et le sénat;
Plus j'y craignois de honte, et plus j'y prends d'éclat;
J'y tremblois sous sa haine, et la laisse impuissante;
J'y rentrois exilée, et j'en sors triomphante.

TITE.

L'amour peut-il se faire une si dure loi?

BERENICE.

La raison me la fait, malgré vous, malgré moi.
Si je vous en croyois, si je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epousez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichissiez d'un si noble refus.
C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre;
Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre.
Adieu, seigneur, je pars.

TITE.

Ah madame! arrêtez.

DOMITIAN.

Est-ce là donc pour moi l'effet de vos bontés,
Madame, est-ce le prix de vous avoir servie?
J'assure votre gloire, et vous m'ôtez la vie!

TITE.

Ne vous alarmez point, quoi que la reine ait dit,

Domitie est à vous, si j'ai quelque crédit.
Madame, en ce refus un tel amour éclate;
Que j'aurois pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moi,
Si je portois ailleurs la main que je vous doi.
Tout est à vous, l'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un si noble refus n'enrichira personne.
J'en jure par l'espoir qui nous fut le plus doux;
Tout est à vous, madame, et ne sera qu'à vous;
Et ce que mon amour doit à l'excès du vôtre,
Ne deviendra jamais le partage d'une autre.

BERENICE.

Le mien vous auroit fait déjà ces beaux sermens,
S'il n'eût craint d'inspirer de pareils sentimens;
Vous vous devez des fils, et des Césars à Rome,
Qui fassent à jamais revivre un si grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins.
Et vous mettez ma gloire au-dessus de ces soins.
Du levant au couchant, du More jusqu'au Scythe,
Les peuples vanteront et Bérénice et Tite;
Et l'histoire à l'envi forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illustre souvenir.
Prince, après mon trépas soyez sûr de l'empire;
Prenez-y part en frère, attendant que j'expire.
Allons voir Domitie, et la fléchir pour vous.
Le premier rang dans Rome est pour elle assez doux;
Et je vais lui jurer qu'à moins que je périsse,

Elle seule y tiendra celui d'impératrice.
Est-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah! c'en est trop, seigneur.

TITE, *à Bérénice.*

Daignez contribuer à faire son bonheur,
Madame, et nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec sa flâme.

BERENICE.

Allons, seigneur, ma gloire en croîtra de moitié,
Si je puis remporter chez moi son amitié.

TITE.

Ainsi pour mon hymen la fête préparée
Vous rendra cette foi qu'on vous avoit jurée,
Prince, et ce jour pour nous si noir, si rigoureux,
N'aura d'éclat ici que pour vous rendre heureux.

Fin du cinquième et dernier acte.

PULCHÉRIE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1672.

PRÉFACE

DU COMMENTATEUR.

PULCHÉRIE était une fille de l'empereur *Arcadius* et de l'impératrice *Eudoxie*. Elle avait toute l'ambition de sa mère. *Corneille* dit dans son avis au lecteur, que ses talens étaient merveilleux, et que dès l'âge de quinze ans *elle empiéta l'empire de son frère*. Il est vrai que ce frère, *Théodose second*, était un homme très-faible, qui fut long-tems gouverné par cette sœur impérieuse, plus capable d'intrigues que d'affaires, plus occupée de soutenir son crédit que de défendre l'empire, et n'ayant pour ministres que des esclaves sans courage.

Aussi, ce fut de son tems que les peuples du Nord ravagèrent l'empire Romain. Cette princesse, après la mort de *Théodose le jeune*, épousa un vieux militaire, aussi peu fait pour gouverner que *Théodose*; elle en fit son premier domestique, sous le nom d'empereur. C'était un homme qui n'avait su se conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. Il avait été long-tems prisonnier de *Genseric*; et quand il fut sur le trône, il ne se mêla que des querelles des Eutichéens et des Nestoriens. On sent un mouvement d'indignation quand on lit dans la continuation de l'histoire romaine de *Laurent Echard*, le puérile et honteux

éloge de *Pulchérie* et de *Martian*. « *Pulchérie*, » dit l'auteur, dont les vertus avaient mérité la » confiance de tout l'empire, offrit la couronne à » *Martian*, pourvu qu'il voulût l'épouser, et qu'il » la laissât fidelle à son vœu de virginité. »

Quelle pitié! il fallait dire, pourvu qu'il la laissât demeurer fidelle à son vœu d'ambition et d'avarice : elle avait cinquante ans, et *Martian* soixante et dix.

Il est permis à un poëte d'ennoblir ses personnages, et de changer l'histoire, sur-tout l'histoire de ces tems de confusion et de faiblesse. *Corneille* intitula d'abord cette pièce, *tragédie ;* il la présenta aux comédiens, qui refusèrent de la jouer. Ils étaient plus frappés de leurs intérêts que de la réputation de *Corneille ;* il fut obligé de la donner à une mauvaise troupe qui jouait au Marais, et qui ne put se soutenir ; et malheureusement pour *Pulchérie*, on joua Mithridate à peu près dans le même tems ; car *Pulchérie* fut représentée les derniers jours de 1672, et *Mithridate* les premiers de 1673.

Fontenelle prétend que son oncle *Corneille* se peignit lui-même avec bien de la force dans le personnage de *Martian*. Voici comme *Martian* parle de lui-même dans la première scène du second acte :

J'aimois quand j'étois jeune, et ne déplaisois guère :
Quelquefois de soi-même on cherchoit à me plaire ;

Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé ;
Mais, hélas ! j'étois jeune, et ce tems est passé.
Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il le faut dire, une espèce de rage.
On le repousse, on fait cent projets superflus ;
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus ;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

Si ces vers d'un vieux berger, plutôt que d'un vieux capitaine, ont paru *forts* à *Fontenelle*, ils n'en sont pas moins faibles. Enfin *Pulchérie* épouse *Martian*. Un *Aspar* en est tout étonné : *Quoi !* dit-il, *tout vieil et tout cassé qu'il est ? Pulchérie* répond, *Tout vieil et tout cassé, je l'épouse ; il me plaît ; j'ai mes raisons.*

Cette Pulchérie qui dit à Léon, *j'ai de la fierté*, s'exprime trop souvent en soubrette de comédie.

Je vois entrer Irène ; Aspar la trouve belle.
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle.
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.
. . . . . .
Vous aimez, vous plaisez ; c'est tout auprès des femmes.
C'est par là qu'on surprend, qu'on enlève leurs ames.
. . . . . .
Aspar vous aura vue, et son ame est chagrine ;
Il m'a vue, et j'ai vu quel chagrin le domine.
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine :
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine.

Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, et fait profit de tout.

C'est ainsi que la pièce est écrite. La matière y est digne de la forme. C'est un mariage ridicule traversé ridiculement et conclu de même.

L'intrigue de la pièce, le style et le mauvais succès, déterminèrent *Corneille* à ne donner à cet ouvrage que le titre de *comédie héroïque ;* mais comme il n'y a ni comique, ni héroïsme dans la pièce, il serait difficile de lui donner un nom qui lui convînt.

Il semble pourtant que si Corneille avait voulu choisir des sujets plus dignes du théâtre tragique; il les aurait peut-être traités convenablement; il aurait pu rappeler son génie qui fuyait de lui. On en peut juger par le début de Pulchérie.

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère.
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, et non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur ;
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs.

Ces premiers vers en effet sont imposans, ils sont bien faits; il n'y a pas une faute contre la langue; et ils prouvent que *Corneille* aurait pu écrire encore avec force et avec pureté, s'il avait voulu travailler

davantage ses ouvrages. Cependant les connaisseurs d'un goût exercé sentiront bien que ce début annonce une pièce froide. Si *Pulchérie* aime ainsi, son amour ne doit guère toucher. On s'apperçoit encor que c'est le poëte qui parle, et non la princesse. C'est un défaut dans lequel *Corneille* tombe toujours. Quelle princesse débutera jamais par dire que l'amour languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs? Quelle idée ces vers ne donnent-ils pas d'une volupté que *Pulchérie* ne doit pas connaître? De plus, cette *Pulchérie* ne fait ici que répéter ce que *Viriate* a dit dans la tragédie de *Sertorius*.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte;
Il hait des passions l'impétueux tumulte.

Il y a des beautés de pure déclamation; il y a des beautés de sentiment, qui sont les véritables. Cette pièce tombe dans le même inconvénient qu'*Othon*. Trois personnes se disputent la main de la nièce d'*Othon*; et ici on voit trois prétendans à *Pulchérie*; nulle grande intrigue, nul événement considérable, pas un seul personnage auquel on s'intéresse. Il y a quelques beaux vers dans *Othon*; et ce mérite manque à *Pulchérie*. On y parle d'amour de manière à dégoûter de cette passion, s'il était possible. Pourquoi *Corneille* s'obstinait-il à traiter l'amour? Sa comédie héroïque de *Tite* et *Bérénice* devait lui apprendre que ce n'était pas à lui de faire parler des amans, ou plutôt qu'il ne

devait plus travailler pour le théâtre : *solve senescentem.* Il veut de l'amour dans toutes ses pièces ; et depuis *Polyeucte* ce ne sont que des contrats de mariage, où l'on stipule pendant cinq actes les intérêts des parties, ou des raisonnemens alambiqués sur le devoir des *vrais amans.* A l'égard du style, tandis qu'il se perfectionnait tous les jours en France, *Corneille* le gâtait de jour en jour. C'est, dès la première scène, l'*habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir ;* c'est *un penchant flatteur qui fait des assurances ;* ce sont *des hauts faits qui portent à grands pas à l'empire.*

C'est un vieux Martian qui conte ses amours à sa fille Justine, et lui dit, allons, parle aussi des tiens ; *c'est mon tour d'écouter.* La bonne Justine lui dit comment elle est tombée amoureuse, et *comment son imprudente ardeur prête à s'évaporer respecte sa pudeur.*

On parle toujours d'amour à la Pulchérie âgée de cinquante ans. Elle aime un prince nommé Léon, et elle prie une fille de sa cour de faire l'amour à ce Léon, afin qu'elle, impératrice, puisse s'en détacher.

> Qu'il est fort cet amour ! Sauve-m'en si tu peux.
> Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux.
> M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service.

De tels vers sont d'une mauvaise comédie, et de tels sentimens ne sont pas d'une tragédie.

Mais que dirons-nous de ce vieux Martian amoureux de la vieille Pulchérie ? Cette impératrice entame avec lui une plaisante conversation au cinquième acte.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour.
Seigneur, seroit-il vrai ?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, madame ?

PULCHERIE.

Vos services, mes yeux....

A quoi le bon homme répond, *qu'il s'est tû ; après s'être rendu ; qu'en effet il languit, il soupire ; mais qu'enfin la langueur qu'on voit sur son visage est encore plus l'effet de l'amour que de l'âge.*

J'aime encore mieux je ne sais quelle farce dans laquelle un vieillard est saisi d'une toux violente devant sa maîtresse, et lui dit, *mademoiselle, c'est d'amour que je tousse.*

J'avoue sans balancer que les Pradons, les Bonnecorse, les Corras, les Danchet, n'ont rien fait de si plat et de si ridicule que toutes ces dernières pièces de Corneille ; mais je n'ai dû le dire qu'après l'avoir prouvé.

Corneille se plaint dans une de ses épîtres, des succès de son rival ; il finit par dire :

Et la seule tendresse est toujours à la mode.

Oui, la seule tendresse de *Racine*, la tendresse

vraie, touchante, exprimée dans un style égal à celui du quatrième livre de *Virgile*, et non pas la tendresse fausse et froide, mal exprimée.

Ce que peu de gens ont remarqué, c'est que *Racine*, en traitant toujours l'amour, a parfaitement observé ce précepte de *Despréaux:*

Qu'Achille aime autrement que Tircis et Philène,
Et que l'amour souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse, et non une vertu.

Le rôle de *Mithridate* est au fond par lui-même un peu ridicule. Un vieillard jaloux de ses deux enfans, est un vrai personnage de comédie; et la manière dont il arrache à *Monime* son secret, est petite et ignoble : on l'a déjà dit ailleurs, et rien n'est plus vrai. Mais que ce fond est enrichi et ennobli! que *Mithridate* sent bien ses fautes, et qu'il se reproche dignement sa faiblesse!

Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons.
J'ai su par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie,
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années!

Quand un homme se reproche ses fautes avec tant de force et de noblesse, avec un langage si sublime et si naturel, on les lui pardonne.

C'est ainsi que *Roxane* se dit à elle-même :

Tu pleures, malheureuse! ah! tu devois pleurer,
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée.

On ne voit point, dans ces excellens ouvrages, de *héros qui porte un beau feu dans son sein*, de *princesse aimant sa renommée, qui quand elle dit qu'elle aime, est sure d'être aimée.* On n'y fait point *un compliment plus en homme d'esprit qu'en véritable amant; l'absence aux vrais amans n'y est pas pire que la peste.* Un héros n'y dit point, comme dans *Alcibiade*, que *quand il a troublé la paix d'un jeune cœur, il a cent fois éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé. Phèdre*, dans son admirable rôle, le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et le modèle éternel, mais inimitable, de quiconque voudra jamais écrire en vers; *Phèdre* se fait plus de reproches que le mari le plus austère ne pourrait lui en faire. C'est ainsi, encore une fois, qu'il faut parler d'amour, ou n'en point parler du tout.

C'est sur-tout en lisant ce rôle de *Phèdre*, qu'on s'écrie avec *Despréaux* :

Eh! qui voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre, malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si juste travail noblement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné,

Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles !

Ces merveilles étaient plus touchantes que pompeuses. Que ceux-là se sont trompés, qui ont dit et répété que *Racine* avait gâté le théâtre par la tendresse, tandis que c'est lui seul qui a épuré ce théâtre, infecté toujours avant lui, et presque toujours après lui, d'amours postiches, froids et ridicules, qui déshonorent les sujets les plus graves de l'antiquité ! Il vaudrait autant se plaindre du quatrième livre de *Virgile*, que de la manière dont *Racine* a traité l'amour. Si on peut condamner en lui quelque chose, c'est de n'avoir pas toujours mis dans cette passion toutes les fureurs tragiques dont elle est susceptible, de ne lui avoir pas donné toute sa violence, de s'être quelquefois contenté de l'élégance, de n'avoir que touché le cœur, quand il pouvait le déchirer; d'avoir été faible dans presque tous ses derniers actes. Mais tel qu'il est, je le crois le plus parfait de tous nos poëtes. Son art est si difficile, que depuis lui nous n'avons pas vu une seule bonne tragédie. Il y en a eu seulement quelques-unes en très-petit nombre, dans lesquelles les connaisseurs trouvent des beautés; et avant lui nous n'en avons eu aucune qui fût bien faite du commencement jusqu'à la fin. L'auteur de ce commentaire est d'autant plus en droit d'annoncer cette vérité,

que lui-même s'étant exercé dans le genre tragique, n'en a connu que les difficultés, et n'est jamais parvenu à faire un seul ouvrage qu'il ne regardât comme très-médiocre.

Non-seulement *Racine* a presque toujours traité l'amour comme une passion funeste et tragique, dont ceux qui en sont atteints rougissent; mais *Quinault* même sentit, dans ses opéra, que c'est ainsi qu'il faut représenter l'amour.

Armide commence par vouloir perdre *Renaud*, l'ennemi de sa secte :

Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

Elle ne l'aime que malgré elle; sa fierté en gémit; elle veut cacher sa faiblesse à toute la terre; elle appelle la haine à son secours :

Venez, haine implacable!
Sortez du gouffre épouvantable,
Où vous faites régner une éternelle horreur.
Sauvez-moi de l'amour, rien n'est si redoutable;
Rendez-moi mon courroux, rendez-moi ma fureur,
Contre un ennemi trop aimable.

Il y a même de la morale dans cet opéra. La haine qu'*Armide* a invoquée, lui dit :

Je ne puis te punir d'une plus rude peine,
Que de t'abandonner pour jamais à l'amour.

Si tôt que *Renaud* s'est regardé dans le miroir

symbolique qu'on lui présente, il a honte de lui-même. Il s'écrie :

Ciel ! quelle honte de paroître
Dans l'indigne état où je suis !

Il abandonne sa maîtresse pour son devoir sans balancer. Ces lieux communs de *morale lubrique* que *Boileau* reproche à *Quinault*, ne sont que dans la bouche des génies séducteurs qui ont contribué à faire tomber *Renaud* dans le piége.

Si on examine les admirables opéra de Quinault, *Armide, Roland, Atis, Thésée, Amadis*, l'amour y est tragique et funeste : c'est une vérité que peu de critiques ont reconnue, parce que rien n'est si rare que d'examiner. Y a-t-il rien, par exemple, de plus noble et de plus beau que ces vers d'*Amadis* ?

J'ai choisi la gloire pour guide ;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide.
Heureux, si j'avois évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté !
Son cœur n'eut que trop de tendresse.
Je suis tombé dans son malheur ;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa foiblesse.

Enfin, *Médée* elle-même ne rend-elle pas hommage aux mœurs qu'elle brave dans ces vers si connus ?

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur étoit né pour aimer la vertu.

Voyez sur *Quinault,* et sur les règles de la tragédie, la Poétique de M. *Marmontel,* ouvrage rempli de goût, de raison et de science.

On aurait pu placer ces réflexions au-devant de toute autre pièce que *Pulchérie;* mais elles se sont présentées ici, et elles ont distrait un moment l'auteur des remarques du triste soin de faire réimprimer des pièces que *Corneille* aurait dû oublier, qui n'ôtent rien aux grandes beautés de ses ouvrages, mais qu'enfin il est difficile de pouvoir lire.

PRÉFACE DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, et sœur du jeune Théodose, a été une princesse très-illustre, et dont les talens étoient merveilleux. Tous les historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le gouvernement sur son frère, dont elle avoit reconnu la foiblesse, et s'y conserva tant qu'il vécut, à la réserve d'environ une année de disgrace qu'elle passa loin de la cour, et qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce prince, ne pouvant retenir l'autorité souveraine en sa personne, ni se résoudre à la quitter, elle proposa son mariage à Martian, à la charge qu'il lui permettroit de garder sa virginité, qu'elle avoit vouée et consacrée à Dieu. Comme il étoit déjà assez avancé dans la vieillesse, il accepta la condition aisément, et elle le nomma pour empereur au sénat, qui ne voulut, ou n'osa l'en dédire. Elle passoit alors cinquante ans, et mourut deux ans après. Martian en régna sept, et eut pour successeur Léon, que ses excellentes qualités firent surnommer le grand. Le patrice Aspar le servit à monter au trône, et lui demanda pour récompense l'association à cet empire qu'il lui avoit fait obtenir : le refus de

Léon le fit conspirer contre ce maître qu'il s'étoit choisi; la conspiration fut découverte, et Léon s'en défit. Voilà ce que m'a prêté l'histoire. Je ne veux point prévenir votre jugement sur ce que j'y ai changé ou ajouté, et me contenterai de dire que, bien que cette pièce ait été reléguée dans un lieu où on ne vouloit plus se souvenir qu'il y eût eu un théâtre, bien qu'elle ait passé par des bouches pour qui on n'étoit prévenu d'aucune estime; bien que ses principaux caractères soient contre le goût du tems, elle n'a pas laissé de peupler le désert, de mettre en crédit des acteurs dont on ne connoissoit pas le mérite, et de faire voir qu'on n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtemens du siècle pour se faire écouter sur la scène. J'aurai de quoi me satisfaire, si cet ouvrage est aussi heureux à la lecture qu'il l'a été à la représentation, et si j'ose ne vous dissimuler rien, je me flatte assez pour l'espérer. 1)

1) Il se flatte beaucoup trop. Cet ouvrage ne fut point heureux à la représentation, et ne le sera jamais à la lecture, puisqu'il n'est ni intéressant, ni conduit théâtralement, ni bien écrit. Il s'en faut beaucoup.

On a prétendu que ce grand homme, tombé si bas, n'était pas capable d'apprécier ses ouvrages; qu'il ne savait pas distinguer les admirables scènes de Cinna, de Polyeucte, de celles d'Agésilas et d'Attila. J'ai peine à le croire. Je pense plutôt qu'appesanti par l'âge et par la dernière manière qu'il s'était faite insensiblement, il cherchait à se tromper lui-même.

ACTEURS.

PULCHÉRIE, impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux sénateur, ministre d'état sous Théodose le jeune.

LÉON, amant de Pulchérie.

ASPAR, amant d'Irène.

IRÈNE, sœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La scène est à Constantinople, dans le palais impérial.

PULCHÉRIE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

PULCHÉRIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PULCHÉRIE, LÉON.

PULCHÉRIE.

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère :
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire.
Je vous aime, et non pas de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'ame applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs, et meurt dans les plaisirs.
Ma passion pour vous, généreuse et solide,
A la vertu pour ame, et la raison pour guide,
La gloire pour objet, et veut sous votre loi
Mettre en ce jour illustre, et l'univers, et moi.
Mon aïeul Théodose, Arcadius mon père,
Cet empire quinze ans gouverné par un frère,
L'habitude à régner, et l'horreur d'en déchoir,
Vouloient dans un mari trouver même pouvoir :
Je vous en ai cru digne, et dans ces espérances,
Dont un penchant flatteur m'a fait des assurances,
De tout ce que sur vous j'ai fait tomber d'emplois
Aucun n'a démenti l'attente de mon choix.

Vos hauts faits à grands pas nous portoient à l'empire:
J'avois réduit mon frère à ne m'en point dédire;
Il vous y donnoit part, et j'étois toute à vous:
Mais ce malheureux prince est mort trop tôt pour nous.
L'empire est à donner, et le sénat s'assemble
Pour choisir une tête à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Goths, les Vandales, les Francs
Bouleversent la masse, et déchirent les flancs.
Je vois de tous côtés des partis et des ligues;
Chacun s'entre-mesure, et forme ses intrigues;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de César;
Ils ont tous du mérite, et ce dernier s'assure
Qu'on se souvient encor de son père Ardabure,
Qui terrassant Mitrane en combat singulier,
Nous acquit sur la Perse un avantage entier;
Et rassurant par là nos aigles alarmées,
Termina seul la guerre aux yeux des deux armées.
Mes souhaits, mon crédit, mes amis sont pour vous,
Mais à moins de ce rang, plus d'amour, point d'époux:
Il faut, quelque douceur que cet amour propose,
Le trône ou la retraite au sang de Théodose;
Et si par le succès mes desseins sont trahis,
Je m'exile en Judée auprès d'Athénaïs.

LÉON.

Je vous suivrois, madame, et du moins sans ombrage
De ce que mes rivaux ont sur moi d'avantage.
Si vous ne m'y faisiez quelque destin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'être indigne de vous;

J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes:
Peut-être essuîriez-vous quelqu'une de mes larmes;
Peut-être ce grand cœur qui n'ose s'attendrir,
S'y défendroit si mal de mon dernier soupir,
Qu'un éclat imprévu de douleur et de flâme
Malgré vous à son tour voudroit suivre mon ame.
La mort qui finiroit à vos yeux mes ennuis,
Auroit plus de douceur que l'état où je suis.
Vous m'aimez; mais, hélas! quel amour est le vôtre,
Qui s'apprête peut-être à pencher vers un autre?
Que servent ces désirs qui n'auront point d'effet,
Si votre illustre orgueil ne se voit satisfait?
Et que peut cet amour dont vous êtes maîtresse,
Cet amour dont le trône a toute la tendresse,
Esclave ambitieux du suprême degré,
D'un titre qui l'allume et l'éteint à son gré?
Ah! ce n'est point par là que je vous considère:
Dans le plus triste exil vous me seriez plus chère.
Là, mes yeux sans relâche attachés à vous voir,
Feroient de mon amour mon unique devoir;
Et mes soins réunis à ce noble esclavage
Sauroient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour être heureux amant faut-il que l'univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes soins d'une flâme si pure
Deviennent partagés à toute la nature?
Ah! que mon cœur, madame, a lieu d'être alarmé,
Si sans être empereur je ne suis plus aimé!

PULCHÉRIE.

Vous le serez toujours, mais une ame bien née
Ne confond pas toujours l'amour et l'hymenée.
L'amour entre deux cœurs ne veut que les unir;
L'hymenée a de plus leur gloire à soutenir;
Et je vous l'avoûrai, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naissance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux désirs n'y servent qu'à gêner:
Ce qu'on se doit combat ce qu'on se veut donner:
L'amour gémit en vain sous ce devoir sévère.
Ah! si je n'avois eu qu'un sénateur pour père!
Mais mon sang dans mon sexe a mis les plus grands cœurs.
Eudoxe et Placidie ont eu des empereurs.
Je n'ose leur céder en grandeur de courage;
Et malgré mon amour je veux même partage:
Je pense en être sure, et tremble toutefois
Quand je vois mon bonheur dépendre d'une voix.

LÉON.

Qu'avez-vous à trembler? Quelque empereur qu'on nomme,
Vous aurez votre amant, ou du moins un grand homme.
Dont le nom adoré du peuple et de la cour,
Soutiendra votre gloire, et vaincra votre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar et leurs semblables,
Parés de ce grand nom vous deviendront aimables;
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux,
En eux ainsi qu'en moi, sera charmant pour vous.

PULCHÉRIE.

Que vous m'êtes cruel, que vous m'êtes injuste,

D'attacher tout mon cœur au seul titre d'auguste !
Quoi que de ma naissance exige la fierté,
Vous seul ferez ma joie et ma félicité.
De tout autre empereur la grandeur odieuse....

LÉON.

Mais vous l'épouserez, heureuse ou malheureuse ?

PULCHÉRIE.

Ne me pressez point tant, et croyez avec moi
Qu'un choix si glorieux vous donnera ma foi,
Ou que, si le sénat à nos vœux est contraire,
Le ciel m'inspirera ce que je devrai faire.

LÉON.

Il vous inspirera quelque sage douleur
Qui n'aura qu'un soupir à perdre en ma faveur.
Oui, de si grands rivaux....

PULCHÉRIE.

Ils ont tous des maîtresses.

LÉON.

Le trône met une ame au dessus des tendresses.
Quand du grand Théodose on aura pris le rang,
Il y faudra placer les restes de son sang :
Il voudra, ce rival, qui que l'on puisse élire,
S'assurer par l'hymen de vos droits à l'empire.
S'il a pu faire ailleurs quelque offre de sa foi,
C'est qu'il a cru ce cœur trop prévenu pour moi :
Mais se voyant au trône, et moi dans la poussière,
Il se promettra tout de votre humeur altière ;
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHÉRIE.

Vous pourriez un peu loin pousser ma patience,
Seigneur; j'ai l'ame fière, et tant de prévoyance
Demande à la souffrir encor plus de bonté
Que vous ne m'avez vu jusqu'ici de fierté.
Je ne condamne point ce que l'amour inspire;
Mais enfin on peut craindre, et ne le point tant dire.
Je n'en tiendrai pas moins tout ce que j'ai promis.
Vous avez mes souhaits, vous aurez mes amis;
De ceux de Martian vous aurez le suffrage :
Il a, tout vieux qu'il est, plus de vertu que d'âge;
Et s'il briguoit pour lui, ses glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LÉON.

Notre empire, il est vrai, n'a point de plus grand homme.
Séparez-vous du rang, madame, et je le nomme.
S'il me peut enlever celui de souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte votre main;
Ses vertus le pourroient, mais je vois sa vieillesse.

PULCHÉRIE.

Quoi qu'il en soit, pour vous ma bonté l'intéresse;
Il s'est plu sous mon frère à dépendre de moi,
Et je me viens encore assurer de sa foi.
Je vois entrer Irène, Aspar la trouve belle;
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle;
Et comme en ce dessein rien n'est à négliger,
Voyez ce qu'une sœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHERIE, LÉON, IRENE.

PULCHÉRIE.

M'AIDEREZ-VOUS, Irène, à couronner un frère?

IRENE.

Un si foible secours vous est peu nécessaire,
Madame, et le sénat....

PULCHÉRIE.

N'en agissez pas moins.
Joignez vos vœux aux miens, et vos soins à mes soins;
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour secondé de ceux de la nature.
Je vous laisse y penser.

SCENE III.

LÉON, IRENE.

IRENE.

Vous ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LÉON.

A dire vrai, ma sœur, je ne sais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'empire;
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'hui,
La princesse est pour moi, le mérite est pour lui.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'est faire une prière indigne de réponse;
Et de son amitié je ne puis l'exiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'est là ce qui me force à garder le silence:
Je me réponds pour vous à tout ce que je pense;
Et puisque j'ai souffert qu'il ait tout votre cœur,
Je dois souffrir aussi vos soins pour sa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le trône, il est sûr qu'il a droit d'y prétendre;
Sur vous et sur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'est dont j'ose douter.
Il m'aime en apparence, en effet il m'amuse:
Jamais pour votre hymen il ne manque d'excuse,
Et vous aime à tel point, que si vous l'en croyez,

Il ne peut être heureux que vous ne le soyez,
Non que votre bonheur fortement l'intéresse;
Mais sachant quel amour a pour vous la princesse,
Il veut voir quel succès aura son grand dessein,
Pour ne point m'épouser qu'en sœur de souverain.
Ainsi depuis deux ans vous voyez qu'il diffère:
Du reste, à Pulchérie il prend grand soin de plaire.
Avec exactitude il suit toutes ses lois;
Et dans ce que sous lui vous avez eu d'emplois,
Votre tête au péril à toute heure exposée,
M'a pour vous et pour moi presque désabusée:
La gloire d'un ami, la haine d'un rival,
La hasardoient peut-être avec un soin égal.
Le tems est arrivé qu'il faut qu'il se déclare;
Et de son amitié l'effort sera bien rare,
Si, mis à cette épreuve, ambitieux qu'il est,
Il cherche à vous servir contre son intérêt.
Peut-être il promettra, mais quoi qu'il vous promette,
N'en ayons pas, seigneur, l'ame moins inquiète:
Son ardeur trouvera pour vous si peu d'appui,
Qu'on le fera lui-même empereur malgré lui;
Et lors, en ma faveur quoi que l'amour oppose,
Il faudra faire grace au sang de Théodose,
Et le sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux
Pour mettre la princesse au rang de ses aïeux.
Son cœur suivra le sceptre en quelque main qu'il brille;
Si Martian l'obtient, il aimera sa fille;
Et l'amitié du frère, et l'amour de la sœur
Céderont à l'espoir de s'en voir successeur.

En un mot, ma fortune est encor fort douteuse :
Si vous n'êtes heureux, je ne puis être heureuse,
Et je n'ai plus d'amant, non plus que vous d'ami,
A moins que dans le trône il vous voye affermi.

LÉON.

Vous présumez bien mal d'un héros qui vous aime.

IRENE.

Je pense le connoître à l'égal de moi-même ;
Mais croyez-moi, seigneur, et l'empire est à vous.

LÉON.

Ma sœur !

IRENE.

Oui, vous l'aurez malgré lui, malgré tous.

LÉON.

N'y perdons aucun tems. Hâtez-vous de m'instruire,
Hâtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire ;
Et si votre bonheur peut dépendre du mien....

IRENE.

Apprenez le secret de ne hasarder rien.
N'agissez point pour vous, il s'en offre trop d'autres,
De qui les actions brillent plus que les vôtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus servi l'état.
Vous les passez peut-être en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué l'occasion et l'âge ;
Vous n'avez commandé que sous des généraux,
Et n'êtes pas encor du poids de vos rivaux.
Proposez la princesse, elle a des avantages
Que vous verrez sur l'heure unir tous les suffrages ;

Tant qu'a vécu son frére, elle a régné pour lui;
Ses ordres de l'empire ont été tout l'appui.
On vit depuis quinze ans sous son obéissance;
Faites qu'on la maintienne en sa toute-puissance,
Qu'à ce prix le sénat lui demande un époux;
Son choix tombera-t-il sur un autre que vous?
Voudroit-elle de vous une action plus belle
Qu'un respect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous servirez vous-même en la servant.

LÉON.

Ah! que c'est me donner un conseil salutaire!
A-t-on jamais vu sœur qui servît mieux un frère?
Martian avec joie embrassera l'avis;
A peine parle-t-il, que les siens sont suivis;
Et puisqu'à la princesse il a promis un zèle
A tout oser pour moi sur l'ordre qu'il a d'elle,
Comme sa créature, il fera hautement
Bien plus en sa faveur qu'en faveur d'un amant.

IRÉNE.

Pour peu qu'il vous appuie, allez, l'affaire est sure.

LÉON.

Aspar vient, faites-lui, ma sœur, quelque ouverture;
Voyez....

IRENE.

C'est un esprit qu'il faut mieux ménager:
Nous découvrir à lui, c'est tout mettre en danger:
Il est ambitieux, adroit, et d'un mérite....

SCENE IV.

ASPAR, LÉON, IRENE.

LÉON, *à Aspar.*

Vous me pardonnez bien, seigneur, si je vous quitte,
C'est suppléer assez à ce que je vous doi,
Que vous laisser ma sœur qui vous plaît plus que moi.

ASPAR.

Vous m'obligez, seigneur, mais en cette occurrence
J'ai besoin avec vous d'un peu de conférence.
Du sort de l'univers nous allons décider :
L'affaire vous regarde, et peut me regarder ;
Et si tous mes amis ne s'unissent aux vôtres,
Nos partis divisés pourront céder à d'autres.
Agissons de concert, et sans être jaloux,
En ce grand coup d'état, vous de moi, moi de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puisse élire,
Fera de son ami son collègue à l'empire ;
Et pour nous l'assurer voyons sur qui des deux
Il est plus à propos de jeter tant de vœux ;
Quel nom seroit plus propre à s'attirer le reste ?
Pour moi, j'y suis tout prêt, et dès ici j'atteste....

LÉON.

Votre nom pour ce choix est plus fort que le mien ;
Et je n'ose douter que vous n'en usiez bien.
Je craindrois de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ai pas, seigneur, le moindre ombrage :

Et l'amitié voudroit vous en donner ma foi;
Mais c'est à la princesse à disposer de moi;
Je ne puis que par elle, et n'ose rien sans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choisir l'amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter sur tous sans contredit;
Mais ce n'est pas, seigneur, le point dont il s'agit;
Le plus flatteur effort de la galanterie
Ne peut....

LÉON.

Que voulez-vous? J'adore Pulchérie;
Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'espère en ce doux titre, et j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du trône, et non d'une maîtresse.

LÉON.

Je vais faire, seigneur, votre offre à la princesse;
Elle sait mieux que moi les besoins de l'état.
Adieu, je vous dirai sa réponse au sénat.

SCENE V.

ASPAR, IRÈNE.

IRENE.

Il a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Oui, madame, et j'avoue
Qu'avec quelque raison la princesse s'en loue:
Mais j'aurois souhaité qu'en cette occasion
L'amour concertât mieux avec l'ambition;
Et que son amitié s'en laissant moins séduire,
Ne nous exposât point à nous entre-détruire.
Vous voyez qu'avec lui j'ai voulu m'accorder:
M'aimeriez-vous encor si j'osois lui céder,
Moi, qui dois d'autant plus mes soins à ma fortune,
Que l'amour entre nous la doit rendre commune?

IRENE.

Seigneur, lorsque le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ai point prétendu la main d'un empereur:
Vous pouviez être heureux sans m'apporter ce titre:
Mais du sort de Léon Pulchérie est l'arbitre;
Et l'orgueil de son sang avec quelque raison
Ne peut souffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frère épouse la princesse,
Il faut que le pouvoir s'unisse à la tendresse,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite, et l'excès de l'amour.

M'aimeriez-vous assez pour n'être point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frère,
Vous, qui dans votre amour avez pu sans ennui
Vous défendre de l'être un moment avant lui,
Et qui mériteriez qu'on vous fît mieux connoître
Que s'il ne le devient, vous aurez peine à l'être?

ASPAR.

C'est aller un peu vîte, et bientôt m'insulter
En sœur de souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, et jamais une ardeur plus sincère...:

IRENE.

Seigneur, est-ce m'aimer que de perdre mon frère?

ASPAR.

Voulez-vous que pour lui je me perde d'honneur?
Est-ce m'aimer, que mettre à ce prix mon bonheur?
Moi, qu'on a vu forcer trois camps et vingt murailles,
Moi, qui depuis dix ans ai gagné sept batailles,
N'ai-je acquis tant de nom que pour prendre la loi
De qui n'a commandé que sous Procope ou moi,
Que pour m'en faire un maître, et m'attacher moi-même
Un joug honteux au front au lieu d'un diadême?

IRENE.

Je suis plus raisonnable, et ne demande pas
Qu'en faveur d'un ami vous descendiez si bas.
Pylade pour Oreste auroit fait davantage;
Mais de pareils efforts ne sont plus en usage;
Un grand cœur les dédaigne, et le siècle a changé;
A s'aimer de plus près on se croit obligé;

Et des vertus du tems l'ame persuadée
Hait de ces vieux héros la surprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, et les siècles passés....

IRENE.

Elle n'est pas, seigneur, peut-être où vous pensez.
Et quoi qu'un juste espoir ose vous faire croire,
S'exposer au refus, c'est hasarder sa gloire.
La princesse peut tout, ou du moins plus que vous:
Vous vous attirerez sa haine et son courroux
Son amour l'intéresse, et son ame hautaine....

ASPAR.

Qu'on me fasse empereur, et je crains peu sa haine.

IRENE.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaisir! quel trouble! et quelle ignominie
Laissera pour jamais votre gloire ternie!
Non, seigneur, croyez-moi, n'allez point au sénat;
De vos hauts faits pour vous laissez parler l'éclat.
Qu'il sera glorieux que sans briguer personne
Ils fassent à vos pieds apporter la couronne,
Que votre seul mérite emporte ce grand choix,
Sans que votre présence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition si forte;
Et vous désavoûrez tous ceux de vos amis
Dont la chaleur pour vous se sera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts sentimens s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, madame, à ne me point confondre.
J'y vois beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art ;
Et ce que j'en puis dire à la hâte, et sans fard,
Dans ces grands intérêts vous montrer si savante,
C'est être bonne sœur, et dangereuse amante.
L'heure me presse, adieu. J'ai des amis à voir,
Qui sauront accorder ma gloire et mon devoir.
Le ciel me prêtera par eux quelque lumière
A mettre l'un et l'autre en assurance entière,
Et répondre avec joie à tout ce que je doi
A vous, à ce cher frère, à la princesse, à moi.

IRENE, *seule.*

Perfide ! tu n'es pas encore où tu te penses.
J'ai pénétré ton cœur, j'ai vu tes espérances ;
De ton amour pour moi je vois l'illusion ;
Mais tu n'en sortiras qu'à ta confusion.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

Notre illustre princesse est donc impératrice,
Seigneur?

MARTIAN.

A ses vertus on a rendu justice.
Léon l'a proposée, et quand je l'ai suivi,
J'en ai vu le sénat au dernier point ravi.
Il a réduit soudain toutes ses voix en une,
Et s'est débarrassé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de concurrens,
Que la soif de régner avoit mis sur les rangs.

JUSTINE.

Ainsi voilà Léon assuré de l'empire.

MARTIAN.

Le sénat, je l'avoue, avoit peine à l'élire;
Et contre les grands noms de ses compétiteurs
Sa jeunesse eût trouvé d'assez froids protecteurs:
Non qu'il n'ait du mérite, et que son grand courage
Ne se pût tout promettre avec un peu plus d'âge.
On n'a point vu si tôt tant de rares exploits;
Mais, et l'expérience, et les premiers emplois,

Le titre éblouissant de général d'armée ;
Tout ce qui peut enfin grossir la renommée ;
Tout cela veut du tems, et l'amour aujourd'hui
Va faire ce qu'un jour son nom feroit pour lui.

JUSTINE.

Hélas, seigneur !

MARTIAN.

Hélas, ma fille ! quel mystère
T'oblige à soupirer de ce que dit un père ?

JUSTINE.

L'image de l'empire en de si jeunes mains
M'a tiré ce soupir pour l'état que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intérêt public rarement on soupire,
Si quelque ennui secret n'y mêle son martyre :
L'un se cache sous l'autre, et fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'état.

JUSTINE.

A mon âge un soupir semble dire qu'on aime ;
Cependant vous avez soupiré tout de même,
Seigneur ; et si j'osois vous le dire à mon tour....

MARTIAN.

Ce n'est point à mon âge à soupirer d'amour,
Je le sais ; mais enfin chacun a sa foiblesse.
Aimerois-tu Léon ?

JUSTINE.

Aimez-vous la princesse ?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,

Et démens un soupçon qu'un soupir t'a donné.
L'amour en mes pareils n'est jamais excusable;
Pour peu qu'on s'examine, on s'en tient méprisable,
On s'en hait, et ce mal qu'on n'ose découvrir,
Fait encor plus de peine à cacher, qu'à souffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'est n'en faire à personne;
La part que le respect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le sang en attire sur toi,
T'imposent de le taire une éternelle loi.
J'aime, et depuis dix ans ma flâme et mon silence
Font à mon triste cœur égale violence:
J'écoute la raison, j'en goûte les avis,
Et les plus écoutés sont les plus mal suivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris et retombe,
Cent fois je me révolte, et cent fois je succombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un si rare objet s'évanouit soudain.

JUSTINE.

Mais pourquoi lui donner vous-même la couronne?
Quant à son cher Léon c'est donner sa personne.

MARTIAN.

Apprends que dans un âge usé comme le mien,
Qui n'ose souhaiter, ni même accepter rien,
L'amour hors d'intérêt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'osant rien pour soi, le sert contre soi-même.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, de quoi soupirez-vous?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'est pas moins jaloux;

Et ces désirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empêchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on est d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames gênées!
Que n'ai-je vu le jour quelques lustres plus tard,
Disois-je, en ses bontés peut-être aurois-je part,
Si le ciel n'opposoit auprès de la princesse
A l'excès de l'amour le manque de jeunesse.
De tant et tant de cœurs qu'il force à l'adorer,
Devois-je être le seul qui ne pût espérer?
J'aimois quand j'étois jeune, et ne déplaisois guère:
Quelquefois de soi-même on cherchoit à me plaire;
Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé;
Mais, hélas! j'étois jeune, et ce tems est passé.
Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
Qu'avec, s'il le faut dire, une espèce de rage.
On le repousse, on fait cent projets superflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus;
Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre,
Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Instruit que vous étiez des maux que fait l'amour,
Vous en pouviez, seigneur, empêcher le retour,
Contre toute sa ruse être mieux sur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ai-je regardé, comme tu le regardes,
Moi qui me figurois que ma caducité,

Près de la beauté même étoit en sureté ?
Je m'attachois sans crainte à servir la princesse,
Fier de mes cheveux blancs, et fort de ma foiblesse;
Et quand je ne pensois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois amant sans m'en appercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment saisie,
Ne l'a point reconnu que par ma jalousie :
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui lui parloit cherchoit à m'en priver ;
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fût trop belle ;
Je les haïssois tous comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois souffrir qu'on s'enrichît d'un bien
Que j'enviois à tous, sans y prétendre rien.
Quel supplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux se voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux ensemble, et n'oser de ses feux,
Quelques ardens qu'ils soient, se promettre autant qu'eux!
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fui tant de gêne ;
L'auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallût servir.
Je fis plus, de Léon j'appuyai l'espérance ;
La princesse l'aima, j'en eus la confiance ;
Et la dissuadai de se donner à lui,
Qu'il ne fût de l'empire, ou le maître, ou l'appui.
Ainsi pour éviter un hymen si funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruisois le reste ;
Et mettant un long terme au succès de l'amour,
J'espérois de mourir avant ce triste jour.

Nous y voilà, ma fille, et du moins j'ai la joie
D'avoir à son triomphe ouvert l'unique voie.
J'en mourrai du moment qu'il recevra sa foi;
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moi,
J'ai caché si long-tems l'ennui qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aie enfin il s'évapore;
L'aigreur en diminue à te le raconter;
Fais-en autant du tien, c'est mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot suffit pour ne vous en rien taire:
Le même astre a vu naître et la fille et le père;
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Prête à s'évaporer, respecte ma pudeur.
Je suis jeune, et l'amour trouvoit une ame tendre,
Qui n'avoit ni le soin, ni l'art de se défendre:
La princesse qui m'aime, et m'ouvroit ses secrets,
Lui prêtoit contre moi d'inévitables traits;
Et toutes les raisons dont s'appuyoit sa flâme
Etoient autant de dards qui me traversoient l'ame.
Je pris, sans y penser, son exemple pour loi.
Un amant digne d'elle est trop digne de moi,
Disois-je, et s'il brûloit pour moi comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois son zèle.
Plus elle m'en peignoit les rares qualités,
Plus d'une douce erreur mes sens étoient flattés.
D'un illustre avenir l'infaillible présage,
Qu'on voit si hautement écrit sur son visage,
Son nom que je voyois croître de jour en jour,
Pour moi, comme pour elle, étoient dignes d'amour.

Je les voyois d'accord d'un heureux hymenée;
Mais nous n'en étions pas encore à la journée:
Quelque obstacle imprévu rompra de si doux nœuds,
Ajoutois-je, et le tems éteint les plus beaux feux.
C'est ce qui m'inspiroit l'aimable rêverie,
Dont jusqu'à ce grand jour ma flâme s'est nourrie;
Mon cœur qui ne vouloit désespérer de rien,
S'en faisoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on rêve avec plaisir quand notre ame blessée
Autour de ce qu'elle aime est toute ramassée!
Vous le savez, seigneur, et comme à tous propos
Un doux je ne sais quoi trouble notre repos;
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Elève incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naître des souhaits,
Que le réveil admire, et ne dédit jamais.
Ainsi, près de tomber dans un malheur extrême,
J'en écartois l'idée en m'abusant moi-même;
Mais il faut renoncer à des abus si doux,
Et je me vois, seigneur, au même état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, et c'est un avantage
Que n'osé se permettre un amant de mon âge.
Choisis qui tu voudras, je saurai l'obtenir;
Mais écoutons Aspar que j'apperçois venir.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, JUSTINE.

ASPAR.

SEIGNEUR, votre suffrage a réuni les nôtres;
Votre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres;
Mais j'apprends qu'on murmure, et doute si le choix
Que fera la princesse aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait présumer de son incertitude
Qu'il aura quelque chose ou d'amer ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon; elle en fait son époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le crois comme eux tous.
Qu'y trouve-t-on à dire, et quelle défiance....

ASPAR.

Il est jeune, et l'on craint son peu d'expérience.
Considérez, seigneur, combien c'est hasarder.
Qui n'a fait qu'obéir, saura mal commander;
On n'a point vu sous lui d'armée, ou de province....

MARTIAN.

Jamais un bon sujet ne devint mauvais prince;
Et si le ciel en lui répond mal à nos vœux,
L'auguste Pulchérie en fait assez pour deux.
Rien ne nous surprendra de voir la même chose

Où nos yeux se sont faits quinze ans sous Théodose;
C'étoit un prince foible, un esprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons six généraux d'armée,
Dont au commandement l'ame est accoutumée.
Voudront-ils recevoir un ordre souverain
De qui l'a jusqu'ici toujours pris de leur main?
Seigneur, il est bien dur de se voir sous un maître
Dont on le fut toujours, et dont on devroit l'être.

MARTIAN.

Et qui m'assurera que ces six généraux
Se réuniront mieux sous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalousie aux grands est naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, seigneur, si vous voulez;
Il est, il est encor des noms plus signalés;
J'en sais qui leur plairoient, et s'il vous faut plus dire,
Avouez-en mon zèle, et je vous fais élire.

MARTIAN.

Moi, seigneur, dans un âge où la tombe m'attend!
Un maître pour deux jours n'est pas ce qu'on prétend.
Je sais le poids d'un sceptre, et connois trop mes forces.
Pour être encor sensible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont usé l'esprit comme le corps,
Abattroient tous les deux sous les moindres efforts;
Et ma mort que par là vous verriez avancée
Rendroit à tant d'égaux leur première pensée,

Et feroit une triste et prompte occasion
De rejeter l'état dans la division.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,
Vous pourriez partager vos soins avec un gendre,
L'installer dans le trône, et le nommer César.

MARTIAN.

Il faudroit que ce gendre eût les vertus d'Aspar;
Mais vous aimez ailleurs, et ce seroit un crime
Que de rendre infidelle un cœur si magnanime.

ASPAR.

J'aime, et ne me sens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient que pour vous soulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolâtrie,
Ils le sacrifieroient au bien de la patrie.

JUSTINE.

Certes, qui m'aimeroit pour le bien de l'état,
Ne me trouveroit pas, seigneur, un cœur ingrat;
Et je lui rendrois grace au nom de tout l'empire;
Mais vous êtes constant, et s'il vous faut plus dire,
Quoi que le bien public jamais puisse exiger,
Ce ne sera pas moi qui vous ferai changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ai peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel choix nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mari de sa sœur,
S'il ne le craint assez, craindra son défenseur;
Et si vous me comptez encor pour quelque chose,
Mes conseils agiront comme sous Théodose.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenti.

MARTIAN.

C'est à faire à périr pour le meilleur parti;
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge et ses chagrins m'auront bientôt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre, et plus à ménager;
Et je n'empêche pas qu'auprès de la princesse
Votre zèle n'éclate autant qu'il s'intéresse.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Lui dire de ce choix ce que vous prévoyez,
Lui proposer sans fard celui qu'elle doit faire;
La vérité lui plaît; et vous pourrez lui plaire.
Je changerai comme elle alors de sentimens,
Et tiens mon ame prête à ses commandemens.

ASPAR.

Parmi les vérités il en est de certaines
Qu'on ne dit point en face aux têtes souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vrai zèle;
M'en ouvrant avec vous je m'acquitte envers elle;
Et n'ayant rien de plus qui m'amène en ce lieu,
Je vous en laisse maître, et me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Le dangereux esprit ! et qu'avec peu de peine
Il manqueroit d'amour, et de foi pour Irène !
Des rivaux de Léon il est le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, seigneur, que le but de l'empire.
Détrônez la princesse, et faites-vous élire ;
C'est un amant pour moi que je n'attendois pas,
Qui vous soulagera du poids de tant d'états.

MARTIAN.

C'est un homme, et je veux qu'un jour il t'en souvienne,
C'est un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déjà nous vanter son bonheur.
Arme-toi de constance, et prépare un grand cœur;
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout son désordre affermis ton visage.

SCENE IV.

LÉON, MARTIAN, JUSTINE.

LÉON.

L'auriez-vous cru jamais, seigneur? je suis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous? ai-je bien entendu?

LÉON.

Je le suis sans ressource, et rien plus ne me flatte.
J'ai revu Pulchérie, et n'ai vu qu'une ingrate;
Quand je crois l'acquérir, c'est lors que je la perds,
Et me détruis moi-même alors que je la sers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, seigneur, parlez en confiance.
Fait-elle un autre choix?

LÉON.

Non, mais elle balance.
Elle ne me veut pas encor désespérer;
Mais elle prend du tems pour en délibérer.
Son choix n'est plus pour moi, puisqu'elle le différe.
L'amour n'est point le maître alors qu'on délibère;
Et je ne saurois plus me promettre sa foi,
Moi qui n'ai que l'amour qui lui parle pour moi.
Ah! madame....

JUSTINE.

Seigneur?

LÉON.

Auriez-vous pu le croire?

JUSTINE.

L'amour qui délibère est sûr de sa victoire;
Et quand d'un vrai mérite il s'est fait un appui,
Il n'est point de raisons qui ne parlent pour lui.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lorsque plus il avance;
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux,
Aimez, et laissez faire une ame toute à vous.

LÉON.

Toute à moi! mon malheur n'est que trop véritable;
J'en ai prévu le coup, je le sens qui m'accable.
Plus elle m'assuroit de son affection,
Plus je me faisois peur de son ambition;
Je ne savois des deux quelle étoit la plus forte;
Mais il n'est que trop vrai, l'ambition l'emporte;
Et si son cœur encor lui parle en ma faveur,
Son trône me dédaigne, en dépit de son cœur.
Seigneur, parlez pour moi, parlez pour moi, madame,
Vous pouvez tout sur elle, et lisez dans son ame.
Peignez-lui bien mes feux, retracez-lui les siens,
Rappelez dans son cœur leurs plus doux entretiens;
Et si vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-lui souvenir qu'elle m'aimoit de même.
Elle-même a brigué pour me voir souverain;
J'étois sans ce grand titre indigne de sa main;
Mais si je ne l'ai pas, ce titre qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à son humeur changeante?
Son orgueil contre moi doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au trône elle n'a qu'à vouloir?

Le sénat n'a pour elle appuyé mon suffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fût l'ouvrage.
Il sait depuis quel tems il lui plaît de m'aimer;
Et quand il l'a nommée, il a cru me nommer.
Allez, seigneur, allez empêcher son parjure;
Faites qu'un empereur soit votre créature.
Que je vous céderois ce grand titre aisément,
Si vous pouviez sans lui me rendre heureux amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à sa personne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, et tous deux, seigneur, lui faire voir
Qu'elle doit mieux user de l'absolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de votre peine,
Remettez vos esprits dans l'entretien d'Irène.

LÉON.

D'Irène? et ses conseils m'ont trahi, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un frère a fait ce qu'il a dû.
Pouvoit-elle prévoir cette supercherie
Qu'a faite à votre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'ose en parler ainsi, mais ce n'est qu'entre nous.
Nous lui rendrons l'esprit plus traitable et plus doux,
Et vous rapporterons son cœur et ce grand titre.
Allez.

LÉON.

Entre elle et moi que n'êtes-vous l'arbitre?
Adieu, c'est de vous seuls que je puis recevoir
De quoi garder encor quelque reste d'espoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

JUSTINE, tu le vois, ce bienheureux obstacle,
Dont ton amour sembloit pressentir le miracle.
Je ne te défends point, en cette occasion,
De prendre un peu d'espoir sur leur division;
Mais garde-toi d'avoir une ame assez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'espère en mourir quelques momens plus tard;
Mais de quel front enfin leur donner à connoître
Les périls d'un amour que nous avons vu naître,
Dont nous avons été tous deux les confidens,
Et peut-être formé les vœux les plus ardens?
De tous leurs déplaisirs c'est nous rendre coupables,
Servons-les en amis, en amans véritables;
Le véritable amour n'est point intéressé.
Allons, j'achèverai comme j'ai commencé;
Suis l'exemple, et fais voir qu'une ame généreuse
Trouve dans sa vertu de quoi se rendre heureuse;
D'un sincère devoir fait son unique bien,
Et jamais ne s'expose à se reprocher rien.

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Je vous ai dit mon ordre. Allez, seigneur, de grace,
Sauvez mon triste cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le sénat dans ce cher intérêt.

MARTIAN.

Madame, il sait assez combien Léon vous plaît,
Et le nomme assez haut, alors qu'il vous défère
Un choix que votre amour vous a déjà fait faire.

PULCHÉRIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loi?
Ce n'est pas le choisir que s'en remettre à moi,
C'est attendre l'issue à couvert de l'orage:
Si l'on m'en applaudit, ce sera son ouvrage;
Et si j'en suis blâmée, il n'y veut point de part;
En doute du succès, il en fuit le hasard;
Et lorsque je l'en veux garant vers tout le monde,
Il veut qu'à l'univers moi seule j'en réponde.
Ainsi m'abandonnant au choix de mes souhaits,
S'il est des mécontens, moi seule je les fais;
Et je devrai moi seule appaiser le murmure
De ceux à qui ce choix semblera faire injure,

Prévenir leur révolte, et calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN.

Aspar vous aura vue, et cette ame chagrine....

PULCHÉRIE.

Il m'a vue, et j'ai vu quel chagrin le domine;
Mais il n'a pas laissé de me faire juger
Du choix que fait mon cœur quel sera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine;
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine;
Et des plus grands desseins qui veut venir à bout,
Prête l'oreille à tous, et fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, et la foi qui vous lie....

PULCHÉRIE.

Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
De ce trône ennemi de mes plus doux souhaits,
Je regarde l'amour comme un de mes sujets:
Je veux que le respect qu'il doit à ma couronne,
Repousse l'attentat qu'il fait sur ma personne;
Je veux qu'il m'obéisse au lieu de me trahir;
Je veux qu'il donne à tous l'exemple d'obéir;
Et jalouse déjà de mon pouvoir suprême,
Pour l'affermir sur tous je le prends sur moi-même.

MARTIAN.

Ainsi donc ce Léon qui vous étoit si cher....

PULCHÉRIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Seroit-il à vos yeux moins digne de l'empire,
Qu'alors que vous pressiez le sénat de l'élire ?

PULCHÉRIE.

Il falloit qu'on le vît des yeux dont je le voi,
Que de tout son mérite on convînt avec moi,
Et que par une estime éclatante et publique,
On mît l'amour d'accord avec la politique.
J'aurois déjà rempli l'espoir d'un si beau feu,
Si le choix du sénat m'en eût donné l'aveu ;
J'aurois pris le parti dont il me faut défendre ;
Et si jusqu'à Léon je n'ose plus descendre,
Il m'étoit glorieux, le voyant souverain,
De remonter au trône, en lui donnant la main.

MARTIAN.

Votre cœur tiendra bon pour lui contre tous autres.

PULCHÉRIE.

S'il a ces sentimens, ce ne sont pas les vôtres ;
Non, seigneur, c'est Léon, c'est son juste courroux,
Ce sont ses déplaisirs qui s'expliquent par vous ;
Vous prêtez votre bouche, et n'êtes pas capable
De donner à ma gloire un conseil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ses rivaux ont-ils plus de mérite ?

PULCHÉRIE.

Non ;
Mais ils ont plus d'emploi, plus de rang, plus de nom ;
Et si de ce grand choix ma flâme est la maîtresse,
Je commence à régner par un trait de foiblesse.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort sûr qu'une légéreté
Donnera plus d'éclat à votre dignité ?
Pardonnez-moi ce mot, s'il a trop de franchise;
Le peuple aura peut-être une ame moins soumise :
Il aime à censurer ceux qui lui font la loi,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foi.

PULCHÉRIE.

Je vous ai déjà dit ce qui m'en justifie :
Je suis impératrice, et j'étois Pulchérie.
J'ose vous dire plus. Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, seigneur, même estime que nous.
Pour surprenant que soit l'essai de son courage,
Les vertus d'empereur ne sont point de son âge;
Il est jeune; et chez eux c'est un si grand défaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le choix, je paroîtrai le faire,
Pour régner sous son nom ainsi que sous mon frère :
Vous-même qu'ils ont vu sous lui dans un emploi,
Où vos conseils régnoient autant et plus que moi,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire,
Que vous n'aurez voulu qu'un fantôme à l'empire?
Et que dans un tel choix vous vous serez flatté
De garder en vos mains toute l'autorité ?

MARTIAN.

Ce n'est pas mon dessein, madame; et s'il faut dire
Sur le choix de Léon ce que le ciel m'inspire,
Dès cet heureux moment qu'il sera votre époux,

J'abandonne Byzance, et prends congé de vous,
Pour aller dans le calme et dans la solitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuse étude.
Voilà comme j'aspire à gouverner l'état.
Vous m'avez commandé d'assembler le sénat;
J'y vais, madame.

PULCHÉRIE.

Quoi! Martian m'abandonne,
Quand il faut sur ma tête affermir la couronne!
Lui de qui le grand cœur, la prudence, la foi....

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'est de mourir à moi.

SCENE II.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que me dit-il, Justine, et de quelle retraite
Ose-t-il menacer l'hymen qu'il me souhaite?
De Léon près de moi ne se fait-il l'appui,
Que pour mieux dédaigner de me servir sous lui?
Le hait-il? le craint-il? et par quelle autre cause....

JUSTINE.

Qui que vous épousiez, il vaudra même chose.

PULCHÉRIE.

S'il étoit dans un âge à prétendre ma foi,
Comme il seroit de tous le plus digne de moi,

Ce qu'il donne à penser auroit quelque apparence :
Mais les ans l'ont dû mettre en entière assurance.

JUSTINE.

Que savons-nous, madame? est-il dessous les cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conquêtes,
Trouve à prendre vos fers les ames toujours prêtes;
L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits :
Non que sur Martian j'en sache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand hymenée
L'enverra loin d'ici finir sa destinée;
Et si j'ose former quelques soupçons confus,
Je parle en général, et ne sais rien de plus.
Mais pour votre Léon, êtes-vous résolue
A le perdre aujourd'hui de puissance absolue?
Car ne l'épouser pas, c'est le perdre en effet.

PULCHÉRIE.

Pour te montrer la gêne où son nom seul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de sa flâme
La tendresse du cœur après la grandeur d'ame.
Léon seul est ma joie, il est mon seul désir;
Je n'en puis choisir d'autre, et n'ose le choisir:
Depuis trois ans unie à cette chère idée,
J'en ai l'ame à toute heure, en tous lieux obsédée;
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas,
Encore après ma mort n'en répondrois-je pas,
Et si dans le tombeau le ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimerai de même.

Trône qui m'éblouis, titres qui me flattez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez?
Et de tout votre orgueil la pompe la plus haute
A-t-elle un bien égal à celui qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penser à prendre un autre époux?

PULCHÉRIE.

Ce n'est pas, tu le sais, à quoi je me résous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que lui l'amour sait me défendre.
Qu'il est fort cet amour! Sauve-m'en, si tu peux:
Vois Léon, parle-lui, dérobe-moi ses vœux:
M'en faire un prompt larcin, c'est me rendre service,
Qui saura m'arracher des bords du précipice:
Je le crains, je me crains; s'il n'engage sa foi,
Et je suis trop à lui, tant qu'il est tout à moi.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce héros n'a-t-il rien qui te paroisse aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'unirai mon pouvoir;
Parle, que résous-tu de faire?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je sors d'un sang, madame, à me rendre assez vaine,
Pour attendre un époux d'une main souveraine;
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à votre sureté,
J'oserai.... Mais voici ce cher Léon, madame,
Voulez-vous....

PULCHÉRIE.

Laisse-moi consulter mieux mon ame.
Je ne sais pas encor trop bien ce que je veux.
Attends un nouvel ordre, et suspends tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

SEIGNEUR, qui vous ramène ? Est-ce l'impatience
D'ajouter à mes maux ceux de votre présence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats ?
Et souffré-je trop peu quand je ne vous vois pas ?

LÉON.

Je viens savoir mon sort.

PULCHÉRIE.

N'en soyez point en doute :
Je vous aime, et vous plains, c'est-là me peindre toute ;
C'est tout ce que je sens ; et si votre amitié
Sentoit pour mes malheurs quelque trait de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale vue,
Qui me perd, m'assassine, et vous-même vous tue.

LÉON.

Vous m'aimez, dites-vous ?

PULCHÉRIE.

Plus que jamais.

LÉON.

Hélas !

Je souffrirois bien moins si vous ne m'aimiez pas.
Pourquoi m'aimer encor seulement pour me plaindre?

PULCHÉRIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LÉON.

Vous l'etouffez du moins sous l'orgueil scrupuleux
Qui fait seul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le vôtre est volontaire;
Vous n'avez que celui qu'il vous plaît de vous faire;
Et ce n'est pas pour être aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHÉRIE.

Moi seule je me fais les maux dont je soupire!
A-ce été sous son nom que j'ai brigué l'empire?
Ai-je employé mes soins, mes amis que pour vous?
Ai-je cherché par là qu'à vous voir mon époux?
Quoi! votre déférence à mes efforts s'oppose!
Elle rompt mes projets, et seule j'en suis cause!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit dû,
C'est ce qui m'a perdue, et qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, seigneur, vous me deviez mieux croire.
Ne pas intéresser mon devoir et ma gloire;
Ce sont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout notre amour n'appaisera jamais.
Vous m'accablez en vain de soupirs, de tendresse;
En vain mon triste cœur en vos maux s'intéresse,
Et vous rend, en faveur de nos communs désirs,
Tendresse pour tendresse, et soupirs pour soupirs:

Lorsqu'à des feux si beaux je rends cette justice,
C'est l'amante qui parle, oyez l'impératrice.
Ce titre est votre ouvrage, et vous me l'avez dit;
D'un service si grand votre espoir s'applaudit,
Et s'est fait en aveugle un obstacle invincible,
Quand il a cru se faire un succès infaillible.
Appuyé de mes soins, assuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuse sujette;
Ma joie étoit entière, et ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom même chose pour vous?
Il faut nommer un maître, et choisir un époux,
C'est la loi qu'on m'impose, ou plutôt c'est la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir souveraine.
Je sais que le sénat d'une commune voix
Me laisse avec respect la liberté du choix;
Mais il attend de moi celui du plus grand homme
Qui respire aujourd'hui dans l'une et l'autre Rome.
Vous l'êtes, j'en suis sure, et toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais....

LÉON.

On ne le croit pas,
Madame, il faut encore du tems, et des services;
Il y faut du destin quelques heureux caprices,
Et que la renommée instruite en ma faveur,
Séduisant l'univers, impose à ce grand cœur.
Cependant admirez comme un amant se flatte.
J'avois cru votre gloire un peu moins délicate;
J'avois cru mieux répondre à ce que je vous doi,

En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moi;
Et qu'auprès d'un objet que l'amour sollicite,
Ce même amour pour moi tiendroit lieu de mérite.

PULCHÉRIE.

Oui, mais le tiendra-t-il auprès de l'univers,
Qui sur un si grand choix tient tous ses yeux ouverts?
Peut-être le sénat n'ose encor vous élire,
Et si je m'y hasarde, osera m'en dédire;
Peut-être qu'il s'apprête à faire ailleurs sa cour
Du honteux désaveu qu'il garde à notre amour;
Car ne nous flattons point, ma gloire inexorable
Me doit au plus illustre, et non au plus aimable;
Et plus ce rang m'élève, et plus sa dignité
M'en fait avec hauteur une nécessité.

LÉON.

Rabattez ces hauteurs où tout le cœur s'oppose,
Madame, et pour tous deux hasardez quelque chose:
Tant d'orgueil et d'amour ne s'accordent pas bien;
Et c'est ne point aimer, que ne hasarder rien.

PULCHÉRIE.

S'il n'y faut que mon sang, je veux bien vous en croire;
Mais c'est trop hasarder qu'y hasarder ma gloire;
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je vois que c'est trop, qu'y hasarder vos jours.
Ah! si la voix publique enfloit votre espérance,
J'usqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envi me produit,
Le plus cher à mon cœur faisoit le plus de bruit,

Qu'aisément à ce bruit on me verroit souscrire,
Et remettre en vos mains ma personne et l'empire!
Mais l'empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfère à tous;
Vous passez les plus grands, mais ils sont plus en vue:
Vos vertus n'ont point eu toute leur étendue;
Et le monde, ébloui par des noms trop fameux,
N'ose espérer de vous ce qu'il présume d'eux.
Vous aimez, vous plaisez, c'est tout auprès des femmes;
C'est par là qu'on surprend, qu'on enlève leurs ames;
Mais pour remplir un trône, et s'y faire estimer,
Ce n'est pas tout, seigneur, que de plaire et d'aimer:
La plus ferme couronne est bientôt ébranlée,
Quand un effort d'amour semble l'avoir volée;
Et pour garder un rang si cher à nos désirs,
Il faut un plus grand art que celui des soupirs.
Ne vous abaissez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir si fort ce sont de foibles armes;
Et si de tels secours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un sceptre acheté par des pleurs.

LÉON.

Ah! madame, aviez-vous de si fières pensées,
Quand vos bontés pour moi se sont intéressées?
Me disiez-vous alors que le gouvernement
Demandoit un autre art que celui d'un amant?
Si le sénat eût joint ses suffrages au vôtre,
J'en aurois paru digne, autant ou plus qu'un autre.
Ce grand art de régner eût suivi tant de voix,
Et vous-même....

PULCHÉRIE.

Oui, seigneur, j'aurois suivi ce choix,
Sure que le sénat, jaloux de son suffrage,
Contre tout l'univers maintiendroit son ouvrage.
Tel contre vous et moi s'osera révolter,
Qui contre un si grand corps craindroit de s'emporter;
Et méprisant en moi ce que l'amour m'inspire,
Respecteroit en lui le démon de l'empire.

LÉON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux....

PULCHÉRIE.

N'est qu'un refus moins rude, et plus respectueux.

LÉON.

Quelles illusions de gloire chimérique,
Quels farouches égards de dure politique,
Dans ce cœur tout à moi, mais qu'en vain j'ai charmé,
Me font le plus aimable, et le moins estimé?

PULCHÉRIE.

Arrêtez, mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu sublime,
Une ame, une valeur digne de mes aïeux;
Et si tout le sénat avoit les mêmes yeux....

LÉON.

Laissons là le sénat, et m'apprenez de grace,
Madame, à quel heureux je dois quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil souverain le prix d'un juste amour.

PULCHÉRIE.

J'aurai peine à choisir, choisissez-le vous-même,

Cet heureux, et nommez qui vous voulez que j'aime ;
Mais vous souffrez assez sans devenir jaloux.
J'aime, et si ce grand choix ne peut tomber sur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne se verra jamais maître de ma personne :
Je le jure en vos mains, et j'y laisse mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'être empereur ;
Mais j'entends empereur, comme vous devez l'être,
Par le choix d'un sénat qui vous prenne pour maître,
Qui d'un état si grand vous fasse le soutien,
Et d'un commun suffrage autorise le mien.
Je le fais rassembler exprès pour vous élire,
Ou me laisser moi seule à gouverner l'empire,
Et ne plus m'asservir à ce dangereux choix,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ses voix.
Adieu, seigneur, je crains de n'être plus maîtresse
De ce que vos regards m'inspirent de foiblesse,
Et que ma peine, égale à votre déplaisir,
Ne coûte à mon amour quelque indigne soupir.

SCENE V.

LÉON, JUSTINE.

LÉON.

C'est trop de retenue, il est tems que j'éclate.
Je ne l'ai point nommée ambitieuse, ingrate;
Mais le sujet enfin va céder à l'amant,
Et l'excès du respect au juste emportement.
Dites-le-moi, madame, a-t-on vu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t-on vu plus d'étude attacher la raison
A l'indigne secours de tant de trahison?
Loin d'en baisser les yeux, l'orgueilleuse en fait gloire;
Elle nous l'ose peindre en illustre victoire;
L'honneur et le devoir eux seuls la font agir;
Et m'étant plus fidelle, elle auroit à rougir.

JUSTINE.

La gêne qu'elle en souffre égale bien la vôtre:
Pour vous elle renonce à choisir aucun autre;
Elle-même en vos mains en a fait le serment.

LÉON.

Illusion nouvelle, et pur amusement.
Il n'est, madame, il n'est que trop de conjonctures
Où les nouveaux sermens sont de nouveaux parjures.
Qui sait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raisons d'état.

JUSTINE.

Mais si vous la piquiez d'un peu de jalousie,
Seigneur, si vous brouilliez par là sa fantaisie,
Son amour mal éteint pourroit vous rappeler,
Et sa gloire auroit peine à vous laisser aller.

LÉON.

Me soupçonneriez-vous d'avoir l'ame assez basse
Pour employer la feinte à tromper ma disgrace?
Je suis jeune, et j'en fais trop mal ici ma cour,
Pour joindre à ce défaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable défaut, seigneur, que la jeunesse!
Et que de vos jaloux l'importune sagesse,
Toute fière qu'elle est, le voudroit racheter
De tout ce qu'elle croit et croira mériter!
Mais si feindre en amour à vos yeux est un crime,
Portez sans feinte ailleurs votre plus tendre estime,
Punissez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez votre cœur en de plus sures mains.

LÉON.

Vous voyez qu'à son rang elle me sacrifie,
Madame, et vous voulez que je la justifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moi,
Je lui prête un exemple à me voler sa foi!

JUSTINE.

Aimez, à cela près, et sans vous mettre en peine
Si c'est justifier ou punir l'inhumaine;
Songez que si vos vœux en étoient mal reçus,
On pourroit avec joie accepter ses refus.

L'honneur qu'on se feroit à vous détacher d'elle,
Rendroit cette conquête, et plus noble, et plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconstant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend;
Car peut-être en est-il que la princesse même
Condamne à vous aimer, dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en est assez pour la première fois.

LÉON.

O ciel! delivre-moi du trouble où tu me vois.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

Non, votre cher Aspar n'aime point la princesse;
Ce n'est que pour le rang que tout son cœur s'empresse;
Et si l'on eût choisi mon pere pour César,
J'aurois déjà les vœux de cet illustre Aspar.
Il s'en est expliqué tantôt en ma présence;
Et tout ce que pour elle il a de complaisance,
Tout ce qu'il lui veut faire, ou craindre, ou dédaigner,
Ne doit être imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le mystère,
Et le croit plus rival qu'ami de ce cher frère;
Mais comme elle balance, elle écoute aisément
Tout ce qui peut d'abord flatter son sentiment.
Voilà ce que j'en sais.

IRENE.

Je ne suis point surprise
De tout ce que d'Aspar m'apprend votre franchise.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ai dit,
Lorsqu'à Léon tantôt j'ai dépeint son esprit;
Et j'en ai pénétré l'ambition secrète,
Jusques à pressentir l'offre qu'il vous a faite.

Puisqu'en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas :
Il faut à son exemple avoir ma politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et sous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moi cependant, que deviendra mon frère ?
D'un si parfait amour que faut-il qu'il espère ?

JUSTINE.

On l'aime, et fortement, et bien plus qu'on ne veut;
Mais pour s'en détacher, on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout ? On m'a commandé même
D'essayer contre lui l'art et le stratagême.
On me devra beaucoup, si je puis l'ébranler;
On me donne son cœur si je le puis voler;
Et déjà, pour essai de mon obéissance,
J'ai porté quelque attaque, et fait un peu d'avance.
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidelle amant qu'il est, cette importunité;
Mais pour peu qu'il vous plût appuyer l'artifice,
Cet appui tiendroit lieu d'un signalé service.

IRENE.

Ce n'est point un service à prétendre de moi,
Que de porter mon frère à garder mal sa foi;
Et quand à vous aimer j'aurois su le réduire,
Quel fruit son changement pourroit-il lui produire ?
Vous qui ne l'aimez point, pourrez-vous l'accepter ?

JUSTINE.

Léon ne sauroit être un homme à rejeter;

Et l'on voit si souvent, après la foi donnée,
Naître un parfait amour d'un pareil hymenée:
Que si de son côté j'y voyois quelque jour,
J'espérerois bientôt de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'est trop, et trop peu dire. Est-il encore à naître
Cet amour? est-il né?

JUSTINE.

Cela pourroit bien être.
Ne l'examinons point avant qu'il en soit tems;
L'occasion viendra peut-être, et je l'attends.

IRENE.

Et vous servez Léon auprès de la princesse?

JUSTINE.

Avec sincérité pour lui je m'intéresse;
Et si j'en étois crue, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéis cependant aux ordres qu'on me donne,
Et souffrirois ses vœux, s'il perdoit la couronne.
Mais la princesse vient.

SCENE II.

PULCHÉRIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que fait ce malheureux,
Irène ?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un sort rigoureux.
Il soupire, il se plaint.

PULCHÉRIE.

De moi ?

IRENE.

De sa fortune.

PULCHÉRIE.

Est-il bien convaincu qu'elle nous est commune,
Qu'ainsi que lui du sort j'accuse la rigueur ?

IRENE.

Je ne pénètre point jusqu'au fond de son cœur ;
Mais je sais qu'au dehors sa douleur vous respecte,
Elle se tait de vous.

PULCHÉRIE.

Ah! qu'elle m'est suspecte!
Un modeste reproche à ses maux siéroit bien :
C'est me trop accuser, que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, et déjà dans son ame
Effacé tous les traits d'une si belle flâme ?

IRENE.

C'est par là qu'il devroit soulager ses ennuis,
Madame, et de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHÉRIE.

Ah! ma flâme n'est point à tel point affoiblie,
Que je puisse endurer, Irène, qu'il m'oublie.
Fais-lui, fais-lui plutôt soulager son ennui,
A croire que je souffre autant et plus que lui.
C'est une vérité que j'ai besoin qu'il croie,
Pour mêler à mes maux quelque inutile joie;
Si l'on peut nommer joie une triste douceur,
Qu'un digne amour conserve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a sentie en est toujours charmée;
Et même en n'aimant plus il est doux d'être aimée.

JUSTINE.

Vous souvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? et ce doux soin dont votre esprit gêné...?

PULCHÉRIE.

Souffre un reste d'amour qui me trouble et m'accable,
Je ne t'en ai point fait un don irrévocable.
Mais je te le redis, dérobe-moi ses vœux;
Séduis, enlève-moi son cœur, si tu le peux.
J'ai trop mis à l'écart celui d'impératrice;
Reprenons avec lui ma gloire et mon supplice;
C'en est un, et bien rude, à moins que le sénat
Mette d'accord ma flâme, et le bien de l'état.

IRENE.

N'est-ce point avilir votre pouvoir suprême,
Que mendier ailleurs ce qu'il peut de lui-même?

PULCHÉRIE.

Irène, il te faudroit les mêmes yeux qu'à moi,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoi.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce choix hasarderoit l'empire:
Je l'ai déjà tant dit, que mon esprit lassé
N'en sauroit plus souffrir le portrait retracé.
Ton frère a l'ame grande, intrépide, sublime;
Mais d'un peu de jeunesse on lui fait un tel crime,
Que si tant de vertus n'ont que moi pour appui,
En faire un empereur, c'est me perdre avec lui.

IRENE.

Quel ordre a pu du trône exclure la jeunesse?
Quel astre à nos beaux jours enchaîne la foiblesse?
Les vertus, et non l'âge, ont droit à ce haut rang;
Et n'étoit le respect qu'imprime votre sang,
Je dirois que Léon vaudroit bien Théodose.

PULCHÉRIE.

Sans doute, et toutefois ce n'est pas même chose.
Foible qu'étoit ce prince à régir tant d'états,
Il avoit des appuis que ton frère n'a pas:
L'empire en sa personne étoit héréditaire;
Sa naissance le tint d'un aïeul et d'un père;
Il régna dès l'enfance, et régna sans jaloux,
Estimé d'assez peu, mais obéi de tous.
Léon peut succéder aux droits de la puissance,
Mais non pas au bonheur de cette obéissance,
Tant ce trône où l'amour par ma main l'auroit mis,
Dans mes premiers sujets lui feroit d'ennemis.

Tout ce qu'ont vu d'illustre, et la paix, et la guerre,
Aspire à ce grand nom de maître de la terre :
Tous regardent l'empire ainsi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour soi, tant qu'il n'est à pas un.
Pleins de leur renommée, enflés de leurs services,
Combien ce choix pour eux aura-t-il d'injustices,
Si ma flâme obstinée, et ses odieux soins
L'arrêtent sur celui qu'ils estiment le moins?
Léon est d'un mérite à devenir leur maître ;
Mais comme c'est l'amour qui m'aide à le connoître,
Tout ce qui contre nous s'osera mutiner
Dira que je suis seule à me l'imaginer.

IRENE.

C'est donc en vain pour lui qu'on prie, et qu'on espère,

PULCHÉRIE.

Je l'aime, et sa personne à mes yeux est bien chère;
Mais si le ciel pour lui n'inspire le sénat,
Je sacrifierai tout au bonheur de l'état.

IRENE.

Que pour vous imiter j'aurois l'ame ravie,
D'immoler à l'état le bonheur de ma vie!
Madame, ou de Léon faites-nous un César,
Ou portez ce grand choix sur le fameux Aspar.
Je l'aime et ferois gloire, en dépit de ma flâme,
De faire un maître à tous de celui de mon ame;
Et pleurant pour le frère en ce grand changement,
Je m'en consolerois à voir régner l'amant.
Des deux têtes qu'au monde on me voit les plus chères,

Elevez l'une ou l'autre au trône de vos péres;
Daignez....

PULCHÉRIE.

Aspar seroit digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Irène, un peu moins sur son cœur.
J'aurois trop à rougir, si sous le nom de femme
Je le faisois régner sans régner dans son ame,
Si j'en avois le titre, et vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma cour partageât son devoir.

IRENE.

Ne l'appréhendez pas; de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il est plus à l'état, madame, qu'à lui-même.

PULCHÉRIE.

Je le crois comme vous, et que sa passion
Regarde plus l'état que vous, moi, ni Léon.
C'est vous entendre, Irène, et vous parler sans feindre:
Je vois ce qu'il projette, et ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRENE.

Je l'aimai, quand je crus qu'il m'aimoit;
Je voyois sur son front un air qui me charmoit;
Mais depuis que le tems m'a fait mieux voir sa flâme,
J'ai presque éteint la mienne, et dégagé mon ame.

PULCHÉRIE.

Achevez; tel qu'il est, voulez-vous l'épouser?

IRENE.

Oui, madame, ou du moins le pouvoir refuser.
Aprés deux ans d'amour, il y va de ma gloire:
L'affront seroit trop grand, et la tache trop noire,

Si, dans la conjoncture où l'on est aujourd'hui,
Il m'osoit regarder comme indigne de lui.
Ses desseins vont plus haut, et voyant qu'il vous aime,
Bien que peut-être moins que votre diadême,
Je n'ai vu rien en moi qui le pût retenir,
Et je ne vous l'offrois que pour le prévenir.
C'est ainsi que j'ai cru me mettre en assurance,
Par l'éclat généreux d'une fausse apparence.
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous seule enfin ma gloire peut céder.

PULCHÉRIE.

Reposez-vous sur moi, votre Aspar vient.

SCENE III.

PULCHÉRIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

MADAME,
Déjà sur vos desseins j'ai lu dans plus d'une ame,
Et crois de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que sur tous deux on m'a fait pressentir.
J'espère pour Léon, et j'y fais mon possible;
Mais j'en prévois, madame, un murmure infaillible,
Qui pourra se borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la sédition.

PULCHÉRIE.

Vous en savez l'auteur; parlez, qu'on le punisse,
Que moi-même au sénat j'en demande justice.

ASPAR.

Peut-être est-ce quelqu'un que vous pourriez choisir,
S'il vous falloit ailleurs tourner votre désir,
Et dont le choix illustre à tel point sauroit plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun parti contraire.
Comme à vous le nommer ce seroit fait de lui,
Ce seroit à l'empire ôter un ferme appui,
Et livrer un grand cœur à sa perte certaine,
Quand il n'est pas encor digne de votre haine.

PULCHÉRIE.

On me fait mal sa cour avec de tels avis,
Qui sans nommer personne, en nomment plus de dix,
Je hais l'empressement de ces devoirs sincères,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chimères;
Et ne me présentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, et rien à prévenir.

ASPAR.

Le besoin de l'état est souvent un mystère,
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.

PULCHÉRIE.

Il n'est souvent aussi qu'un pur fantôme en l'air,
Que de secrets ressorts font agir et parler,
Et s'arrête où le fixe une ame prévenue,
Qui pour ses intérêts le forme, et le remue.
Des besoins de l'état si vous êtes jaloux,
Fiez-vous-en à moi, qui les vois mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler sans feindre,
Dans le choix de Léon voit quelque chose à craindre;
Mais il m'apprend de qui je dois me défier;

Et je puis, si je veux, me le sacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t-il, madame?

PULCHÉRIE.

Aspar, c'est un mystère
Dont la moitié se dit, et l'autre est bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduisez-vous
A faire qu'on m'admette à régner sans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendrai point, la chose est sans exemple.

PULCHÉRIE.

La matière au vrai zèle en est d'autant plus ample;
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moi ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Oui; mais qui voulez-vous que le sénat vous donne,
Madame, si Léon....

PULCHÉRIE.

Ou Léon, ou personne.
A l'un de ces deux points amenez les esprits.
Vous adorez Irène, Irène est votre prix.
Je la laisse avec vous, afin que votre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Justine, suivez-moi.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Ce prix qu'on vous promet,
Sur votre ame, seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquise à votre ardeur sincère,
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de salaire ;
Et l'amour à tel point vous rend maître du mien,
Que me donner à vous, c'est ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vrai, madame, et du moins j'ose dire,
Que me donner un cœur au dessous de l'empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuse loi,
C'est ne me donner rien qui soit digne de moi.

IRENE.

Indigne que je suis d'une foi si douteuse,
Vous fais-je quelque loi qui puisse être honteuse?
Et si Léon devoit l'empire à votre appui,
Lui qui vous y feroit le premier d'après lui,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maître,
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'être?
Mettez-vous, j'y consens, au dessus de l'amour,
Si pour monter au trône il s'offre quelque jour,
Qu'à ce glorieux titre un amant soit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,

Et voir avec plaisir la belle ambition
Triompher d'une ardente et longue passion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'empire.
Régnez, j'en dédirai mon cœur, s'il en soupire.
Vous ne m'en croyez pas, seigneur, et toutefois
Vous régneriez bientôt, si l'on suivoit ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intéresse.
Je viens de vous offrir moi-même à la princesse;
Et je sacrifiois mes plus chères ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faîte des grandeurs.
Vous savez sa réponse, *ou Léon, ou personne.*

ASPAR.

C'est agir en amante, et généreuse, et bonne;
Mais sure d'un refus qui doit rompre le coup,
La générosité ne coute pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expose,
Et ne me voulez pas devoir la moindre chose!
Ah! si j'osois, seigneur, vous appeler ingrat!

ASPAR.

L'offre sans doute est rare, et feroit grand éclat,
Si pour mieux éblouir vous aviez eu l'adresse
D'ébranler tant soit peu l'esprit de la princesse:
Elle est impératrice, et d'un seul, *Je le veux*,
Elle peut de Léon faire un monarque heureux.
Qu'a-t-il besoin de moi, lui qui peut tout sur elle?

IRENE.

N'insultez point, seigneur, une flâme si belle;

L'amour las de gémir sous les raisons d'état,
Pourroit n'en croire pas tout-à-fait le sénat.

ASPAR.

L'amour n'a qu'à parler. Le sénat, quoi qu'on pense,
N'aura que du respect et de la déférence;
Et de l'air dont la chose a déjà pris son cours,
Léon pourra se voir empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent suffire à faire bien des choses;
La cour en moins de tems voit cent métamorphoses:
En moins de tems un prince, à qui tout est permis,
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais et faux amis.

ASPAR.

L'amour qui parle ainsi ne paroît pas fort tendre;
Mais je vous aime assez, pour ne vous pas entendre;
Et dirai toutefois, sans m'en embarrasser,
Qu'il est un peu bien tôt pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, seigneur, mais je vous aime
Plus que moi, plus encor que ce cher frère même.
L'amour tendre est timide, et craint pour son objet,
Dès qu'il lui voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le crois, du moins cela peut être;
Mais de quelle façon le faites-vous connoître?
L'amour inspire-t-il ce rare empressement
De voir régner un frère aux dépens d'un amant?

IRENE.

Il m'inspire à regret la peur de votre perte.
Régnez, je vous l'ai dit, la porte en est ouverte.
Vous avez du mérite, et je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moi, mais ne vous perdez pas.
Pour le salut d'un frère ai-je si peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajouter d'autres sujets de larmes?
C'est assez que pour vous j'ose en vain soupirer:
Ne me réduisez point, seigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui sont à plaindre;
Puisque vous m'aimez tant, je n'ai point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Votre main qui m'attend fera ma sureté;
Et contre le courroux le plus inexorable,
Elle me servira d'asile inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut-être, et la voudrez trop tard.
Ne vous exposez point, seigneur, à ce hasard;
Je doute si j'aurois toujours même tendresse,
Et pourrois de ma main n'être pas la maîtresse.
Je vous parle sans feindre, et ne sais point railler;
Lorsqu'au salut commun il nous faut travailler.

ASPAR.

Et je veux bien aussi vous répondre sans feindre.
J'ai pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, et dans l'orgueil que vous-même approuvez,
L'amitié de Léon a ses droits conservés:
Mais ni cette amitié, ni cet amour si tendre,

Quelques soins, quelque effort qu'il vous en plaise attendre,
Ne me verront jamais l'esprit persuadé
Que je doive obéir à qui j'ai commandé,
A qui, si j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'aurai droit, et long-tems, de commander encore.
Ma gloire qui s'oppose à cet abaissement,
Trouve en tous mes égaux le même sentiment.
Ils ont fait la princesse arbitre de l'empire.
Qu'elle épouse Léon, tous sont prêts d'y souscrire;
Mais je ne réponds pas d'un long respect en tous,
A moins qu'il associe aussitôt l'un de nous.
La chose est peu nouvelle; et je ne vous propose
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodose.
C'est par là que l'empire est tombé dans ce sang
Si fier de sa naissance, et si jaloux du rang.
Songez sur cet exemple à vous rendre justice,
A me faire empereur pour être impératrice;
Vous avez du pouvoir, madame, usez-en bien,
Et pour votre intérêt attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon dispose-t-il du cœur de la princesse?
C'est un cœur fier et grand; le partage la blesse;
Elle veut tout ou rien, et dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'amour plutôt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le tems nous pourrons davantage:
Ne pressons point, seigneur, un si juste partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut-être, et le voudrez trop tard;

Ne laissez point long-tems nos destins au hasard ;
J'attends de votre amour cette preuve nouvelle.
Adieu, madame.

IRENE.

Adieu, l'ambition est belle ;
Mais vous n'êtes, seigneur, avec ce sentiment,
Ni véritable ami, ni véritable amant.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

JUSTINE, plus j'y pense, et plus je m'inquiette :
Je crains de n'avoir plus une amour si parfaite ;
Et que si de Léon on me fait un époux,
Un bien si désiré ne me soit plus si doux.
Je ne sais si le rang m'auroit fait changer d'ame ;
Mais je tremble à penser que je serois sa femme,
Et qu'on n'épouse point l'amant le plus chéri,
Qu'on ne se fasse un maître aussitôt qu'un mari.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais souverains s'assure la prudence ;
Je voudrois que le ciel inspirât au sénat
De me laisser moi seule à gouverner l'état,
De m'épargner ce maître ; et vois d'un œil d'envie
Toujours Sémiramis, et toujours Zénobie.
On triompha de l'une, et pour Sémiramis,
Elle usurpa le nom et l'habit de son fils ;
Et sous l'obscurité d'une longue tutelle,
Cet habit et ce nom régnoient tous deux plus qu'elle :
Mais mon cœur de leur sort n'en est pas moins jaloux ;
C'étoit régner enfin, et régner sans époux.

Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire ;
Et le déguisement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choses bientôt prendroient un autre tour,
Si le sénat prenoit le parti de l'amour :
Que bientôt.... Mais je vois Aspar avec mon père.

PULCHÉRIE.

Sachons d'eux quel destin le ciel vient de me faire.

SCENE II.

ASPAR, MARTIAN, PULCHÉRIE, JUSTINE.

MARTIAN.

MADAME, le sénat nous députe tous deux
Pour vous jurer encor qu'il suivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'empire,
C'est faire un attentat que de vous rien prescrire ;
Et son respect vous prie une seconde fois
De lui donner vous seule un maître à votre choix.

PULCHÉRIE.

Il pouvoit le choisir.

MARTIAN.

Il s'en défend l'audace,
Madame, et sur ce point il vous demande grace.

PULCHÉRIE.

Pourquoi donc m'en fait-il une nécessité ?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à votre autorité.

PULCHÉRIE.

Son zèle est grand pour elle, il faut le satisfaire;
Et lui mieux obéir qu'il n'a daigné me plaire.
Sexe, ton sort en moi ne peut se démentir,
Pour être souveraine, il faut m'assujettir;
En montant sur le trône entrer dans l'esclavage;
Et recevoir des lois de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous ferai savoir
Le choix que par son ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendroit à faveur, et bien haute, et bien rare,
De le savoir, madame, avant qu'il se sépare.

PULCHÉRIE.

Quoi! pas un seul moment pour en délibérer!
Mais je ferois un crime à le plus différer;
Il vaut mieux, pour essai de ma toute-puissance,
Montrer un digne effet de pleine obéissance.
Retirez-vous, Aspar, vous aurez votre tour.

SCENE III.

PULCHÉRIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

On m'a dit que pour moi vous aviez de l'amour.
Seigneur, seroit-il vrai?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, madame?

PULCHÉRIE.

Vos services, mes yeux, le trouble de votre ame,
L'exil que mon hymen vous devoit imposer,
Sont-ce là des témoins, seigneur, à récuser?

MARTIAN.

C'est donc à moi, madame, à confesser mon crime;
L'amour naît aisément du zèle et de l'estime;
Et l'assiduité près d'un charmant objet
N'attend point notre aveu pour faire son effet.
Il m'est honteux d'aimer; il vous l'est d'être aimée
D'un homme dont la vie est déjà consumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pu voir
Jusqu'où ses yeux charmés ont trahi son devoir.
Mon cœur qu'un si long âge en mettoit hors d'alarmes;
S'est vu livré par eux à ces dangereux charmes.
En vain, madame, en vain je m'en suis défendu;
En vain j'ai su me taire, après m'être rendu.
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je soupire,

Sans que de tout l'excès d'un si long déplaisir
Vous ayez pu surprendre une larme, un soupir;
Mais enfin la langueur qu'on voit sur mon visage,
Est encor plus l'effet de l'amour que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en est pas loin;
Pardonnez à l'horreur d'en être le témoin,
Si mes maux, et ce feu digne de votre haine,
Cherchent dans un exil leur remède et sa peine.
Adieu, vivez heureuse; et si tant de jaloux....

PULCHÉRIE.

Ne partez pas, seigneur, je les tromperai tous;
Et puisque de ce choix aucun ne me dispense,
Il est fait, et de tel à qui pas un ne pense.

MARTIAN.

Quel qu'il soit, il sera l'arrêt de mon trépas,
Madame.

PULCHÉRIE.

Encore un coup, ne vous éloignez pas.
Seigneur, jusques ici vous m'avez bien servie;
Vos lumières ont fait tout l'éclat de ma vie;
La vôtre s'est usée à me favoriser.
Il faut encor plus faire; il faut....

MARTIAN.

Quoi?

PULCHÉRIE.

M'épouser.

MARTIAN.

Moi, madame!

PULCHÉRIE.

Oui, seigneur, c'est le plus grand service
Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Jusques à souhaiter des fils, et des neveux.
Mon aïeul dont par-tout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendans finissent,
Que j'en sois la dernière, et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expose
A laisser des Césars du sang de Théodose.
Qu'ai-je affaire de race à me déshonorer,
Moi qui n'ai que trop vu ce sang dégénérer,
Et qui, s'il est fécond en illustres princesses,
Dans les princes qu'il forme ne montre que foiblesses.
Ce n'est pas que Léon choisi pour souverain,
Pour me rendre à mon rang n'eût obtenu ma main;
Mon amour à ce prix se fût rendu justice;
Mais puisqu'on m'a sans lui nommée impératrice,
Je dois à ce haut rang d'assez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes sujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre,
Qui des Césars pour moi puisse grossir le nombre;
Un mari qui, content d'être au dessus des rois,
Me donne ses clartés, et dispense mes lois;
Qui n'étant en effet que mon premier ministre,
Pare ce que sous moi l'on craindroit de sinistre,
Et pour tenir en bride un peuple sans raison,
Paroisse mon époux, et n'en ait que le nom.

Vous m'entendez, seigneur, et c'est assez vous dire;
Prêtez-moi votre main, je vous donne l'empire.
Eblouissons le pleuple, et vivons entre nous,
Comme s'il n'étoit point d'épouse, ni d'époux.
Si ce n'est posséder l'objet de votre flâme,
C'est vous rendre du moins le maître de son ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au dessus d'eux,
Et de tous mes amans vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame....

PULCHÉRIE.

A vos hauts faits je dois ce grand salaire;
Et j'acquitte envers vous, et l'état, et mon frère.

MARTIAN.

Auroit-on jamais cru, madame....

PULCHÉRIE.

Allez, seigneur,
Allez en plein sénat faire voir l'empereur.
Il demeure assemblé pour recevoir son maître:
Allez-y de ma part vous faire reconnoître;
Ou si votre souhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon sexe, et ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, madame....

PULCHÉRIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus que je ne vous oblige;
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ses sentimens,

N'en veut, ni de refus, ni de remercîmens.
Faites entrer Aspar.

SCENE IV.

PULCHÉRIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Que faites-vous d'Irène ?
Quand l'épouserez-vous ? Ce mot vous fait-il peine ?
Vous ne répondez point !

ASPAR.

Non, madame, et je doi
Ce respect aux bontés que vous avez pour moi.
Qui se tait obéit.

PULCHÉRIE.

J'aime assez qu'on s'explique.
Les silences de cour ont de la politique;
Si tôt que nous parlons, qui consent applaudit,
Et c'est en se taisant que l'on nous contredit.
Le tems m'éclaircira de ce que je soupçonne.
Cependant j'ai fait choix de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faisoit peine, et j'ai dompté l'amour,
Pour vous donner un maître admiré dans la cour,
Adoré dans l'armée, et que de cet empire
Les plus fermes soutiens feroient gloire d'élire;
C'est Martian.

ASPAR.

Tout vieil, et tout cassé qu'il est!

PULCHÉRIE.

Tout vieil et tout cassé je l'épouse, il me plaît.
J'ai mes raisons. Au reste, il a besoin d'un gendre,
Qui partage avec lui les soins qu'il lui faut prendre,
Qui soutienne des ans penchés dans le tombeau,
Et qui porte sous lui la moitié d'un fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une seconde fois vous paroissez de glace!

ASPAR.

Madame, Aréobinde, et Procope, tous deux
Ont engagé leur cœur, et formé d'autres vœux.
Sans cela je dirois....

PULCHÉRIE.

Et sans cela moi-même
J'élèverois Aspar à cet honneur suprême;
Mais quand il seroit homme à pouvoir aisément
Renoncer aux douceurs de son attachement,
Justine n'auroit pas une ame assez hardie,
Pour accepter un cœur noirci de perfidie,
Et vous regarderoit comme un volage esprit,
Toujours prêt à donner où la fortune rit.
N'en savez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle....

ASPAR.

Madame, vos bontés choisiront mieux pour elle;
Comme pour Martian elles nous ont surpris,
Elles sauront encor surprendre nos esprits.
Je vous laisse en résoudre.

PULCHÉRIE.

Allez, et pour Irène,

Si vous ne sentez rien en l'ame qui vous gêne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je dispose d'elle avant qu'il soit deux jours.

SCENE V.

PULCHÉRIE, JUSTINE.

PULCHÉRIE.

Ce n'est pas encor tout, Justine, je veux faire
Le malheureux Léon successeur de ton père.
Y contribueras-tu? prêteras-tu la main
Au glorieux succès d'un si noble dessein?

JUSTINE.

Et la main, et le cœur sont en votre puissance.
Madame, doutez-vous de mon obéissance,
Après que par votre ordre il m'a déjà coûté
Un conseil contre vous qui doit l'avoir flatté?

PULCHÉRIE.

Achevons, le voici. Je réponds de ton père;
Son cœur est trop à moi pour nous être contraire.

SCENE VI.

PULCHÉRIE, LÉON, JUSTINE.

LÉON.

Je me le disois bien que vos nouveaux sermens,
Madame, ne seroient que des amusemens.

PULCHÉRIE.

Vous commencez d'un air....

LÉON.

J'achèverai de même,
Ingrate, ce n'est plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'est plus....

PULCHÉRIE.

Sachez....

LÉON.

Je ne veux rien savoir,
Et je n'apporte ici, ni respect, ni devoir.
L'impétueuse ardeur d'une rage inquiète,
N'y vient que mériter la mort que je souhaite;
Et les emportemens de ma juste fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Oui, comme Pulchérie, et comme impératrice,
Vous n'avez eu pour moi, que détour, qu'injustice.
Si vos fausses bontés ont su me décevoir,
Vos sermens m'ont réduit au dernier désespoir.

PULCHÉRIE.

Ah Léon!

LÉON.

Par quel art, que je ne puis comprendre,
Forcez-vous d'un soupir ma fureur à se rendre ?
Un coup-d'œil en triomphe, et dès que je vous voi,
Il ne me souvient plus de vos manques de foi !
Ma bouche se refuse à vous nommer parjure,
Ma douleur se défend jusqu'au moindre murmure ;
Et l'affreux désespoir qui m'amène en ces lieux,
Cède au plaisir secret d'y mourir à vos yeux.
J'y vais mourir, madame, et d'amour, non de rage ;
De mon dernier soupir recevez l'humble hommage ;
Et si de votre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidelle ardeur n'approcha de ma flâme,
Jamais frivole espoir ne flatta mieux une ame ;
Je ne méritois pas qu'il eût aucun effet,
Ni qu'un amour si pur se vît mieux satisfait ;
Mais quand vous m'avez dit : « Quelque ordre qu'on
me donne,
» Nul autre ne sera maître de ma personne ; »
J'ai dû me le promettre, et toutefois, hélas !
Vous passez dès demain, madame, en d'autres bras ;
Et dès ce même jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontés me commandoient de croire.

PULCHÉRIE.

Non, je ne la perds pas, et sais ce que je dois.
Prenez des sentimens qui soient dignes de moi ;
Et ne m'accusez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir, moi-même je m'immole.

LÉON.

Quoi! vous n'épousez pas Martian dès demain?

PULCHÉRIE.

Savez-vous à quel prix je lui donne la main?

LÉON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achète?

PULCHÉRIE.

Sortez, sortez du trouble où votre erreur vous jette:
Et sachez qu'avec moi ce grand titre d'époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux;
Que sous l'illusion de ce faux hymenée,
Je fais vœu de mourir telle que je suis née;
Que Martian reçoit, et ma main, et ma foi,
Pour me conserver tout, et tout l'empire à moi;
Et que tout le pouvoir que cette foi lui donne
Ne le fera jamais maître de ma personne.
Est-ce tenir parole, et reconnoissez-vous
A quel point je vous sers, quand j'en fais mon époux?
C'est pour vous qu'en ses mains je dépose l'empire;
C'est pour vous le garder qu'il me plaît de l'élire.
Rendez-vous, comme lui, digne de ce dépôt,
Que son âge penchant vous remettra bientôt;
Suivez-le pas à pas; et marchant dans sa route,
Mettez ce premier rang après lui hors de doute.
Etudiez sous lui ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enseigner;
Et pour vous assurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au trône, et faites-vous son gendre;
Je vous donne Justine.

LÉON.

A moi, madame ?

PULCHÉRIE.

A vous,
Que je m'étois promis moi-même pour époux.

LÉON.

Ce n'est donc pas assez de vous avoir perdue,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit due,
Il faut aimer ailleurs ?

PULCHÉRIE.

Il faut être empereur,
Et le sceptre à la main justifier mon cœur,
Montrer à l'univers, dans le héros que j'aime,
Tout ce qui rend un front digne du diadême ;
Vous mettre à mon exemple au-dessus de l'amour;
Et par mon ordre enfin régner à votre tour.
Justine a du mérite, elle est jeune, elle est belle :
Tous vos rivaux pour moi le vont être pour elle ;
Et l'empire pour dot est un trait si charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LÉON.

Oui, madame, après vous elle est incomparable;
Elle est de votre cour la plus considérable ;
Elle a des qualités à se faire adorer ;
Mais, hélas! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite ?
Que sans amour pour elle à m'aimer je l'invite ?
Qu'en vous laissant mon cœur je demande le sien,
Et lui promette tout pour ne lui donner rien?

PULCHÉRIE.

Et ne savez-vous pas qu'il est des hymenées
Qui font sans nous au ciel les belles destinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate ici bas,
Lui-même il nous entraîne où nous ne pensons pas ;
Et dès qu'il les résout, il sait trouver la voie
De nous faire accepter ses ordres avec joie.

LÉON.

Mais ne vous aimer plus! vous voler tous mes vœux !

PULCHÉRIE.

Aimez-moi, j'y consens ; je dis plus, je le veux ;
Mais comme impératrice, et non plus comme amante ;
Que la passion cesse, et que le zèle augmente.
Justine qui m'écoute agréra bien, seigneur,
Que je conserve ainsi ma part en votre cœur.
Je connois tout le sien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle est aimable ;
Et laissez-vous conduire à qui sait mieux que vous
Les chemins de vous faire un sort illustre et doux.
Croyez-en votre amante, et votre impératrice :
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice ;
Et sur Justine et vous je dois pouvoir assez,
Pour vous dire à tous deux, je parle, obéissez.

LÉON, *à Justine.*

J'obéis donc, madame, à cet ordre suprême,
Pour vous offrir un cœur qui n'est pas à lui-même :
Mais enfin je ne sais quand je pourrai donner
Ce que je ne puis même offrir sans le gêner ;
Et cet offre d'un cœur entre les mains d'une autre,

Ne peut faire un amour qui mérite le vôtre.

JUSTINE.

Il est assez à moi dans de si bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais et longs dédains;
Et je vous répondrois d'une amitié sincère,
Si j'en avois l'aveu de l'empereur mon père.
Le tems fait tout, seigneur.

SCENE DERNIERE.

PULCHÉRIE, MARTIAN, LÉON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'UNE commune voix,
Madame, le sénat accepte votre choix.
A vos bontés pour moi votre alégresse unie
Soupire après le jour de la cérémonie;
Et le serment prêté pour n'en retarder rien,
A votre auguste nom vient de mêler le mien.

PULCHÉRIE.

Cependant j'ai sans vous disposé de Justine,
Seigneur, et c'est Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrois-je lui choisir un plus illustre époux,
Que celui que l'amour avoit choisi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'empire,
S'y faire des emplois où l'univers l'admire,

Afin que par votre ordre, et les conseils d'Aspar,
Nous l'installions au trône, et le nommions César.

PULCHÉRIE.

Allons tout préparer pour ce double hymenée,
En ordonner la pompe, en choisir la journée.
D'Irène avec Aspar j'en voudrois faire autant;
Mais j'ai donné deux jours à cet esprit flottant,
Et laisse jusque-là ma faveur incertaine,
Pour régler son destin sur le destin d'Irène.

Fin du cinquième et dernier acte.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME ONZIEME.

ATTILA, ROI DES HUNS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, Pag. 3.
Préface de Corneille, 7.
Acteurs, 10.

BÉRÉNICE DE RACINE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, 95.
Préface de Racine, 99.
Acteurs, 106.

BÉRÉNICE DE CORNEILLE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Xiphilinus ex Dione in Vespasiano, Guillemo Blanco interprete. 195.
Acteurs. 196.

PULCHÉRIE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, 287.
Préface de Corneille, 300.
Acteurs. 302.

Fin de la table du tome onzième.